LA TABLE RONDE

JUILLET 1954

SOMMAIRE

POÈMES

par

LA RUBRIQUE DU MOIS

POÈMES

POÈMES

I

Nous parcourons les saisons outrées par des plaisirs à date fixe
En cherchant des mains la saison entre deux attaques de nerfs des passagers du hurlement
Entre deux chaînes de tôles forcenées contre le grand soleil couchant nous pensons encore aux saisons
Les rythmes de Dieu encadrés par des malheurs à date fixe.

Lorsque sur un goudron doré je m'avance ainsi vers ma mort
Un grand platane à ma rencontre est enraciné dans son sort
Chargé de l'écume des feuilles, pareil à la molle plante femme et porteur du ciel au faible vent,
Et j'aime un arbre plus qu'un homme, parfaitement grand à mon cœur entre les hivers récurrents.

II

Forêt pieuse forêt brisée où l'on n'enlève pas les morts
Infiniment fermée serrée de vieilles tiges droites roses
Infiniment resserrée en pins vieux et gris fardés
Sur la couche de mousse énorme et profonde en cri de velours

Avec les squelettes grandis tombés en travers extasiés
Forêt pieuse et plante mystique avec un seul piaulement fauve
Et le murmure symphonique d'un vent prenant éternel
Et la musique du seul vent sur toutes cimes branlées à peine
Et la fraîcheur de la mort dans la poussée obscure et pleine.

PIERRE JEAN JOUVE.

RÉSURRECTION DES MORTS

L'âme soufflée par le cuivre
De l'ange suscitateur
Au travers des temps délivre
Un nom régénérateur

Non seulement la poussière
Qui fut tangible en un sort
Puis reprise par la terre
Dispersée refaite corps

Plante oiseau poisson rivière
Chair d'homme ou jouet des vents
Particule de lumière
Levain des mondes vivants

Non seulement la mémoire
D'un seul être atténué
En atomes sans histoire
Mille et mille fois mué

Mais le moindre paysage
Qu'ordonnèrent ses regards
Le reflet de tel visage
Ébauché par le hasard

Ce lieu tissé de rencontres
Dont la navette est le corps
Songe vrai qui nous démontre
Et qu'infirme notre mort

Notre haleine que l'espace
Raréfie jusqu'à l'éther
Notre forme dont la trace
S'imprime en tout l'univers

Cet autre ma nourriture
Et ce moi qui le nourrit
Je sans nombre ni couture
Me rassemble autour du cri

Telle après la longue attente
Une amante aux sens jaloux
L'âme épouse impatiente
Se revêt de son époux

L'un qui s'unit à soi-même
Enfante à l'éternité
Ce nom qui fut son baptême
Sa parfaite identité.

PIERRE EMMANUEL.

UNE FEMME UN OISEAU

Ce grand oiseau qui survolait la plaine
au même rythme que les creux et les collines,
longtemps nous l'avions vu errer
dans un ciel absolu
qui n'était ni le jour ni la nuit.
Une cigogne? Un aigle? Tout ensemble
le vol silencieux du chat-huant
et cette royale envergure
d'un dieu qui se ferait oiseau...
Nos yeux un instant détournés
soudain virent descendre la merveille :
c'était la fille de l'aurore et du désir
ange dans nos sillons tombé avec un corps
plus féminin que l'amour même et longue longue
posant ses pieds à peine sur le sol car le vent de ses ailes
la soulevait encore. Enfin le lisse et blanc plumage

sur cette femme de cristal se replia. Elle semblait ne pas nous
[voir,
ni s'étonner qu'un lac,
au-devant de ses pas s'étendît... Déjà
elle y plongeait en souriant pour elle-même,
heureuse de se souvenir
des éléments antérieurs
et d'un temps sans limite... Elle ourdit dans cette eau trans-
[parente
les signes d'un langage inconnu
puis s'ébrouant, cernée de perles,
de nouveau brillante et glacée
elle frappa du pied la terre... Telle je la vois encore
légèrement inclinée en avant
et déjà presque détachée,
telle nous l'avons vue monter et disparaître dans l'azur.

C'est depuis ce temps-là que je sais
par quel subtil vouloir et quels secrets mouvements
nous pouvons voler quand tout dort.

JEAN TARDIEU.

AMBIGUITÉS DES CAMPAGNES

Propolis des peupliers,
vieilles écorces
épanouissement de la fleur tardive
sueur du mélèze
eaux stagnantes du fossé
quels apparentages
avec des vivants et des morts !
Une main conduit une main ;
que la voix d'une femme se brise
c'est l'amour éclatant.
Un paysan est parti pour de longues études
quand il reviendra ce sera
pour cueillir au champ du voisin
la pomme de discorde.

ANGOISSES

Une peau lumineuse bouge
sur le fin squelette
d'une femme élancée
qui regarde la barque pleine de poissons
pas morts encore
cependant qu'au fond d'un ancien baril à poudre
dans un tiède silence de néant
l'escargot dort
mais le boulanger laissera brûler le pain
un messager au fier profil
juste avant l'aube
se blessera sur la pierre angulaire.

MIRAGES

Mirages aux après-midi chauds
d'enfants regardant les marteaux
et le bois qu'on travaille
cuisson des mets au milieu des orages
puis chacun à la table s'asseoit enfin
les batailles de mots commencent
et le dernier levé dessine avec l'index
quelque image biscornue
sur le grand miroir
ayant reçu l'haleine.
du chaste et du luxurieux.

JEAN FOLLAIN.

AGONIE DU MYTHE

D'un dernier bond midi
tourne au coin de la haie,
puis au versant du toit
élève encore et montre,
méduse échevelée,
le clair effroi du jour dans les yeux de la bête.

Au jardin tout se tait
rien ne vit ni ne meurt
tout est calme et beauté
et temps décapité.

Mais sur le ciment gris,
plus insolite et seul
que ne dut autrefois sur le seuil du palais
paraître aux serviteurs la première érinnye,
un peu de matin roux et de chaleur demeure
avec le chat qui dort.

Pendant qu'autour de lui l'ombre servilement
éponge le carnage,
d'un monde trop docile il repousse l'outrage.
Il bâille et dans ses yeux,
ainsi qu'on voit un ciel moissonné par l'orage
s'illuminer soudain d'un épi solitaire,
brille un temps puis s'éteint
l'or parricide et vain
de trésors carnassiers corrodés de sang brun.

Cerné partout de dieux,
il voit indifférent l'air trembler dans l'attente
d'un coït d'épouvante.
Et tandis qu'au lointain,
parmi les blocs gisants d'été cyclopéen,
de grands lions de feu se cabrent sur Tirynthe
il bâille et se rendort.
Il dort et dans son rêve Oreste est en chemin.
Les destins sont ouverts.

La femme est sur le seuil
et contemple debout comme un crime sa main.
Et dans ce rouge étonnement,
comme au fond d'un palais martelé de stupeur
où grandit la rumeur
populaire du sang,
se cache un guerrier mort.

GEORGES BELMONT.

LA MUSIQUE MÊME ÉTAIT NOIRE

La musique même était noire
c'est la nuit qui par elle criait
si longue et sans étoiles
semblable aux entrailles d'une bête qui nous aurait mangés.

Et le jour serait de la même soie s'il revenait
et maille à maille de la même soie serait la vie.

Maille à maille de la même soie
une seule longue vie noire
avec dans l'air l'aile de la chauve-souris
dont le grand vent de sage espoir
est l'unique fraîcheur pour nos fronts.

Les marionnettes tombent des mains mortes
mortes deux fois
maille à maille de la même soie
la vie des marionnettes passées de main en main.

Mais nous, aucune main ne viendra nous reprendre
quand le poulpe du sang sera pétrifié
qui nous retient debout à l'avant du théâtre.

Maille à maille de la même soie
sable à sable du même gravier
grain par grain du même blé noir
choc par choc du même cœur vide.

Quand le dernier laurier aura brûlé ses feuilles
en l'hiver blanc comme l'iris de nos rêves
quel fantôme de bois pourra nous accueillir
sous un soleil enfin sans arrêt ni blessure.

ALAIN BORNE.

D'UN ROYAUME OUBLIÉ

Je ne sais pas ce que cela veut dire :
aimer la terre, aimer le ciel trompeur,
aimer l'orage, aimer la jeune chair
plus navigable qu'une étoile, aimer.

Je ne sais pas ce que cela veut dire :
haïr une gazelle qui grelotte,
haïr comme un sorcier le vieux soleil
qui déshérite l'équateur, haïr.
Aimer, haïr, ce sont paroles d'homme,
et moi je suis un être élu des dieux :
tournesol au matin, sable à midi
et, vers le soir, une araignée heureuse.

★

Il s'éloigna, son arbre en laisse.
Un mur manquait à sa maison.
« Le vieux soleil », expliquait-il,
« venait chez moi ; je bavardais
pour qu'il s'endorme sur mon lit. »
Ce que lui dirent les montagnes,
il ne faut pas le répéter
à nos enfants. La mer non plus
n'était pas son amie. Le ciel
alla même jusqu'à briser
sa jeune lune sur sa tête.
Quand il souleva l'horizon
pour disparaître, plus personne
dans ce pays ne put parler,
car tous les mots l'avaient suivi.

★

Même la rose, voyez-vous,
avait appris à mentir. Même
l'encre si douce des pigeons
servait à falsifier l'aurore.
Comprenez bien ! les jeunes femmes
étaient perdues, car de leurs yeux
on retirait tous les matins
un peuple entier d'étoiles mortes.
Même les mots, vous l'ai-je dit?
étaient des puces qu'on écrase.

On n'a pas pu désinfecter
notre pays de sa mémoire,
et c'est pourquoi tout est mêlé :
cendre et froment, cheval et aube,
amour et haine, homme et salive.

★

Au loin ce chat rouillé. Au loin
cet arbre qui se gratte. Au loin
cette île qui se prostitue
pour s'acheter un nom de femme.
Au loin cet azur prisonnier.
Au loin ce volcan acariâtre.
Ici, plus rien ! ni la tristesse,
ni le soupir, ces palmiers nus.
Ici chacun de nous est mort
depuis vingt siècles tant de fois,
qu'il ne sait plus comment s'y prendre
pour mourir d'une mort qui tue.

★

Non merci, pas de corps !
ce pollen me suffit.
Non merci, pas de terre !
cette étoile me porte
comme un chameau docile.
Non merci, pas de dieu !
je ne crois qu'en ce fleuve
qui se moque de moi :
je suis ce que les hommes,
conseillés par les pierres,
inventent pour donner
un visage à l'oubli.

ALAIN BOSQUET.

INSOLITE

Le jour sans une goutte de sang
consumait les murs aveugles
au bruissant moustique de midi.
Des signes légers indiquaient
les paradis du sommeil :
un jeune homme tenant des olives tièdes
une main morte et souple dans l'ombre
chassant la mouche éventant le songe
les migraines de soleil.
Des animaux fantômes au fond des stalles
frappaient la paille sans bruit avec des sabots d'or
le silence seul voyageait sur les routes.
D'où put venir
ce cri d'une bouche dans la chute
et soudain ce sang clair aux murs?

MATIN

Le vent passe au fleuve l'odeur de chemise fraîche
une volière de sons s'ouvre au loin
et naissent avec précision
les cérémonies des oiseaux
les bouteilles de lait comme des lys à l'angle des portes
le pain blanc et sa croûte de soleil.
On essuie les dalles mouillées d'étoiles
les premières voitures roulent en plein ciel
le premier visage chante aux vitres
gommant la partition raturée de l'amour.

CLAUDINE CHONEZ.

P ÉSAGE

De tous les oracles des vents
De tous les bruits qui ne sont chants
Que de naufrages,

De tous les effrois condensés
Aux rivières des jours passés
En noirs mirages,

De tous les gouffres sans écrin,
De tous les rochers que n'étreint
Nul paysage,
S'élève veuf de son oubli
L'étonnement qui s'éblouit
D'être sans âge.

De tous les pleurs, de tous les cris,
De tous les désordres surpris
En leur blasphème,
Ne demeure qu'un calme né
Aux rives d'un visage aimé
Calme, le même.

LA NUIT

Les soleils ont lavé la nuit jour après jour.
Au-delà des saisons nulle ombre ne se lève.
Plus aigu, plus brillant qu'un diamant solaire,
L'éclat nu de la nuit demeure, seul séjour.

Au-delà des saisons où les mondes se roulent,
Morts à peine formés et fiers de leurs moissons,
Désert hallucinant sans tumultes ni houles
La nuit n'a pas d'enclos où garder les saisons.

Sœur du néant, o nuit, si un mystère écrase
Ta lumineuse paix aux rives de silence
C'est que, penché vers toi, lointaine table rase,
Nul soleil terrien ne rythme ton absence.

Au-delà des saisons est un autre séjour,
Au-delà des saisons il n'est pas de mystère,
Au-delà des saisons la joie est seule mère
Et dans ses yeux fermés la nuit seule est le jour.

JEANNE LESCHI.

POÈMES

Petit corps mal fait
Dans sa cave sans jour.
Petite tête bien lisse
Sans yeux ni sourire
C'est l'enfance.
Petits os sans volonté
Vite brisés entre des doigts hâtifs
Cobaye flasque, doux et condamné,
Enfant pas enfant d'une mère sans amant
Condamné à être seul, condamné à la science.

★

Le vieux menuisier travaille jour et nuit
Sans relever ses yeux pâles de lapin
Sans reposer son vieux corps de crapaud
Sans se soucier que ce sont ses mains qu'il scie
Que c'est dans sa chair qu'il taille
Mes armoires de cinq mètres en chêne cérusé.

★

L'écriture sourde
Tombe sur l'herbe grasse
Et meurt.
Qui lira mon amour évanoui?
Qui saura me plaindre?
Seuls les enfants savent souffrir sans se vendre
Seuls les dieux savent lire.

JOYCE MANSOUR.

POÈME

Venu le temps d'aimer plus que tout autre
L'arbre sans terre et sa branche sans fruit
Me voici seul et séparé des hommes
Par l'étendue et le temps où je vis
Simple point noir jeté sur une plaine
Nul ne me voit de la hauteur des yeux
J'étais soleil et me voici misère
Me voici blême au pays du ciel bleu.

Il faut porter l'enfant, l'arbre hors de terre
Et dans la tâche étrange qui m'échoit
Je suis sans mains, sans regards qui m'éclairent
Tous les oiseaux s'endorment dans ma voix
J'aime mon Dieu quand il m'est infidèle
Moi qui l'oublie auprès d'un feu de bois
Venu le temps d'aimer plus haut que terre
Et d'être seul, et de mourir en soi.

Mais cet enfant loin de moi qui devine
Mes doigts blessés, mes larmes près du gel
S'il porte un feu double dans sa poitrine
Un double amour me porte dans son ciel
Ce fruit tombé de moi comme une larme
A-t-il roulé longtemps sur le chemin?
Je vis sans lui, je suis seul et sans armes
Et nul oiseau ne scintille en mes mains.

Quand j'aimais fleur et musique de lèvres
Quand j'aimais lèvre et paroles de fruits
Tout s'animait, tout devenait planète
Et tout bruissait d'un murmure infini
Je suis sans voix, sans rêve, sans demeure
Oh, rejeté je n'ai plus que mon cœur
Et tant de sang dans l'âme que j'implore
Sans savoir qui m'a blessé de ses pleurs.

Venu le temps de marcher sans escorte
Et de n'aimer qu'un Dieu sans souvenirs
La fleur des yeux ne s'entrouvre qu'à l'aube
Et tout est nuit faite pour m'envahir
Venu le temps de compter les étoiles
Et d'égrener le ciel en chapelets
Pour tant de mer, il n'est plus qu'une voile
Et dans mes yeux tant de vents décimés.

ROBERT SABATIER.

La poésie originelle

La poésie est aux origines de l'homme. Il suffit pour qu'elle naisse que l'homme en proie à l'univers éprouve pour la première fois le besoin de s'affirmer face à l'énigme qui l'enveloppe et au glissement destructeur du temps, l'appétit primordial d'être et de durer dans son être. Les vivants sont donnés à un monde qui les enserre, les baigne dans ses ondes puissantes, les confond de son mystère, dans l'angoisse d'un inexplicable contre lequel il n'existe que des recoins magiques. La durée de cent ères chrétiennes a passé sur la terre avant qu'apparût pour la première fois dans l'un de nos ancêtres la pensée qu'il pouvait par ses propres forces changer quelque chose à quelque chose. Pour les premières sociétés, les sociétés de cueillette, la forêt apparaît comme ce qui transit l'homme de son obscure épaisseur autour de la clairière, non comme ce qui peut être défriché. La montagne est le domaine interdit de créatures invisibles et très puissantes, non ce que l'on peut gravir. Il a fallu, à notre époque, l'arrivée d'explorateurs d'Occident pour que les montagnards de l'Himalaya osassent suivre ces audacieux jusqu'à des sommets qu'ils pouvaient pourtant atteindre. Face à l'univers, l'humanité primordiale n'agit pas, ou du moins elle se borne aux actions élémentaires, à peine différentes de celles des animaux, qui tendent à maintenir la vie, non à la transformer. Mais elle invente déjà les paroles qui sollicitent l'appui des divinités profondes, ou cherchent à les conjurer. Serrés l'un contre l'autre, l'un par l'autre un peu moins faibles, les primitifs sentent monter en eux de leur communauté, éprouvée dans les rythmes de leurs corps et de leurs voix, une misérable espérance. Dans les forêts de l'Amazone, le chef de la tribu n'est pas le plus

fort, le plus cruel, le plus habile à la chasse. C'est — un vieillard débile souvent — celui qui sait — celui qui sait les paroles, celui qui sait les légendes et les formules, que les autres écoutent et reprennent dans leur chœur, et devant lui le guerrier, l'athlète se sentent timides, car l'adresse et la force que l'homme sent dans ses muscles ne sont rien auprès des volontés énigmatiques maîtresses du temps et de la mort. La poésie précède la prose parce que le monde est supérieur à l'homme avant de lui être soumis et utile, parce que le sacré précède le profane. La tribu s'est serrée autour de l'homme qui savait les mots-maîtres comme elle s'est serrée autour du feu. Avant même peut-être, de se serrer autour du feu. La première chaleur des hommes.

★

Le premier pouvoir du langage, c'est de désigner, et le signe, la figure abstraite de la chose, c'est déjà une possession de la chose. La parole qui désigne la chose implique la distance de l'homme à la chose et en un certain sens elle la comble. En nommant le fruit qu'il veut, l'animal qu'il craint, l'homme les délimite dans le foisonnement universel et les cerne d'un trait qui est déjà le trait de sa puissance : pour lui-même et pour les autres. Le mot a un pouvoir de ralliement. Il rassemble la tribu autour de la nourriture, l'invite au combat ou à la fuite. Mais le mot n'a pas seulement le pouvoir d'évoquer ce qui est là. Il donne à l'homme sur la chose un pouvoir qui se sépare de la présence réelle de la chose et qui garde pourtant certains des attributs de cette présence. Le mot qui désigne le fruit peut faire venir les hommes, même si le fruit n'est pas là. Le cri qui annonce le tigre les fait fuir, même s'il n'y a pas de tigre. N'est-ce pas làun pouvoir bien étrange? Le mot a un pouvoir créateur, il donne l'existence aux choses dans leur absence même. Entre ce que nous appelons l'imagination, et ce que nous appelons la réalité, ou se trouvent les limites? L'homme primitif les connaîtrait-il, alors que nous ne les connaissons pas nous-mêmes? Je dis à mi-voix le nom de la femme que je désire, et qui ne peut m'entendre, et la voici qui vient à

moi, non pas réelle, mais présente. Un poème amoureux, n'est-ce pas cela? Non pas réelle... En suis-je même tout à fait sûr. Dans ce nom que j'ai prononcé, et qui est un appel puisqu'il est un nom, n'ai-je pas mis l'espoir de l'impossible. La prière elle aussi s'adresse à un dieu lointain qui ne répond pas, qui ne répondra pas, et pourtant l'espoir est dans la prière.

D'ailleurs, il arrive que la femme que je désire soit là, et que je lui parle, et qu'à mes paroles elle cède. Le poème n'est pas toujours dit comme le sonnet d'Arvers, qui est d'ailleurs un médiocre poème, pour qui ne l'entendra pas. L'animal à la saison des amours appelle le partenaire de l'autre sexe, et le partenaire vient. Ce n'est même pas le propre de la seule race humaine que de dire l'amour, de dire l'amour avant de le faire, et pour le faire. La possession est déjà présente dans l'appel à la possession, le meurtre dans les vociférations et les injures qui précèdent la bataille. Si la possession, si la bataille vient, ce langage des préliminaires les aura préparées, hâtées. Si elles ne viennent pas, il se sera substitué à elles, pour une satisfaction fictive qui suppléera en quelque mesure à l'autre. Il reste à l'amoureux solitaire de dire son amour. C'est encore l'amour. Il reste au vaincu ligoté d'injurier son vainqueur. C'est encore le meurtre. Si les paroles avaient, une fois seulement, le pouvoir de susciter la chair? Si elles avaient le pouvoir de tuer? Le possible est si limité qu'il nous faut bien aussi miser sur l'impossible. Celui qui est perdu dans le désert cherche l'eau, désespérément. Mais aussi il dit le nom de l'eau, il l'appelle. S'il ne trouve pas le moyen d'aller à elle, peut-être viendra-t-elle à lui. Par on ne sait quel aveugle caprice du monde, par on ne sait quelle pitié, par on ne sait quel pouvoir du mot lui-même. Le mot annonce. Pourquoi ce qu'il annonce ne viendrait-il pas? Pourquoi ne serait-il pas lui-même ce qu'il annonce? Pourquoi les lèvres, à le dire, se sentent-elles un instant désaltérées?

Un autre homme, si je l'appelle par son nom, et s'il est à portée de ma voix, ne vient-il pas? Une bête même, parfois? Pourquoi quelqu'un ne viendrait-il pas, même s'il n'est pas à portée de ma voix? Pourquoi une chose ne viendrait-elle pas comme un homme? Et même ce qui est moins qu'une

chose, ce que je ne puis voir ni toucher, et qui pourtant existe, puisque je le nomme? Mon propre nom donne aux autres pouvoir sur moi-même et me donne existence pour eux. Mon nom contient ma propre existence et me permet de l'affirmer. Si l'on me demande qui je suis, je réponds en donnant mon nom. Je suis mon nom.



Le pouvoir poétique du langage enveloppe son pouvoir instrumental, les effets les plus ordinaires et les plus régulièrement constatés du langage n'apparaissant que comme la zone de pleine lumière de l'exercice d'un pouvoir dont les vraies limites incertaines se perdent dans les ténèbres du monde. Il semble bien que dès qu'elle est donnée à l'homme, la parole soit utilisée poétiquement, — je dis bien utilisée, car la poésie est ressentie originellement comme un moyen de se concilier le monde, de se rassurer contre lui, d'agir mystérieusement sur son mystère, — tout le contraire d'un divertissement. De même que les premiers peintres des cavernes appropriaient à leur tribu, en les fixant sur le rocher, le gibier nécessaire à leur existence ou les animaux dangereux, de même les premiers langages organisés ont apprivoisé ou exorcisé l'univers visible et invisible. Mais si le langage est poétique dans son origine, il n'est pas encore poème. La fonction poétique du langage commence là où la première dénomination isole et enserre une part de l'univers dans les rets de la parole pour une existence reconnue par l'homme comme telle, afin que l'homme puisse s'en rendre maître, se sauver d'elle ou l'adorer, — une part de l'univers, chose sans nom, bête sans nom ou dieu sans nom. Le poème naît là où les mots assemblés en formules pour l'incantation ou en phrases pour la récitation sont dits pour un homme au nom des autres, en présence des autres qui les reprennent, les fondent dans leur communauté, les ponctuent et les soutiennent du rythme de leurs pieds et de leurs souffles, là où l'homme qui parle ne parle pas pour lui-même, mais pour tous les autres ensemble.

Sorcier et chef, le poète originel est celui qui dit aux autres,

pour les autres et avec les autres ce que les autres ont besoin d'entendre et qui les aide à vivre. S'il invente seul la forme de son langage, du moins ne l'invente-t-il pas pour lui-même. Dans ce premier état, la création poétique peut être invention individuelle — il est difficile d'y aller voir — mais elle n'est pas aventure individuelle. Elle lie les hommes les uns aux autres dans un effort commun pour faire reculer la nuit du monde, et celui qui mène le jeu n'est que le délégué des autres et leur maître de chœur dans leur silence même. Qu'ils parlent avec lui, ou qu'ils l'écoutent, leur participation est active. Il ne s'élève au-dessus d'eux que porté par leur commune respiration. Il n'aurait rien à dire s'il n'était au milieu d'eux, solidaire d'eux dans la mémoire et dans l'espoir : et il faut, de toute nécessité, que cette solidarité soit ressentie par tous dans le moment même que le poème est dit ; et il faut qu'au fur et à mesure que se déroule le poème, ceux qui l'entendent soient pénétrés de lui, soulevés par lui, portés à un degré *extraordinaire* de communion avec leur propre destin. Car tel est son but. Le poème n'a pas pour but d'expliquer aux hommes leur condition, alors que tout ce qu'on pourrait leur expliquer de cette condition ne pourrait être pour eux que déconcertant, décourageant et dérisoire. Il a pour but de leur verser l'alcool d'une transe où leur force infime et fragile se sent multipliée et réconciliée avec l'univers. Il est important de noter que dans les sociétés primitives l'incantation poétique apparaît surtout dans les fêtes, associée aux autres moyens de créer l'ivresse, les danses, les ripailles, les stupéfiants orgiaques. Le poème ne donne pas aux hommes la possession de l'univers, c'est sur les hommes mêmes qu'il agit, pour les mener au bref moment d'illusion où ils peuvent croire l'univers possédé.

★

C'est ainsi que les mots sont utilisés par le poète non selon leur sens, mais selon leur pouvoir. Non que le sens s'évanouisse. Le langage poétique est fait des mêmes mots que le langage ordinaire et les mots n'y changent pas leurs significations. L'obscurité n'y est que rarement recherchée pour

elle-même, et peut-être dans la mesure où certaines dimensions du mystère du monde ne peuvent être évoquées que par le mystère du langage, sans doute parce qu'il faut que le sorcier du langage défende son privilège et en refuse l'accès au vulgaire par une difficulté préméditée — à peu près comme les corps constitués, médecins ou notaires, protègent leur fonction par un langage professionnel qui en constitue le chiffre. L'obscurité y résulte le plus souvent de l'effort même qui ploie et brise l'organisation utilitaire du langage, — la prose, — pour l'introduire dans la pulsation propre du poème, dans le rythme qui créera la transe collective et qui seul peut la créer. Tout poème est un rythme qu'il s'agit de remplir de mots, et c'est le rythme en cas de conflit qui y a raison contre la raison, parce que l'acheminement des auditeurs participants vers l'état second peut se poursuivre à travers des phases d'obscurité ou de pénombre, tandis qu'il s'interrompt si le rythme de l'incantation lui fait défaut. Aussi longtemps qu'il reste seulement rationnel, il abandonne l'homme à lui-même et l'emprisonne dans son angoisse. Le poème oppose à la raison non un dérèglement mais une autre règle, non un épanchement désordonné de l'irrationnel, mais une autre structure du langage ; un pas, un pas, un autre pas, et dans la pulsation des syllabes et des mots, et des vers et des strophes, les auditeurs gravissent ensemble les degrés d'une libération enivrante à l'égard de leur propre pesanteur. Le poème n'est pas la communication du réel, mais la communication du vertige.

THIERRY MAULNIER.

Panique
à la SCALA

POUR la première représentation du *Massacre des innocents* de Pierre Grossgemüth (dont c'était la création en Italie), le vieux *maestro* Claudio Cottes n'hésita pas à se mettre en habit. Certes, le mois de mai était déjà assez avancé et l'on était à ce moment où, à en croire les plus intransigeants, la saison de la Scala étant sur son déclin, il est de règle d'offrir à un public composé en grande partie de touristes, des spectacles au succès assuré, des spectacles peu coûteux et choisis dans un répertoire traditionnel et de tout repos ; et peu importe que les chefs d'orchestre ne soient pas tout à fait les plus grands et que les chanteurs, qui appartiennent pour la plupart à la vieille école, n'éveillent pas la curiosité. Durant cette période, les raffinés se permettent des familiarités vestimentaires qui feraient scandale pendant les mois plus nobles de la Scala : il semble alors presque de bon ton pour les femmes de ne pas se mettre en robe du soir et de se contenter d'une simple robe d'après-midi, et, pour les hommes, de venir en bleu ou en gris, avec une cravate de couleur, comme s'il s'agissait d'une visite à une famille amie. Et quelques abonnés, par snobisme, en arrivent même à ne pas se montrer, sans pour cela céder à quelqu'un d'autre leur loge ou leur fauteuil, lesquels, en conséquence, restent vides (et ce n'est que mieux si les connaissances de ces abonnés s'en aperçoivent).

Mais, ce soir-là, c'était spectacle de gala. D'abord, le *Massacre des innocents* était en soi un événement, par suite des polémiques que cet ouvrage avait provoquées cinq mois plus tôt dans la moitié de l'Europe, quand il avait été représenté à Paris. Dans cet opéra (à vrai dire, il s'agissait, selon la définition de son auteur, d'un « Oratorio populaire pour voix et chœur, en douze tableaux »), dans cet oratorio, donc, disait-on, le compositeur alsacien, l'un des principaux chefs d'école de l'époque moderne, s'était, bien que d'un âge avancé, engagé dans une voie nouvelle (après en avoir déjà très sou-

vent changé), choisissant des formes encore plus déconcertantes et audacieuses que les précédentes, avec, néanmoins, l'intention déclarée de « rappeler finalement le drame lyrique de l'exil glacial où les alchimistes tentent de le maintenir en vie par de pesantes drogues, pour le ramener vers ces régions oubliées où règne la vérité » ; c'est-à-dire que, d'après ses admirateurs, Grossgemüth rompant les ponts avec un récent passé, était revenu (mais encore fallait-il savoir comment) à la glorieuse tradition du XIXe siècle : quelqu'un avait même trouvé dans son oratorio des rapports avec la tragédie grecque.

Mais c'étaient encore des questions d'ordre politique qui suscitaient à propos de cette œuvre le plus d'intérêt. D'une famille évidemment originaire d'Allemagne, presque Prussien d'aspect encore que, maintenant, son visage fût adouci par l'âge et par la pratique de son art, Pierre Grossgemüth qui, depuis de nombreuses années, vivait près de Grenoble, avait eu, sous l'occupation, une attitude équivoque. Lorsque les Allemands l'avaient invité à diriger un concert de bienfaisance, il n'avait pas su dire non, mais, d'autre part, racontait-on, il avait largement aidé le maquis de la région. A la vérité, il avait tout fait pour ne pas avoir à prendre une attitude franche et était resté cloîtré dans sa luxueuse propriété, où, durant les mois les plus critiques qui précédèrent la libération, on n'entendait même plus le son habituel et inquiétant de son piano. Mais Grossgemüth était un grand artiste et la crise qu'il avait traversée n'aurait pas fait l'objet de commentaires s'il n'avait écrit et fait représenter le *Massacre des innocents*. Le plus communément, cet oratorio — dont le livret, inspiré par l'épisode biblique, était d'un très jeune poète français, Philippe Lasalle — était considéré comme une interprétation allégorique des massacres commis par les nazis et on y reconnaissait Hitler sous les sinistres traits d'Hérode. Par contre, les critiques d'extrême gauche avaient attaqué Grossgemüth, l'accusant de noircir, sous le couvert d'un superficiel et illusoire antihitlérisme, les exécutions accomplies par les vainqueurs, des vengeances sommaires qui avaient eu lieu dans tous les villages aux potences de Nuremberg. Mais il y en avait qui allaient encore plus loin : le *Massacre des innocents*, selon eux, voulait être une sorte de prophétie et faisait allusion à une révolution future et aux massacres qui l'accompagneraient ; c'était en somme, la condamnation anticipée de cette révolution et un avertissement à tous ceux qui avaient le pouvoir de l'étouffer : bref, une sorte de pamphlet d'esprit carrément médiéval.

Comme c'était à prévoir, Grossgemüth avait démenti ces insinuations en quelques mots, mais des mots d'une particu-

lière sécheresse : on devait voir dans le *Massacre des innocents* un témoignage de foi chrétienne, un point c'est tout. Mais, à Paris, le soir de la première, il y avait eu des bagarres et la presse avait longuement discuté de la chose, en des termes fulgurants et venimeux.

Qu'on ajoute à cela la curiosité suscitée par les difficultés de la réalisation musicale, l'annonce de décors que l'on disait délirants et l'intérêt provoqué par la chorégraphie imaginée par le célèbre Johan Monclar, que l'on avait fait venir exprès de Bruxelles. Grossgemüth était à Milan depuis une semaine, avec sa femme et sa secrétaire, pour surveiller les répétitions ; et naturellement, il devait assister à la représentation. Tout cela réuni donnait au spectacle un caractère exceptionnel, et, même, dans toute la saison, il n'y avait pas eu une seule soirée aussi importante. A cette occasion, les plus grands critiques et les plus grands musiciens d'Italie s'étaient rendus à Milan et un petit groupe de fanatiques « grossgemüthiens » était arrivé de Paris. Quant au préfet de police, il avait prévu un service d'ordre extraordinaire pour le cas où la tempête se déchaînerait.

Divers fonctionnaires et de nombreux agents de police, d'abord destinés à la Scala, furent néanmoins employés ailleurs. En fin d'après-midi, une autre et bien plus inquiétante menace s'était brusquement dessinée. Divers rapports annonçaient comme imminent, peut-être même pour la nuit, un coup de force du parti des Morzi. Les chefs de ce grand mouvement n'avaient jamais caché que leur but suprême était de renverser l'ordre établi pour instaurer une « justice nouvelle ». Il y avait déjà eu des symptômes d'agitation durant les mois précédents et à présent était en cours une offensive des Morzi contre la loi qui était sur le point d'être votée par le Parlement, une loi sur l'émigration. Le prétexte pouvait être bon pour une tentative de grande envergure.

Durant toute la journée, on avait remarqué sur les places et dans les rues du centre des petits groupes à l'air décidé et presque provocant. Ils ne portaient ni insignes, ni drapeaux, ni pancartes, ils n'étaient pas encadrés et ne cherchaient pas à former des cortèges. Mais il était facile de deviner à quel bord ils appartenaient. A la vérité, il n'y avait là rien d'étrange, car des manifestations comme celle-ci, inoffensives et comme en sourdine, se répétaient fréquemment depuis des années. Et cette fois-ci encore, la force publique avait laissé faire. Les renseignements secrets de la préfecture laissaient pourtant prévoir, à brève échéance, une manœuvre de grand style pour la prise du pouvoir. Rome avait été avertie aussitôt, la police et les carabiniers mis en état d'alerte.

les détachements de l'armée, eux-mêmes, étaient sur le qui-vive. On ne pouvait néanmoins pas exclure que ce fût là une fausse alerte. C'était déjà arrivé d'autres fois. Les Morzi eux-mêmes faisaient courir des bruits de ce genre, c'était un de leurs passe-temps favoris.

Comme toujours, un sentiment de danger, vague et informulé, s'était néanmoins répandu dans la ville. Il n'y avait aucun fait concret pour le justifier, il n'y avait même pas de « on dit » se rapportant à quelque chose de précis, personne ne savait rien et pourtant une très nette tension régnait. Ce soir-là, en sortant du bureau, de nombreux bourgeois pressèrent le pas pour rentrer chez eux, craignant à chaque tournant de rue de voir s'avancer une masse sombre qui leur barrerait la route. Ce n'était pas la première fois que la tranquillité de la population milanaise était menacée, et beaucoup commençaient à en avoir l'habitude. C'est aussi à cause de cela que la majorité des gens continua de vaquer à ses occupations comme si c'était là une soirée parmi tant d'autres. Plusieurs personnes remarquèrent du reste un fait singulier : bien que, issu de Dieu sait quelles indiscrétions, le pressentiment de choses graves se fût mis à circuler çà et là, personne n'en parlait. On échangeait les mêmes propos que chaque soir, sur un ton peut-être différent du ton habituel, avec des sous-entendus hermétiques, on se disait au revoir et à bientôt sans commentaire, on se donnait rendez-vous pour le lendemain, préférant en somme ne pas faire ouvertement allusion à ce qui, d'une façon ou de l'autre, occupait les esprits, comme si en parler pouvait rompre le charme, porter malheur ou attirer la catastrophe ; de même que sur les navires de guerre, il est de règle de ne pas émettre, même sous forme de plaisanterie, l'hypothèse d'un torpillage ou d'un bombardement.

Au nombre de ceux à qui ces préoccupations étaient le plus étrangères figurait sans le moindre doute le *maestro* Claudio Cottes, homme candide et par certains côtés borné, pour qui rien n'existait au monde que la musique. Roumain de naissance (ce que peu de gens savaient), il s'était établi très jeune en Italie, à la belle époque, au début du siècle, et, alors, sa prodigieuse et précoce virtuosité l'avait rendu célèbre en peu de temps. Après que se fut ralenti le premier engouement du public, il n'en était pas moins resté toujours un magnifique pianiste peut-être plus délicat que puissant, qui faisait périodiquement le tour des principales villes d'Europe, donnant des récitals, invité par les organisations philharmoniques les plus connues ; et cela environ jusqu'en 40. Il aimait surtout à rappeler les nombreux succès qu'il avait remportés en jouant pendant les saisons symphoniques de la Scala. Après avoir

obtenu sa naturalisation italienne, il avait épousé une Milanaise et occupé avec une grande probité la chaire de piano du cours supérieur du Conservatoire. A présent, il se considérait comme Milanais et l'on doit admettre que bien peu de personnes de son milieu parlaient mieux que lui le dialecte.

Bien qu'à la retraite — il n'exerçait plus que la charge honorifique de commissaire à quelques-unes des sessions d'examens du Conservatoire — Cottes continuait de vivre uniquement pour la musique, ne fréquentant que des musiciens et des mélomanes, ne manquant pas un seul concert et suivant, avec une sorte de tremblante timidité, les progrès de son fils Arduino, jeune homme de vingt-deux ans et compositeur au talent prometteur. Nous disons timidité parce qu'Arduino était un garçon très renfermé, particulièrement avare de confidences et d'épanchements, d'une sensibilité presque exagérée. Depuis qu'il était veuf, le vieux Cottes se trouvait, pour ainsi dire, désarmé et gêné devant lui. Il ne le comprenait pas. Il ne savait pas quel genre de vie il menait. Il se rendait compte que ses conseils, même en matière de musique, tombaient dans le vide.

Cottes n'avait jamais été un bel homme. Maintenant, à soixante-sept ans, c'était un beau vieillard, de ceux que l'on a coutume de qualifier de décoratifs. Avec l'âge, une vague ressemblance avec Beethoven s'était accentuée ; s'y complaisant peut-être à son insu, il soignait avec amour ses cheveux blancs, longs et vaporeux qui lui faisaient une couronne très « artistique ». Un Beethoven non point tragique mais débonnaire, toujours prêt à sourire, sociable et disposé à voir le bien presque partout ; « presque », parce qu'en ce qui concerne les pianistes, il était bien rare qu'il ne fît pas la grimace. C'était là sa seule faiblesse et on la lui pardonnait bien volontiers. « Alors, *maestro?* » lui demandaient ses amis pendant les entractes. « Pour moi, c'est très bien », répondait-il en dialecte milanais. « Mais si Beethoven avait été là !... » ou bien : « Comment? Vous ne l'avez donc pas écouté? Vous vous étiez peut-être endormi? » ou de semblables et faciles facéties d'une autre époque, même s'il s'agissait de Backhaus, de Cortot ou de Gieseking.

Cette bonhomie naturelle — il n'était pas le moins du monde aigri d'être exclu, à cause de son âge, de la vie artistique active — le rendait sympathique à tous et lui assurait, de la part de la direction de la Scala, un traitement de faveur. Pendant la saison lyrique, il n'est jamais question de pianistes et la présence au parterre du bon Cottes constituait, les soirées un peu difficiles, un petit noyau d'optimisme dont on pouvait être sûr. On pouvait au moins compter sur ses

applaudissements et il était à présumer que l'exemple d'un virtuose jadis célèbre induirait de nombreux protestataires à se modérer, les indécis à approuver et les tièdes à donner un assentiment plus manifeste. Sans oublier non plus son allure très « Scala » et ses mérites passés de pianiste. Son nom figurait donc sur la liste secrète et avare des « abonnés perpétuels non payants ». Le matin de chaque première, l'enveloppe contenant le billet pour un fauteuil faisait immanquablement son apparition dans son casier à lettres, chez la concierge du numéro 7 de la via della Passione. Il ne recevait deux fauteuils, un pour lui et l'autre pour son fils, que pour les premières dont la location s'annonçait peu brillante. Arduino, du reste, ne tenait pas tellement à assister aux premières ; il préférait se débrouiller tout seul et aller avec ses amis aux répétitions générales où il n'est pas obligatoire de se mettre en grande tenue.

C'est ainsi que le jeune Cottes avait assisté la veille à la dernière répétition du *Massacre des innocents*. Il en avait même parlé à son père pendant le déjeuner, en termes très nébuleux selon son habitude. Il avait fait allusion à certaines « solutions orchestrales intéressantes », à une « polyphonie très fouillée », à des « vocalisations plus déductives qu'inductives » (ces derniers mots accompagnés d'une grimace de mépris) et ainsi de suite. Son père avec son ingénuité habituelle n'avait pas réussi à comprendre si l'œuvre en question était bonne ou non, ni encore moins si elle avait plu ou déplu à son fils. Il n'insista pas pour le savoir. Les jeunes l'avaient habitué à leur mystérieux jargon, devant lequel, une fois de plus, il s'arrêta, intimidé.

Maintenant, il était seul chez lui. La femme de ménage, qui venait quelques heures, était partie. Arduino dînait dehors et, grâce au ciel, le piano était muet. Sans aucun doute, « grâce au ciel » était ce que pensait dans son for intérieur le vieux virtuose, mais jamais il n'aurait eu le courage de l'avouer. Quand son fils composait, Claudio Cottes se mettait progressivement dans un état d'extrême agitation intérieure. A chaque instant, il attendait, avec un espoir qui lui venait presque des entrailles, que, de ces accords apparemment inexplicables, sortît enfin quelque chose qui ressemblât à de la musique. Il comprenait que c'était chez lui une faiblesse de « pompier », qu'on ne pouvait pas s'attarder éternellement sur les sentiers battus. Il se répétait que le joli, l'agréable devaient justement être évités comme des signes d'impuissance, de décrépitude, de nostalgie décadente. Il savait que l'art nouveau devait surtout faire souffrir ses auditeurs, et que c'était là, paraît-il, la marque de sa vitalité. Mais c'était

plus fort que lui. Parfois, quand il écoutait, de la pièce voisine, il croisait si fort les doigts de ses mains qu'il les faisait craquer, comme si par cet effort il eût aidé son fils à « se libérer ». Mais son fils ne se libérait pas ; les notes peinaient et s'emmêlaient de plus en plus, les accords avaient un son de plus en plus hostile, tout restait en suspens ou s'effondrait en des dissonances encore plus acharnées. Que Dieu lui pardonne ! Déçues, les mains du père se desserraient et tremblant un peu, s'employaient à allumer une cigarette.

Cottes était seul, il se sentait bien, un air tiède pénétrait par les fenêtres ouvertes. Il était huit heures et demie, mais le soleil brillait encore. Pendant qu'il s'habillait, le téléphone sonna. « Je voudrais parler au *maestro* Cottes? » dit une voix inconnue. « Oui, c'est moi », répondit celui-ci. « Le *maestro* Arduino Cottes? » « Non, je suis Claudio Cottes, son père. » On raccrocha. Comme il retournait dans la chambre à coucher, le téléphone sonna de nouveau. « Arduino est-il là, oui ou non? » demanda la même voix, d'un ton presque grossier. « Non, il n'est pas là », répondit le vieux Cottes en dialecte milanais, essayant d'être tout aussi brusque. « Tant pis pour lui ! » fit l'autre et il raccrocha. En voilà des manières, se dit Cottes, et qui cela pouvait-il bien être? Quels étaient donc les amis d'Arduino maintenant? Et que pouvait signifier ce « tant pis pour lui »? Ce coup de téléphone lui laissa une sensation désagréable, mais heureusement celle-ci ne dura que quelques instants.

Dans la glace de son armoire, le vieil artiste contemplait maintenant son habit démodé, un habit large, en forme de sac, qui convenait à son âge et qui était en même temps très « bohème ». S'inspirant, semble-t-il, de l'exemple du légendaire Joachim, Cottes avait la coquetterie, justement pour se distinguer d'un plat conformisme, de porter un gilet noir. Tout à fait comme les maîtres d'hôtel, mais qui donc, fût-il aveugle, aurait jamais pu le prendre, lui, Claudio Cottes, pour un maître d'hôtel? Bien qu'il eût chaud, il mit un léger pardessus pour éviter la curiosité indiscrète des passants et, après avoir pris une petite lorgnette, il sortit de chez lui, se sentant presque heureux.

C'était une merveilleuse nuit de début d'été, une de ces nuits où même Milan réussit à jouer le rôle de ville romantique : avec ses rues tranquilles et à demi désertes, le parfum des tilleuls venu des jardins, un croissant de lune au milieu du ciel. Savourant à l'avance cette brillante soirée, la rencontre de nombreux amis, les discussions, la vue de jolies femmes, le champagne qui serait probablement servi à la réception prévue après le spectacle dans le foyer du théâtre,

Cottes prit la via Conservatorio ; de la sorte, il allongeait un peu sa route mais il s'épargnait ainsi la vue, pour lui très désagréable, des canaux, recouverts, du Naviglio.

Là, un curieux spectacle s'offrit aux regards du vieux *maestro*. Un jeune homme aux longs cheveux chantait sur le trottoir une romance napolitaine en tenant un microphone à quelques centimètres de sa bouche. Un fil reliait ce microphone à une petite caisse contenant une batterie, un amplificateur et un haut-parleur d'où la voix sortait avec arrogance, allant retentir au milieu des maisons. Il y avait dans ce chant une sorte de fougue sauvage, une sorte de colère, et bien que les paroles archi-connues fussent d'amour, on eût dit que le jeune homme était en train de proférer des menaces. Autour de lui, sept ou huit gamins à l'air attendri et c'est tout. De chaque côté de la rue, les fenêtres étaient closes et les volets fermés, comme refusant d'écouter. Ces appartements étaient donc tous vides? Ou bien les locataires s'étaient-ils barricadés à l'intérieur, simulant l'absence, par peur de quelque chose? Au passage de Claudio Cottes, le chanteur, sans bouger, augmenta à tel point l'intensité de son émission que le haut-parleur se mit à vibrer : c'était une invitation péremptoire à mettre quelques sous dans la sébille posée sur la petite caisse. Mais le *maestro*, l'esprit troublé, il ne savait même pas pourquoi, poursuivit sa route en accélérant le pas. Et pendant quelques mètres, il sentit sur son dos le poids de deux yeux vindicatifs.

Rustre, chien ! cria mentalement le *maestro* au quémandeur. Dieu sait pourquoi, la grossièreté de cette exhibition lui avait fait perdre sa bonne humeur. Mais, au moment où il allait arriver à San Babila, la brève rencontre qu'il fit de Bombassei, un brave garçon qui avait été son élève au Conservatoire et qui maintenant faisait du journalisme, le contraria encore plus. « Vous allez à la Scala, *maestro?* » lui demanda celui-ci en apercevant la cravate blanche dans l'échancrure du pardessus.

— Voudrais-tu insinuer, jeune insolent, qu'à mon âge il serait l'heure de...? » répondit Cottes, sollicitant naïvement un compliment.

— Vous savez aussi bien que moi, fit Bombassei, que la Scala ne serait plus la Scala sans le *maestro* Cottes. Mais Arduino? Comment se fait-il qu'il ne soit pas avec vous?

— Arduino est allé à la générale. Ce soir, il était pris.

— Ah, je comprends, dit Bombassei avec un sourire complice et rusé. Ce soir... il a sans doute préféré rester à la maison...

— Et pourquoi cela? demanda Cottes qui avait remarqué le sous-entendu.

— Il y a trop d'amis dehors, ce soir, » et le jeune homme montra d'un signe de tête les gens qui passaient. « ... Du reste, à sa place, j'en aurais fait autant... Mais, excusez-moi, *maestro*, voici mon tram... Bonne soirée ! »

Le vieillard resta là, interdit, inquiet, sans comprendre. Il regardait la foule sans parvenir à rien voir d'anormal : à part, peut-être, le fait qu'elle était moins dense que de coutume et que les gens avaient un air débraillé et dans une certaine mesure anxieux. Et alors, bien que les propos de Bombassei demeurassent toujours une énigme pour lui, des souvenirs épars et confus lui revinrent, le souvenir de bribes de phrases prononcées par son fils, de camarades nouveaux qui avaient surgi ces derniers temps, de rendez-vous nocturnes qu'Arduino n'avait jamais expliqués, répondant évasivement à ses questions par de vagues prétextes. Son fils se serait-il fourré dans une vilaine histoire? Mais qu'avait donc de particulier cette soirée? Qui étaient ces « trop nombreux amis dehors »?

Tout en se ressassant ces questions, il arriva place de la Scala. Et aussitôt ses pensées désagréables s'évanouirent à la vue consolante de la foule qui s'agitait à la porte du théâtre, des femmes qui se pressaient dans un frémissement précipité de traines et de voiles, des badauds qui regardaient, des somptueuses automobiles en longue file, à travers les glaces desquelles on entrevoyait des bijoux, des plastrons blancs, des épaules nues. Cependant qu'une nuit menaçante et peut-être même tragique, était sur le point de commencer, la Scala, impassible, présentait la splendeur de jadis. Jamais, durant les dernières saisons, on n'avait vu un ensemble aussi riche et aussi heureux d'hommes, d'esprits et de choses. Cette inquiétude même qui avait commencé à se répandre par la ville accroissait probablement l'animation. Pour ceux qui étaient au courant, il sembla que tout un monde doré et exclusif se réfugiait dans sa citadelle bien-aimée, tel les Niebelungen dans leur château royal, à l'arrivée d'Attila, pour une ultime et folle nuit de gloire. En réalité, peu de gens étaient au courant et même, la majorité des personnes présentes eut l'impression, telle était la douceur de cette soirée, qu'une période trouble s'était achevée avec les dernières traces de l'hiver et qu'un été long et serein était en chemin.

Emporté par le tourbillon de la foule, Claudio Cottes ne tarda pas à se retrouver, presque sans s'en apercevoir, au parterre, dans le plein éclat des lumières. Il était neuf heures moins dix et le théâtre était déjà comble. Cottes regarda autour de lui, extasié comme un gosse. Les années avaient beau passer, chaque fois qu'il entrait dans cette salle, sa première

sensation restait toujours aussi pure et vive, comme devant les grands spectacles de la nature. Beaucoup d'autres, parmi ceux avec qui il échangeait de furtifs saluts, éprouvaient, il le savait, la même chose, et il naissait de cela une fraternité particulière, une sorte d'inoffensive franc-maçonnerie qui devait peut-être sembler un peu ridicule aux étrangers, à ceux qui n'y participaient pas.

Qui n'était pas là? Les regards expérimentés de Cottes inspectèrent le vaste public, secteur par secteur, et trouvèrent tout le monde à sa place. A côté de lui était assis Ferro, le célèbre pédiatre qui plutôt que de rater une première, eût laissé mourir du croup des milliers de ses petits clients (cette remarque suggéra même à Cottes un aimable jeu de mots avec allusion à Hérode et aux enfants galiléens, qu'il se promit d'utiliser par la suite). A sa droite, le couple qu'il avait surnommé « le couple des parents pauvres », un mari et une femme déjà âgés, en tenue de soirée certes, mais celle-ci râpée et toujours la même, qui ne rataient aucune « première », applaudissaient n'importe quoi avec la même fougue, ne parlaient à personne, ne saluaient personne, et n'échangeaient même pas un mot entre eux ; si bien que tout le monde considérait qu'ils appartenaient à la claque de luxe et qu'ils étaient placés à l'endroit le plus aristocratique du parterre pour donner le signal des applaudissements. Un peu plus loin, l'excellent professeur Schiassi, l'économiste, fameux pour avoir suivi pendant des années Toscanini partout où celui-ci donnait des concerts ; et comme, à cette époque-là, il était à court d'argent, il voyageait à bicyclette, dormant dans les jardins et mangeant les provisions qu'il emportait dans son sac de montagne ; ses parents et ses amis le considéraient comme un peu fou mais ne l'en aimaient pas moins. Et voici l'*ingegnere* Beccian, spécialiste de l'hydraulique ,riche peut-être à milliards, mélomane humble et malheureux, qui, ayant été nommé un mois plus tôt conseiller de la Société des Quatuors (poste auquel il avait aspiré pendant des dizaines d'années, soupirant comme un amoureux et se livrant à d'indicibles prouesses de diplomatie), était parvenu brusquement, chez lui et à son usine, à un tel degré de vanité qu'il en était devenu insupportable ; et maintenant, lui qui naguère n'osait pas adresser la parole au dernier des contrebassistes, tranchait sur Purcell et d'Indy. Et voici, avec son minuscule mari, la ravissante Maddi Canestrini, une ex-vendeuse qui, à chaque œuvre nouvelle, se faisait faire un cours l'après-midi par un professeur d'histoire de la musique afin de ne pas dire de bourdes ; jamais on n'avait pu admirer aussi complètement son célèbre décolleté, lequel, dit quelqu'un, res-

plendissait vraiment au milieu de la foule comme le phare du Cap de Bonne-Espérance. Et voici la princesse Wurtz-Montague, et son grand nez d'oiseau, venue tout exprès d'Égypte avec ses quatre filles. Et voici, dans la loge la plus proche de la scène, voici que luisent les yeux concupiscents du comte Noce, un barbu qui n'est assidu qu'aux œuvres qui laissent espérer l'apparition de danseuses ; et invariablement, de mémoire d'homme, il exprime alors sa satisfaction par cette formule, toujours la même : « Ah, quelle ligne ! Ah, quels mollets ! » Et voici dans l'une des loges du premier étage la tribu des Salcetti au complet, vieille famille milanaise qui se vantait de n'avoir jamais raté une première de la Scala depuis 1837. Et au quatrième étage, presque au-dessus du proscenium, les pauvres marquises Marizzoni, mère, tante et fille nubile, lorgnant avec amertume la somptueuse loge 14 du deuxième étage, leur fief, qu'elles avaient dû abandonner cette année par économie : réduites à un huitième d'abonnement à utiliser là-haut, au poulailler, elles se tenaient raides et compassées comme des huppes, tâchant de passer inaperçues. Cependant, veillé par un aide de camp en uniforme, un adipeux prince hindou dont on ne savait pas grand-chose était en train de s'endormir et l'aigrette de son turban oscillant de bas en haut au rythme de sa respiration, pendait hors de sa loge. Non loin de là, vêtue d'une stupéfiante robe couleur feu, décolletée jusqu'à la taille, un cordon noir enroulé tel une couleuvre autour de ses bras nus, une impressionnante femme d'une trentaine d'années se tenait debout, manifestement pour se faire admirer ; c'était une actrice d'Hollywood disait-on, mais on n'était pas d'accord sur son nom. Et près d'elle était assis, immobile, un enfant très beau et affreusement pâle qui avait l'air sur le point de mourir d'un instant à l'autre. Quant aux deux cercles rivaux de la noblesse et de la riche bourgeoisie, ils avaient l'un et l'autre renoncé à l'élégante habitude de laisser leurs avant-scènes à moitié vides. Les « fils à papa » les mieux pourvus de Lombardie s'y congestionnaient par grappes serrées de visages bronzés, de chemises à plastron, d'habits du grand faiseur. Pour confirmer le succès exceptionnel de cette soirée on remarquait en outre, ce qui était inhabituel, un grand nombre de jolies femmes au décolleté extrêmement engageant. Cottes se proposa de répéter pendant l'un des entractes, l'une des distractions qu'il avait coutume de se permettre durant ses vertes années : et qui consistait à contempler d'en haut la profondeur de ces perspectives. Et mentalement il choisit comme observatoire la loge de quatrième étage où brillaient les gigantesques émeraudes de Flavia Sol, contralto excellent et amie charmante.

Une seule loge contrastait avec cette frivole splendeur, semblable à un œil ténébreux et fixe au milieu d'un frissonnement de fleurs. Elle était située au troisième étage et trois messieurs entre trente et quarante ans, deux assis de chaque côté et le troisième debout, l'occupaient. Vêtus de vestons croisés noirs, cravates sombres, visages maigres et lugubres, immobiles, atones, étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, ils regardaient obstinément le rideau, comme si celui-ci eût été l'unique chose digne d'intérêt : ils avaient l'air non de spectateurs venus jouir d'un spectacle, mais de juges d'un sinistre tribunal qui, la sentence ayant été prononcée, en attendaient l'exécution et, dans leur attente, préféraient ne pas regarder les condamnés, non point par pitié, mais plutôt par répulsion. Plus d'une personne qui s'attarda à les observer en éprouva un malaise. Qui étaient-ils? Comment pouvaient-ils se permettre d'attrister la Scala par leur aspect funèbre? Était-ce un défi? Et dans quel but? Le *maestro* Cottes, quand il les remarqua, fut, lui aussi, un peu perplexe. Une vilaine fausse note. Et il en eut comme un obscur sentiment de crainte, à tel point qu'il n'osa pas diriger sur eux sa lorgnette. A ce moment-là, les lumières s'éteignirent. La blanche réverbération qui montait de l'orchestre se détacha dans l'obscurité et la silhouette décharnée de Max Nieberl, le chef d'orchestre, spécialiste de la musique moderne, surgit de la fosse.

Si par hasard, ce soir-là, se trouvaient dans la salle des gens craintifs ou inquiets, la musique de Grossgemüth, les emportements du Tétrarque, les interventions impétueuses et presque ininterrompues du chœur juché tel une bande de corbeaux sur une sorte de rocher conique (ses invectives tombaient en cataractes sur le public, le faisant souvent sursauter), les décors d'halluciné, tout cela n'était certes pas fait pour les rasséréner. Oui, il y avait de la force dans cette œuvre, mais à quel prix. Les instruments, les exécutants, le chœur, les chanteurs, le corps de ballet (qui était presque tout le temps en scène pour de minutieuses explications mimées, alors que les protagonistes bougeaient rarement), le chef d'orchestre et les spectateurs eux-mêmes étaient soumis au plus grand effort que l'on pût exiger d'eux. A la fin de la première partie, les applaudissements éclatèrent non pas tellement pour marquer l'approbation que par suite du besoin physique qu'éprouvait tout le monde de se soulager de cette tension. La merveilleuse salle vibrait tout entière. Au troisième rappel, apparut au milieu des interprètes la silhouette massive de Grossgemüth qui répondait aux applaudissements par des sourires très brefs et presque contraints, en inclinant rythmiquementla tête. Claudio Cottes, se rappelant les trois

lugubres messieurs, leva les yeux pour les regarder sans cesser de battre des mains : ils étaient encore là, immobiles et inertes comme tout à l'heure, ils ne s'étaient pas déplacés d'un millimètre, ils n'applaudissaient pas, ils ne parlaient pas, ils n'avaient même pas l'air d'être vivants. Étaient-ce des mannequins? Ils restèrent dans la même position même lorsque la plus grande partie du public se fut déversée dans le foyer.

Ce fut justement durant le premier entracte que le bruit se répandit dans le public qu'une sorte de révolution était en train de couver au dehors, en ville. Là aussi, ce bruit fit son chemin en sourdine, peu à peu, grâce à l'instinctive retenue des gens. Mais ces nouvelles alarmantes ne réussirent nullement à dominer les discussions enflammées sur l'œuvre de Grossgemüth, discussions auxquelles le vieux Cottes prit part, sans exprimer d'opinion, avec des commentaires moqueurs en dialecte milanais. La sonnerie qui annonçait la fin de l'entracte retentit enfin. En descendant l'escalier qui est du côté du Musée théâtral, Cottes se trouva côte à côte avec quelqu'un qu'il connaissait, mais dont il avait oublié le nom, et qui, le voyant, lui sourit avec une expression rusée.

— Ma foi, cher maître, dit le personnage, je suis vraiment content de vous voir, j'avais justement le désir de vous dire quelque chose... » Il parlait lentement, avec une prononciation très affectée. Cependant, ils descendaient toujours. Il y eut un remous, et, un instant, ils furent séparés. « Ah ! vous voilà, » reprit l'interlocuteur de Cottes quand ils se retrouvèrent l'un près de l'autre, « où étiez-vous donc passé? Vous savez que, pendant un moment, j'ai cru que vous aviez disparu sous terre... Comme don Juan ! » Ce rapprochement dut lui sembler très spirituel car il se mit à rire avec complaisance, d'un rire qui n'en finissait plus. C'était un homme blafard, à l'air indécis, un intellectuel de bonne famille dans la dèche, eût-on dit, à en juger par son smoking de coupe désuète, par sa chemise molle d'une fraîcheur douteuse, et par ses ongles bordés de gris. Embarrassé, le vieux Cottes attendait. Ils étaient presque arrivés en bas.

— Écoutez, reprit, circonspect, ce personnage rencontré Dieu sait où, il faut que vous me promettiez de considérer ce que je vais vous dire comme un renseignement confidentiel... confidentiel, vous m'entendez?... N'allez pas vous imaginer des choses qui ne sont pas... N'allez pas voir en moi, comment dire? un représentant officieux... un porte-parole, c'est bien le terme qu'on emploie aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui, oui, dit Cottes, sentant renaître le même malaise que celui éprouvé pendant sa rencontre avec Bombassei, mais

encore plus aigu. Oui… Mais je vous assure que je ne comprends rien…

La deuxième sonnerie retentit. Ils étaient dans le couloir qui longe, à gauche, le parterre et étaient sur le point de s'engager dans le petit escalier qui mène aux fauteuils.

Alors, l'étrange personnage s'arrêta. « A présent, il faut que je vous quitte, » dit-il. « Je ne suis pas au parterre… Eh bien… il suffit que je vous dise ceci : votre fils, le musicien… il serait peut-être mieux… un peu plus de prudence, oui… ce n'est plus un enfant, n'est-ce pas, *maestro?*… Mais allez, allez, on a déjà éteint… Et j'en ai même trop dit, vous comprenez? » Il rit, inclina la tête sans tendre la main, et s'en alla rapidement, presque en courant, sur le tapis rouge du couloir désert.

Le vieux Cottes pénétra machinalement dans la salle déjà obscure, et, s'excusant, regagna sa place. Un grand trouble s'était emparé de lui. Qu'était en train de manigancer ce fou d'Arduino? Il semblait que tout Milan le sût tandis que lui, son père, ne parvenait même pas à l'imaginer. Et qui était ce mystérieux personnage? Où lui avait-il été présenté? Il s'efforçait sans succès de se remémorer les circonstances de leur première rencontre. Les milieux musicaux pouvaient être exclus, lui sembla-t-il. Où donc alors? Peut-être à l'étranger? Dans un hôtel pendant les vacances? Non, il n'arrivait absolument pas à se rappeler. Cependant, s'avançait sur la scène avec des ondulations de couleuvre la provocante Martha Witt, pour incarner, dans une nudité barbare, la Peur, ou quelque chose de ce genre, qui entrait dans le palais du Tétrarque.

Grâce à Dieu, on arriva aussi au second entracte. Dès que les lumières se rallumèrent, le vieux Cottes chercha anxieusement autour de lui le personnage de tout à l'heure. Il allait l'interpeller, le forcer à s'expliquer et il ne pourrait lui refuser des éclaircissements. Mais l'homme était invisible. Finalement, le regard de Cottes, bizarrement attiré, se posa sur la loge des trois ténébreux individus. Ils n'étaient plus trois, il y en avait un quatrième qui se tenait un peu en retrait, en smoking celui-ci, mais tout aussi lugubre. Un smoking de coupe désuète (cette fois, Cottes n'hésita pas à regarder avec sa lorgnette), une chemise molle d'une douteuse fraîcheur. Et, à la différence des trois autres, le nouveau venu riait avec une expression rusée. Un frisson parcourut le dos de Claudio Cottes.

Il se tourna vers le professeur Ferro, comme quelqu'un qui, en train de se noyer, saisit au hasard le premier point d'appui qui s'offre à lui. « Excusez-moi, professeur, » demanda-t-il précipitamment, pouvez-vous me dire qui sont les vilains

personnages qui sont dans cette loge du troisième étage, tout de suite à gauche de cette dame en violet? »

— Ces nécromanciens? » dit en riant le pédiatre, mais c'est l'état-major! l'état-major à peu près au complet!

— L'état-major? Quel état-major? »

Ferro avait l'air amusé. « Vous, au moins, *maestro*, vous vivez toujours dans les nuages. Heureux homme que vous êtes! »

« Quel état-major? insista Cottes impatienté.

— Mais celui des Morzi, bon Dieu!

— Des Morzi? » répéta le vieillard, envahi par des pensées encore plus sombres. Les Morzi, nom terrifiant. Lui, Cottes, n'était ni pour ni contre, il n'y comprenait rien, il n'avait jamais voulu s'en occuper, il savait seulement qu'ils étaient dangereux, qu'il valait mieux ne pas les exciter. Et ce malheureux Arduino qui se les était mis à dos, qui avait encouru leur inimitié. Il n'y avait pas d'autre explication. Il s'occupait donc de politique, d'intrigues, ce garçon sans cervelle, au lieu de mettre un peu de sens commun dans sa musique. Il était un père indulgent, oui, discret et compréhensif autant qu'on voulait; mais demain, bon Dieu, il allait lui dire deux mots! Risquer de se perdre pour une idiotie! En même temps, il renonça à l'idée d'interpeller le personnage de tout à l'heure. Il se rendait compte que ce serait inutile, sinon nuisible. Les Morzi étaient des gens qui ne plaisantaient pas. Ils avaient été bien bons d'avoir la gentillesse de l'avertir. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Il avait la sensation que la salle tout entière le regardait fixement, avec désapprobation. De vilaines gens, ces Morzi. Et puissants. Insaisissables. Pourquoi aller les provoquer?

Il se secoua avec peine. « Vous ne vous sentez pas bien, *maestro?* » lui demandait le professeur Ferro.

— Comment?... Pourquoi?... répondit-il, revenant progressivement à la surface.

— Je vous ai vu devenir tout pâle... Cela arrive parfois avec cette chaleur... Excusez-moi...

— Mais non, dit Cottes, je vous remercie au contraire... J'ai effectivement eu un coup de fatigue... Eh, je me fais vieux! »

Il se redressa et se dirigea vers la sortie. Et de même que, le matin, le premier rayon de soleil efface les cauchemars qui pendant toute la nuit ont harcelé l'homme, de même, parmi les marbres du foyer, le spectacle de toute cette humanité riche, pleine de santé, élégante, parfumée et vivante, tira le vieil artiste de l'ombre où l'avait précipité cette révélation. Décidé à se distraire, il s'approcha d'un petit groupe de cri-

tiques qui étaient en train de discuter. « En tout cas, » disait l'un d'eux, « les chœurs existent, on ne peut le nier.

— Les chœurs sont à la musique, répliqua un second, ce que les têtes de vieillard sont à la peinture. L'effet est facile à atteindre, mais on ne se méfie jamais assez de l'effet.

— Ouais, dit un critique connu pour sa candeur. Mais si l'on raisonne ainsi?... La musique d'aujourd'hui ne recherche pas les effets, elle n'est pas frivole, elle n'est pas passionnée, elle n'est pas mélodique, elle n'est pas instinctive, elle n'est pas facile, elle n'est pas public, c'est entièrement d'accord. Mais pouvez-vous me dire ce qui reste? » Cottes pensa aux compositions de son fils.

Ce fut un grand succès. Il est très douteux que dans toute la Scala il y ait eu quelqu'un à qui la musique du *Massacre* ait sincèrement plu. Mais il y avait chez la majorité un désir de se montrer à la hauteur de la situation, de faire partie de l'avant-garde. En ce sens, il s'engagea tacitement une sorte de compétition, à qui renchérirait sur l'autre. Et puis, lorsque l'on s'emploie de toutes ses forces à découvrir dans une partition toutes les beautés possibles, l'invention, la signification cachée, l'autosuggestion agit pleinement. Et de plus, quand donc était-il arrivé que l'on s'amusât à une œuvre moderne? On savait au départ que les nouveaux chefs d'école répugnent à divertir. C'était une impardonnable sottise que de prétendre qu'ils le fissent. Pour ceux qui demandaient à s'amuser, n'y avait-il pas le music-hall et les parcs d'attractions des boulevards extérieurs? Du reste, l'exaspération nerveuse que provoquaient l'orchestration de Grossgemüth, les voix toujours employées dans leur registre le plus haut et surtout le martèlement des chœurs, n'était pas à dédaigner. Fût-ce même par des moyens brutaux, le public, on ne pouvait le nier, avait été ému en un certain sens. La frénésie qui s'accumulait chez les spectateurs et les forçait, aussitôt que se faisait le silence, à battre des mains, à crier bravo et à s'agiter, n'était-elle pas un beau résultat pour un compositeur?

Mais le véritable enthousiasme fut déchaîné par la dernière scène de l'oratorio, une scène longue et bouleversante où les soldats d'Hérode faisaient irruption dans Bethléem à la recherche des enfants et où les mères leur disputaient ceux-ci sur le seuil des maisons jusqu'au moment où les soldats avaient le dessus et, alors, le ciel s'obscurcissant, un accord de trompettes très aigu, venu du fond du plateau, annonçait que le Seigneur était sauf. Il faut dire que le décorateur, le costumier et surtout Johan Monclar, auteur de la chorégraphie et inspirateur de tout le dispositif scénique avaient réussi à

éviter de possibles erreurs d'interprétation : le quasi scandale de Paris les avait mis en garde. De sorte qu'Hérode, bien que ne ressemblant pas à Hitler, avait un air nettement nordique, et rappelait plus Siegfried que le maître de la Galilée. Quant à ses soldats, surtout par la forme de leur casque, ils ne laissaient certainement pas place à l'équivoque. « Mais voyons, » dit Cottes en milanais, « ce n'est pas là le palais d'Hérode. Ils auraient dû écrire dessus *Oberkommandantur!* »

Les ensembles parurent très beaux. Comme on l'a dit, la dernière et tragique danse des massacreurs et des mères, cependant que, sur son rocher, le chœur se déchaînait, fut d'un effet irrésistible. Le truc, si l'on peut dire, de Monclar (un truc du reste pas très nouveau) était d'une extrême simplicité. Les soldats étaient tout noirs, y compris leur visage ; les mères toutes blanches ; et les enfants étaient figurés par des poupées faites au tour (d'après les dessins, disait le programme, du sculpteur Ballarin), des poupées de couleur rouge vif, très brillantes, et, à cause de cet éclat, émouvantes. La composition et la décomposition successives de ces trois éléments, blanc, noir et rouge, sur le fond violacé du village, se précipitant à un rythme de plus en plus accéléré, furent interrompues plusieurs fois par les applaudissements. « Regardez Grossgemüth, il est rayonnant, » s'écria une dame qui était derrière Cottes quand l'auteur vint saluer. « Pas étonnant ! » répliqua le vieux maître en dialecte. « Il a le crâne comme un miroir ! » Effectivement le célèbre compositeur était chauve (ou rasé?) comme un œuf.

La loge des Morzi au troisième étage était déjà vide.

Dans cette atmosphère d'euphorie, cependant que la plus grande partie du public rentrait chez elle, la *crème* afflua rapidement dans le foyer pour la réception. De somptueux vases d'hortensias bleus et roses avaient été placés dans les angles de la salle illuminée : tout à l'heure, pendant les entractes, ils étaient restés invisibles. Aux deux portes se tenaient pour recevoir les invités, d'une part le Directeur Artistique, le *maestro* Rossi-Dani, de l'autre le Surintendant, le *dottore* Hirsch avec sa femme, laquelle était laide, mais distinguée.

A quelques pas derrière eux, car elle aimait faire sentir sa présence mais, en même temps, elle ne voulait pas faire étalage d'une autorité qui ne lui appartenait pas officiellement, la signora Portalacqua, que l'on appelait plus communément « donna Clara ». bavardait avec le vénérable *maestro* Corallo. Jadis, il y a de nombreuses années, secrétaire et bras droit du *maestro* Tarra, alors directeur artistique, la signora Portal-

acqua, restée veuve quand elle n'avait pas encore trente ans, de famille riche, et apparentée à la meilleure bourgeoisie industrielle de Milan, la signora Portalacqua donc avait réussi à se faire considérer comme indispensable même après la mort de Tarra. Naturellement, elle avait des ennemis qui la tenaient pour une intrigante, mais ces mêmes ennemis étaient les premiers à la saluer très bas quand ils la rencontraient. Bien que probablement sans la moindre raison, on la craignait. Les directeurs artistiques et les surintendants qui avaient succédé à Tarra avaient tout de suite compris l'avantage qu'il y avait à être en bons termes avec elle. On lui demandait son avis pour établir les affiches, on la consultait sur le choix des interprètes et quand naissait un différend avec les autorités ou avec les artistes, c'était toujours elle qu'on appelait pour arranger les choses et, il faut bien le dire, pour cela elle était incomparable. Du reste, pour sauvegarder les apparences, donna Clara était, depuis des années, conseillère de l'Administration autonome de la Scala : un poste pratiquement à vie que personne n'avait jamais songé à lui souffler. Un seul surintendant créé par le fascisme, le *commendatore* Marcuso, le meilleur des hommes, mais qui ne savait pas très bien naviguer, avait cherché à l'écarter ; trois mois plus tard, on ne sait comment, il était remplacé.

Donna Clara était une femme plutôt laide, petite, maigre, d'aspect insignifiant, et elle s'habillait avec négligence. Une fracture du fémur à la suite d'une chute de cheval faite dans sa jeunesse, lui avait laissé une légère claudication (d'où le surnom de « diable boiteux » que lui avait donné le clan adverse). Mais ce qui surprenait, au bout de quelques instants, c'était l'intelligence qui illuminait son visage. Plus d'un homme, bien que cela puisse sembler étrange, avait été amoureux d'elle. A présent, plus que sexagénaire et peut-être aussi à cause de cette sorte de prestige que lui donnait l'âge, elle voyait plus que jamais s'affirmer son pouvoir. En fait, surintendant et directeur n'étaient guère plus que des fonctionnaires qui lui étaient subordonnés ; mais elle savait manœuvrer avec tant de tact qu'ils ne s'en apercevaient pas et se figuraient même être presque les dictateurs de la Scala.

Les gens entraient à flots. Des hommes célèbres et respectés, des ruisseaux de sang bleu, des robes fraîchement arrivées de Paris, des bijoux fameux, des bouches, des épaules et des seins dont les yeux même les plus discrets étaient incapables de se détourner. Mais, en même temps entrait ce qui jusque-là, bruit lointain et difficile à croire, n'avait fait que passer furtivement dans la foule, sans la toucher : la peur. Les diverses

et informes rumeurs avaient fini par se rencontrer et, se confirmant à tour de rôle, par prendre corps. Çà et là, on chuchotait, confidences de bouche à oreille, petits rires sceptiques, exclamations incrédules de ceux qui faisaient de tout une plaisanterie. Cependant, Grossgemüth, suivi de ses interprètes, faisait son apparition dans la salle. On fit, en français, des présentations quelque peu laborieuses. Puis le compositeur, avec l'indifférence qui est de règle, se laissa conduire au buffet. Donna Clara était à côté de lui.

Comme cela arrive dans ces cas-là, les connaissances en langues étrangères des personnes présentes furent mises à dure épreuve.

« Un chef-d'œuvre, véritablement, un vrai chef-d'œuvre, » ne cessait de répéter le *dottore* Hirsch, surintendant de la Scala, lequel, malgré son nom était Napolitain, et il semblait incapable de rien dire d'autre. Grossgemüth, lui-même, bien qu'établi depuis des dizaines d'années dans le Dauphiné ne se montrait pas particulièrement disert et son accent guttural rendait la compréhension plus difficile encore. Quant au chef d'orchestre, le *maestro* Nieberl, Allemand lui aussi, il ne savait que bien peu de français. Il fallut pas mal de temps pour que la conversation s'engageât sur la bonne voie. Seule consolation pour les plus galants, la surprise de découvrir que Martha Witt, la danseuse de Brême, parlait assez bien l'italien et même qu'elle le parlait avec un curieux accent bolognais.

Pendant que les laquais se glissaient parmi la foule avec des plateaux chargés de coupes de champagne et de petits fours, les groupes se formèrent.

Grossgemüth parlait à voix basse avec sa secrétaire de choses très importantes, semblait-il.

« Je crois bien que j'ai aperçu Lenôtre, lui disait-il. Vous êtes bien sûre qu'il n'était pas là? » Lenôtre était le critique musical du *Monde* et l'avait durement malmené après la première de Paris ; s'il avait été là ce soir, c'eût été pour lui. Grossgemüth, une formidable revanche. Mais M. Lenôtre n'était pas là.

« A quelle heure pourra-t-on lire le *Corriere della Sera?* demandait encore le chef d'école à donna Clara, avec l'effronterie propre aux grands. C'est le journal qui a le plus d'autorité en Italie, n'est-ce pas, madame?

— Du moins, on le dit, répondit donna Clara en souriant. Vous pourrez le lire demain matin...

— On le fait pendant la nuit, n'est-ce pas, madame?

— Oui, et il paraît le matin. Mais je crois pouvoir vous assurer que ce sera une sorte de panégyrique. On m'a dit

que le critique du *Corriere*, le *maestro* Fasti, avait l'air absolument bouleversé.

— Oh bien ! ça serait trop ! je pense. » Il tenta de trouver un compliment : « Madame, cette soirée a la grandeur et aussi le côté heureux, de certains rêves... Mais, à propos, je me rappelle un autre journal... le *Messaro*, si je ne me trompe...

— Le *Messaro?* » Donna Clara ne comprenait pas.

— Peut-être le *Messaggero?* suggéra le *dottore* Hirsch.

— Oui, oui, je voulais dire le *Messaggero*...

— Mais le *Messaggero* est un journal de Rome !

— Il a envoyé tout de même son critique, annonça d'un ton triomphant, mais dans un français hésitant, quelqu'un que malheureusement personne ne connaissait. Après quoi, il prononça cette phrase restée célèbre et dont le seul Grossgemüth parut ne pas saisir la beauté : *Maintenant, il est derrière à téléphoner son reportage!*

— Ah, merci bien ! J'aimerais bien le voir, demain, ce *Messaggero*, fit Grossgemüth en se penchant vers sa secrétaire. Après tout, expliqua-t-il, c'est un journal de Rome, vous comprenez?

A ce moment-là, le Directeur Artistique parut et au nom de l'Administration autonome de la Scala, il offrit à Grossgemüth, une médaille d'or où étaient gravés la date et le titre de l'œuvre. Les protestations d'usage et les remerciements du héros de la soirée suivirent, et pendant quelques instants le gigantesque compositeur sembla vraiment ému. Puis l'écrin fut passé à la secrétaire, laquelle l'ayant ouvert pour admirer la médaille, eut un sourire extasié et murmura au maître : « Épatant ! Mais ça, je m'y connais, c'est du vermeil ! »

Le gros des invités s'intéressait à autre chose. Un autre massacre, qui n'était pas celui des innocents, les préoccupait. Le fait que l'on prévît une action des Morzi n'était plus le secret de quelques personnes bien informées. A force de virevolter, la rumeur était maintenant parvenue également jusqu'à ceux qui, tels le *maestro* Claudio Cottes, avaient l'habitude d'être dans la lune. Mais au fond, à dire la vérité, peu de gens y croyaient. « Ce mois-ci encore, la police a été renforcée. Il y a plus de vingt mille agents rien qu'en ville. Et puis les carabiniers... Et puis l'armée... » disait-on. « L'armée ! Mais qui nous garantit ce que fera la troupe le moment venu? Si elle recevait l'ordre d'ouvrir le feu, tirerait-elle? — Pas plus tard qu'avant-hier, j'ai parlé avec le général de Matteis. Il dit qu'il peut répondre du moral de ses troupes... Évidemment, ils n'ont pas les armes qu'il faudrait... — Qu'il faudrait pour quoi? — Eh bien ! qu'il faudrait pour assurer

l'ordre public... Oui, il faudrait davantage de bombes lacrymogènes... Et puis il disait que, dans des cas pareils il n'y avait rien de mieux que la cavalerie... Mais où est-elle maintenant la cavalerie?... La cavalerie est à peu près inoffensive, mais d'un effet foudroyant... — Écoute, chéri, ne vaudrait-il pas mieux rentrer à la maison? — A la maison? Pourquoi à la maison? Crois-tu que nous serons plus en sécurité à la maison? — Je vous en prie, chère madame, n'exagérons rien ! Avant tout, il faudrait voir s'il va se passer quelque chose... et s'il se passe quelque chose, ce sera demain ou après-demain... On n'a jamais vu de révolution éclater la nuit... les maisons fermées... les rues désertes... ce ne serait qu'un jeu pour la force publique... — La révolution? Mon Dieu. Beppe, tu as entendu?... Monsieur vient de dire qu'il y a la révolution... Beppe, dis-moi, qu'allons-nous faire?... Mais parle donc, Beppe secoue-toi... Tu restes là comme une momie ! — Vous avez remarqué? Au troisième acte, il n'y avait plus personne dans la loge des Morzi. — Mais dans celle de la préfecture de police et dans celle de la Préfecture, non plus, mon cher... et dans celles de l'armée, pas davantage, même les dames... fuite générale... on eût dit un mot d'ordre. — Ah ! ils ne dorment pas à la préfecture... ils sont renseignés... il y a des indicateurs du gouvernement chez les Morzi, même dans les cellules de la banlieue. » Et ainsi de suite. Chacun, dans son for intérieur, eût préféré être chez lui. Mais personne n'osait s'en aller. Ils avaient peur d'être seuls, peur du silence, peur de rester sans nouvelles, d'attendre au lit, en fumant, l'explosion des premiers hurlements. Tandis que là, au milieu de gens de connaissance, dans une atmosphère étrangère à la politique, parmi tant de personnages pleins d'autorité, on se sentait presque protégé. Comme en territoire inviolable, comme si la Scala eût été un siège diplomatique. Était-il imaginable, d'ailleurs, que tout ce vieux monde, heureux, noble et courtois, encore si solide, tous ces hommes de talent, toutes ces femmes si charmantes et qui aimaient tant les bonnes choses, était-il imaginable, était-il possible que tout cela fût balayé d'un coup?

A quelques pas de là, avec un cynisme mondain qui lui semblait de très bon goût, Teodoro Clissi, celui que, trente ans plus tôt on avait surnommé l' « Anatole France italien », bien portant, avec son visage rose de chérubin fané et ses moustaches grises d'intellectuel conformes à un modèle depuis longtemps périmé, Teodoro Clissi, donc, décrivait plaisamment ce que tout le monde redoutait.

« Première phase, disait-il, affectant de prendre un ton professoral et tenant son pouce gauche avec les doigts de sa

main droite, comme lorsqu'on apprend le calcul à des enfants. Première phase : occupation de ce que l'on appelle les centres névralgiques de la ville... et fasse le ciel qu'on n'en soit pas déjà là, ajouta-t-il et il consulta en riant son bracelet-montre. Deuxième phase, mes chers amis : suppression des éléments hostiles...

— Mon Dieu ! laissa échapper Mariù Gabrielli, la femme du financier. Et mes enfants qui sont seuls, à la maison !

— Il n'est pas question des enfants, chère madame, n'ayez pas peur, fit Clissi. C'est le gros gibier dont il s'agit : les enfants n'ont rien à craindre, seuls les adultes sont visés, les adultes bien constitués. »

Il rit de sa propre plaisanterie.

« Et puis, s'exclama la belle Ketti Introzzi, toujours si bécasse, leur nurse n'est-elle pas avec eux? »

Une voix à la fois fraîche et pétulante se fit alors entendre.

« Voyons, Clissi, est-ce que vous les trouvez vraiment spirituelles vos histoires? »

C'était Liselore Bini, sans doute la jeune femme la plus brillante de Milan, qui attirait la sympathie autant par son visage plein de vie que par sa franchise effrénée, une franchise que permettent seulement beaucoup d'esprit ou une grande supériorité sociale.

« Ma foi, dit le romancier un peu interdit, mais plaisantant toujours, je trouve opportun d'acheminer ces dames vers les nouveautés qui...

— Je vous en prie, Clissi, répondez-moi : tiendriez-vous ce soir de tels discours si vous ne vous sentiez pas en sûreté?

— Pourquoi en sûreté?

— Oh ! Clissi, ne me forcez pas à dire ce que tout le monde sait. Du reste, pourquoi vous reprocherait-on d'avoir de bons amis même chez, comment dire? même chez les révolutionnaires?... Vous avez plutôt eu raison, oui, tout à fait raison... Sous peu nous le constaterons peut-être... Vous savez bien vous aussi que vous pouvez être sûr d'y échapper...

— D'échapper à quoi? demanda Clissi qui avait pâli.

— Mais d'échapper au mur ! bon sang ! » Et elle lui tourna le dos au milieu des rires étouffés des personnes présentes.

Le groupe se divisa. Clissi resta à peu près seul. Les autres firent cercle un peu plus loin autour de Liselore. Comme si c'eût été là une sorte de bivouac, le dernier et désespéré bivouac de son monde, Liselore s'accroupit languissamment par terre, étalant parmi les mégots de cigarettes et les flaques de champagne sa robe de Balmain qui avait coûté au bas mot deux cent mille lires. Et elle se mit à discuter vivement avec un accusateur imaginaire, prenant la dé-

fense de sa classe. Mais comme il n'y avait personne pour la contredire, elle avait l'impression de ne pas être bien comprise, et puérilement elle s'acharnait, levant la tête vers ses amis restés debout. « Savent-ils ou ne savent-ils pas les sacrifices que l'on a faits? Savent-ils oui ou non que nous n'avons plus un sou à la banque?... Nos bijoux? Ah oui, parlons-en de nos bijoux ! » Et elle faisait mine de retirer un bracelet d'or orné d'une topaze de deux cents grammes. « La belle affaire ! et même si nous donnions notre quincaillerie, qu'est-ce que cela résoudrait?... Non, ce n'est pas pour cela, » sa voix était au bord des larmes. « C'est en réalité parce qu'ils haïssent nos visages... Ils ne supportent pas qu'il y ait des gens bien élevés... ils ne supportent pas que nous ne sentions pas mauvais comme eux... c'est cela la « nouvelle justice » qu'ils réclament, ces cochons !... »

« Un peu de prudence, Liselore, dit un jeune homme. On ne sait jamais qui peut vous écouter.

— Zut pour la prudence ! Crois-tu que j'ignore que mon mari et moi nous sommes les premiers sur leur liste? Et il faudrait encore que je sois prudente? Nous avons été trop prudents, voilà ce qui est regrettable. Et maintenant peut-être... » Elle s'interrompit. « Allons, il vaut mieux que je me taise. »

Le seul de tous à perdre tout de suite la tête, ç'avait été justement le *maestro* Claudio Cottes. Tel un explorateur, pour employer une comparaison éculée, tel un explorateur qui, après avoir longé à une distance respectable, pour ne pas avoir d'ennuis, la zone des cannibales, voit, après plusieurs jours d'un voyage ininterrompu dans des territoires sûrs, pointer par centaines, au moment où il y pense le moins, dans les broussailles derrière sa tente, les sagaies des Niam-niams et aperçoit dans les branchages la lueur de faméliques pupilles, le vieux pianiste trembla à la nouvelle que les Morzi entraient en action. En l'espace de quelques heures, tout s'était abattu sur lui : le premier malaise prémonitoire causé par le coup de téléphone, les paroles ambiguës de Bombassei, l'avertissement du mystérieux personnage et maintenant la catastrophe imminente. Cet imbécile d'Arduino ! S'il arrivait quelque chose, les Morzi allaient le liquider parmi les tout premiers. Et maintenant il était trop tard pour arranger les choses. Là-dessus, pour se rassurer, il se disait : « Mais si le monsieur de tout à l'heure m'a averti, n'est-ce pas un bon signe? Est-ce que cela ne veut pas dire qu'il n'y a que des soupçons contre Arduino? Mais oui, » répondait en son for intérieur une voix adverse, « comme si on s'attardait aux détails pendant les insurrections? » Et comment exclure la

possibilité que cet avertissement lui ait été donné ce soir par pure méchanceté, parce qu'Arduino n'avait plus le temps de se sauver? Hors de lui, le vieillard allait de groupe en groupe, nerveusement, le visage anxieux, dans l'espoir de recueillir quelques nouvelles rassurantes. Mais personne n'avait de bonnes nouvelles à lui apprendre. Habitués à le voir toujours jovial et la langue bien pendue, ses amis s'étonnaient qu'il fût si bouleversé. Mais ils avaient trop de soucis avec leur propre cas pour se préoccuper de cet inoffensif vieillard qui n'avait, lui, aucune raison de craindre quoi que ce fût.

Tout en errant ainsi, et afin de s'appuyer sur quelque chose de rassurant, il ingurgitait distraitement, l'un après l'autre les verres de champagne que les laquais offraient sans parcimonie. Et dans sa tête, la confusion augmentait.

Jusqu'au moment où la solution la plus simple lui vint à l'esprit. Et il s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt : il allait rentrer à la maison, avertir son fils et le faire se cacher dans un appartement quelconque. Il ne manquerait certes pas d'amis disposés à l'héberger. Il regarda sa montre : une heure dix. Il se dirigea vers l'escalier.

Mais à quelques pas de la porte, on l'arrêta. « Où allez-vous, malheureux, à une heure pareille? Et pourquoi faites-vous cette tête? Vous ne vous sentez pas bien? » Ce n'était rien moins que donna Clara, qui avait abandonné le groupe le plus important et qui était debout là, près de la sortie, avec un jeune homme.

« Oh ! donna Clara, dit Cottes reprenant ses esprits. Où croyez-vous donc que je puisse aller à une heure pareille? Et à mon âge? Je rentre chez moi, naturellement.

— Écoutez, *maestro*, et en disant cela la signora Portalacqua prit un ton de stricte confidence. Faites ce que je vous dis : attendez encore un peu. Il vaut mieux ne pas sortir... Dehors, il y a un peu d'agitation, vous me comprenez?

— Comment? ils ont déjà commencé?

— Ne vous effrayez pas, cher ami. Il n'y a pas de danger. Nanni, veux-tu accompagner le *maestro* au bar pour qu'il prenne un cordial? »

Nanni était le fils de son vieil ami, le compositeur Gibelli. Pendant que donna Clara s'éloignait pour arrêter d'autres personnes à la porte, le jeune homme, tout en accompagnant Cottes au buffet, le mit au courant. Quelques instants plus tôt était arrivé l'avocat Frigerio, homme toujours très bien informé et ami intime du frère du préfet. Il était accouru à la Scala pour prévenir tout le monde de ne pas bouger. Les Morzi s'étaient concentrés en divers points de la périphérie

et étaient sur le point d'affluer vers le centre. La préfecture était déjà pratiquement encerclée. Plusieurs détachements de la police se trouvaient isolés et privés de leurs moyens motorisés. Bref, la situation était grave. Quitter la Scala, et qui plus est en habit de soirée, n'était pas à conseiller. Il valait mieux attendre là. Les Morzi ne viendraient certainement pas envahir le théâtre.

Cette nouvelle annonce, qui passa de bouche en bouche avec une surprenante rapidité, produisit un effet terrible sur les invités. Ce n'était donc plus le moment de plaisanter. Le brouhaha s'éteignit et il ne régna plus une certaine animation qu'autour de Grossgemüth dont on ne savait que faire. Sa femme, fatiguée, était rentrée à leur hôtel en automobile, depuis déjà plus d'une heure. Comment faire maintenant pour le raccompagner dans des rues qui, probablement, étaient déjà envahies par le tumulte? Bien sûr, c'était un artiste, un vieillard, un étranger. Pourquoi aurait-il eu quelque chose à craindre? Mais c'était quand même risqué. Son hôtel était loin, en face de la gare. Le faire escorter par des agents? Ce serait sans doute pire encore.

Hirsch eut une idée : « Écoutez, donna Clara. Si l'on pouvait trouver l'un des Morzi, quelqu'un d'important... Vous n'en avez pas vu un ici?... Ce serait le sauf-conduit vraiment idéal.

— Ma foi, oui, acquiesça donna Clara, pensive... Mais oui, vous savez que c'est une idée formidable?... Et nous avons de la chance... J'en ai entrevu un il y a quelques instants. Pas vraiment quelqu'un de très important, mais ce n'en est pas moins un député. Je veux parler de Lajanni... Mais oui, mais oui, je vais m'en occuper tout de suite.

Ce Lajanni était un homme blafard et vêtu avec négligence. Ce soir-là, il avait un smoking de coupe désuète, une chemise d'une fraîcheur douteuse, les ongles bordés de gris. Chargé la plupart du temps de s'occuper des questions agricoles, il venait rarement à Milan et peu de gens le connaissaient de vue. Jusque-là, du reste, au lieu de se précipiter au buffet, il était allé tout seul visiter le Musée théâtral. Revenu au foyer quelques minutes plus tôt, il s'était assis à l'écart sur un canapé et fumait une cigarette *Nazionale*.

Donna Clara alla droit à lui. Il se leva.

« Dites la vérité, *Onorevole*, fit la signora Portalacqua sans préambule. Dites la vérité : est-ce que vous êtes là pour monter la garde sur nous?

— La garde? Vraiment? Et pourquoi cela? s'écria le député en haussant les sourcils pour marquer son étonnement.

— Vous me le demandez? Vous devez pourtant savoir quelque chose, vous qui êtes du parti des Morzi!

— Oh ! c'est pour ça... bien sûr que je sais quelque chose... Et pour être franc, je le savais même avant... Oui, hélas ! je connaissais le plan de bataille. »

Négligeant de relever cet « hélas », donna Clara continua avec décision : « Écoutez, *Onorevole*, je comprends très bien que cela puisse vous sembler un peu comique, mais nous nous trouvons dans une situation embarrassante. Grossgemüth est fatigué, il a envie de dormir. et nous ne savons pas comment lui faire regagner son hôtel. Vous comprenez? il y a de l'agitation dans les rues... On ne sait jamais... Un malentendu... un incident... est l'affaire d'un instant... D'autre part, comment faire pour lui expliquer nos difficultés? Il s'agit d'un étranger, cela me semblerait un peu de mauvais goût ! Et puis... »

Lajanni l'interrompit. « En somme, si je ne me trompe, on voudrait que je l'accompagne, que je le couvre de mon autorité, n'est-ce pas? Ah, ah !... » Il éclata d'un tel rire que donna Clara en resta pétrifiée. Tout en riant, il faisait des signes avec sa main droite, comme pour dire qu'il comprenait, certes, qu'il était grossier de rire ainsi, qu'il s'en excusait, qu'il était honteux, mais, que, vraiment, la chose était trop drôle. Finalement, reprenant son souffle, il s'expliqua.

« Le dernier, chère madame, dit-il avec son accent affecté, encore secoué par les hoquets du rire. Vous savez ce que cela veut dire le dernier? Le dernier de tous ceux qui sont ici, à la Scala, y compris les *maschere* et les laquais... le dernier qui puisse protéger ce brave Grossgemüth, le dernier c'est justement moi... Mon autorité? Ah, elle est bien bonne ! Vous ne savez donc pas qui les Morzi supprimeraient le premier de tous ceux qui sont présents ici? Vous ne le savez donc pas?... » Et il attendait la réponse.

« Je ne saurais le dire... fit donna Clara.

— Le soussigné, chère madame ! C'est moi dont ils règleraient avant tout le compte.

— Seriez-vous, pour ainsi dire, tombé en disgrâce? demanda donna Clara qui ne mâchait pas ses mots.

— Exactement.

— Et cela brusquement? Ce soir même?

— Oui. Ce sont des choses qui arrivent. Exactement entre le deuxième et le troisième acte, au cours d'une brève discussion. Mais je crois qu'ils méditaient cela depuis des mois.

— Allons, du moins, vous n'avez pas perdu votre bonne humeur...

— Oh, nous autres ! expliqua Lajanni avec amertume, nous sommes toujours prêts au pire. C'est une habitude mentale que nous avons... Sinon, gare...

— Eh bien ! mon ambassade n'a servi à rien, semble-t-il. Excusez-moi... et bonne chance au cas où... » ajouta donna Clara en tournant la tête vers lui car elle s'éloignait déjà. « Rien à faire, » annonça-t-elle ensuite au Surintendant. « Comme on dit, l'*Onorevole* ne compte pas plus qu'une nèfle... Mais ne vous tourmentez pas... je vais m'occuper de... c'est moi qui vais me charger de Grossgemüth... »

De loin et presque en silence, les invités avaient assisté à la rencontre et saisi quelques phrases au vol, mais aucun d'entre eux n'écarquilla autant les yeux que le vieux Cottes : celui qu'on lui indiquait maintenant comme étant l'*Onorevole* Lajanni n'était autre que le mystérieux personnage qui lui avait parlé d'Arduino.

La conversation de donna Clara et sa désinvolture avec le député du parti des Morzi, jointes au fait que c'était elle qui allait accompagner Grossgemüth à travers la ville soulevèrent de nombreux commentaires. Il y avait donc du vrai, pensa-t-on, dans ce que l'on murmurait depuis quelque temps : donna Clara intriguait avec les Morzi. Tout en ayant l'air de se tenir en dehors de la politique, elle manœuvrait d'un bord à l'autre. Quand on savait la femme que c'était, la chose était logique, d'ailleurs. Était-il vraisemblable que, pour rester en selle, donna Clara n'eût pas prévu toutes les hypothèses et ne se fût pas ménagé, même chez les Morzi, les amitiés nécessaires? Beaucoup de dames étaient indignées. Les hommes, par contre, se montraient enclins à la plaindre.

Mais le départ de Grossgemüth avec la signora Portalacqua, mettant fin à la réception, accentua l'angoisse générale. Il n'y avait plus, pour rester, le moindre prétexte mondain. On ne pouvait plus feindre. Les soieries, les décolletés, les habits, les bijoux, tout l'arsenal de la fête prirent brusquement l'aspect morne et désolé des masques quand le carnaval est fini et que la pesante vie de tous les jours reparaît. Mais cette fois-ci, ce n'était pas le Carême que l'on avait devant soi : quelque chose de bien plus redoutable vous attendait avec l'aube prochaine.

Un groupe sortit sur la terrasse, pour voir. La place était déserte, les autos étaient assoupies, plus noires que jamais, abandonnées. Et les chauffeurs? Dormaient-ils, invisibles, sur les banquettes arrière? Ou bien s'étaient-ils enfuis, eux aussi, pour participer à la révolte? Mais les globes des lampadaires brillaient normalement, tout dormait et c'était vainement que l'on tendait l'oreille pour essayer d'entendre un grondement lointain, un bruit de tumulte, de coups de feu, de roulement de voitures. On n'entendait rien. « Mais nous sommes donc fous? cria quelqu'un. Vous rendez-vous

compte s'ils voient toute cette illumination? Un vrai miroir pour les attirer! » Ils rentrèrent, fermèrent eux-mêmes les volets extérieurs, cependant que quelqu'un allait chercher l'électricien. Peu après, les grands lampadaires du foyer s'éteignirent. Les *maschere* apportèrent une douzaine de chandeliers et les posèrent sur le sol. Cela aussi s'imprima dans les esprits comme un mauvais présage.

Vu le nombre restreint de canapés, hommes et femmes, fatigués, commencèrent à s'asseoir par terre, après avoir étendu leur manteau sur le sol pour ne pas se salir. Une queue se forma devant un petit bureau, près du Musée, où il y avait un téléphone. Cottes lui aussi attendit son tour, voulant au moins tenter d'avertir Arduino du danger. Autour de lui personne ne plaisantait plus, et il n'était plus question du *Massacre* ni de Grossgemüth.

Il attendit au moins trois quarts d'heure. Quand il fut seul dans la petite pièce où, comme il n'y avait pas de fenêtres, l'électricité était allumée, il forma deux fois un faux numéro car ses mains tremblaient. Finalement, il entendit la sonnerie d'appel, et ce bruit lui sembla amical, comme la voix rassurante de sa maison. Mais pourquoi personne ne répondait-il? Se pouvait-il qu'Arduino ne fût pas encore rentré? Et pourtant il était deux heures passées : les Morzi se seraient-ils déjà emparé de lui? Cottes avait peine à réprimer son angoisse. Mon Dieu, pourquoi personne ne répondait-il? Ah, enfin!

« Allo, allo! » c'était la voix ensommeillée d'Arduino. « Qui est à l'appareil? Bon Dieu, à une heure pareille!

« Allo, allo! » fit son père. Mais il s'en repentit aussitôt. Il eût tellement mieux valu se taire, car l'idée lui était venue au même instant que la ligne pouvait être surveillée. Que dire maintenant à Arduino? Lui conseiller de fuir? Lui expliquer ce qui se passait? Et si les autres étaient à l'écoute?

Il chercha un prétexte quelconque : Dire par exemple à Arduino qu'il devait venir immédiatement à la Scala pour mettre sur pied un concert de ses œuvres? Non, car ce serait forcer Arduino à sortir. Un prétexte banal, alors? Lui dire qu'il avait oublié son portefeuille et qu'il était ennuyé? C'était pire. Son fils ne comprendrait pas ce qu'il fallait faire et les soupçons des Morzi qui écoutaient certainement seraient éveillés.

« Écoute, » dit-il pour gagner du temps. La seule chose à faire était peut-être de raconter à Arduino qu'il avait oublié la clé de la porte cochère : seule justification plausible et inoffensive d'un coup de téléphone aussi tardif.

— Écoute, répéta-t-il, j'ai oublié les clés de la maison.

D'ici vingt minutes, je serai en bas. » Une vague de terreur l'envahit. Et si Arduino allait descendre pour l'attendre et sortir dans la rue? Quelqu'un que l'on avait envoyé pour l'enlever stationnait peut-être dans la rue.

« Non, non, rectifia-t-il, attends pour descendre que je sois arrivé. Tu m'entendras siffler. » Quel idiot je suis, se dit-il encore, c'est là indiquer aux Morzi le moyen le plus facile de le capturer !

« Écoute-moi bien, reprit-il, écoute-moi bien... ne descends que lorsque tu m'entendras siffler le thème de la *Symphonie romane*... Tu le connais, n'est-ce pas?... Nous sommes bien d'accord. Tu as bien compris?

Il raccrocha pour éviter des questions dangereuses. Qu'est-ce qu'il venait de faire? Arduino était toujours dans l'ignorance du péril et les Morzi avaient été mis en éveil. Il se pouvait qu'il y eût parmi eux un mélomane connaissant la *Symphonie* en question. Peut-être qu'en arrivant, il allait trouver les ennemis aux aguets dans la rue. Il n'eût pas pu agir plus idiotement ! Alors? Lui téléphoner de nouveau et lui parler clairement? Mais à ce moment, la porte s'entrouvrit et le visage inquiet d'une jeune fille parut. Cottes, épongeant la sueur de son visage, quitta la pièce.

Au foyer faiblement éclairé, il trouva que l'atmosphère de catastrophe s'était aggravée. Des femmes recroquevillées frileusement, serrées l'une contre l'autre sur les canapés, soupiraient. Beaucoup d'entre elles avaient retiré leurs bijoux les plus voyants et les avaient rangés dans leur sac ; d'autres, s'affairant devant les miroirs, avaient arrangé leur coiffure d'une manière moins provocante, d'autres, enfin, avaient si curieusement disposé leurs voiles ou leurs écharpes qu'elles avaient l'air de pénitentes. « Cette attente est terrible, mieux vaudrait en finir d'une manière ou de l'autre. — Non, nous n'avions vraiment pas besoin de ça... Et on aurait dit que je le pressentais... Nous devions partir aujourd'hui même pour Tremezzo, mais Giorgio a dit que c'était vraiment dommage de rater la première de Grossgemüth. Moi je lui ai répondu qu'on nous attendait là-bas. Peu importe, m'a dit Giorgio, on peut arranger cela d'un coup de téléphone. Mais non, ça ne me disait rien et maintenant j'ai une de ces migraines !... — Oh ! toi, je t'en prie, ne te lamente pas : toi, ils te laisseront tranquille, tu n'es pas compromise... — Tu sais, Francesco, mon jardinier, prétend qu'il les a vues de ses propres yeux, ces fameuses listes noires... Il est du parti des Morzi, lui... Il dit qu'il y a plus de quarante mille noms rien qu'à Milan. — Mon Dieu, une telle infamie est-elle possible?... — Y a-t-il d'autres nouvelles? — Non, on ne sait rien. — Il y a des gens

qui arrivent? — Non, je disais qu'on ne sait rien. » Une femme a joint les mains comme par hasard et est en train de prier, une autre chuchote sans arrêt à l'oreille d'une amie, comme prise de frénésie. Et puis des hommes étendus par terre, beaucoup d'entre eux déchaussés, le faux col déboutonné, lenr cravate blanche pendant, fument, bâillent, ronflent, discutent à voix basse, écrivent Dieu sait quoi au dos de leur programme avec leur porte-mine en or. Quatre ou cinq, l'œil aux interstices des persiennes, montent la garde, prêts à signaler les faits nouveaux à l'extérieur. Et dans un coin, tout seul, l'*onorevole* Lajanni, pâle, un peu voûté, les yeux grands ouverts, qui fume des *Nazionali*.

Mais durant l'absence de Cottes, la situation des assiégés s'était cristallisée de façon étrange. Peu de temps avant qu'il aille téléphoner, on avait vu l'*ingegnere* Clementi, le propriétaire des robinetteries, s'entretenir avec le Surintendant Hirsch et puis l'entraîner à l'écart. Tout en parlant, ils se dirigèrent vers le Musée théâtral où ils restèrent plusieurs minutes, dans l'obscurité. Puis Hirsch reparut dans le foyer, murmura successivement quelque chose à quatre personnes qui le suivirent : c'étaient l'écrivain Clissi, la signora Borri la soprano, un certain Prosdocimi, négociant en tissus, et le jeune comte Martoni. Ce petit groupe rejoignit l'*ingegnere* Clementi qui était resté de l'autre côté, dans le noir, et une sorte de conciliabule eut lieu. Un *maschera*, sans donner d'explications, vint ensuite prendre l'un des chandeliers et l'emporta dans la salle du Musée où s'était retiré le petit groupe.

Ce mouvement, passé d'abord inaperçu, éveilla la curiosité, et même l'inquiétude ; dans l'état d'esprit où étaient ces gens, il suffisait de peu de chose pour faire naître les soupçons. Certains, affectant de venir là par hasard, allèrent jeter un coup d'œil ; mais tous ne revinrent pas au foyer. En effet, Hirsch et Clementi, suivant les visages qui se montraient à la porte de la petite salle, interrompaient leur discussion ou bien, en termes très obligeants, invitaient le curieux à entrer. En peu de temps, le groupe des dissidents atteignit la trentaine.

Si l'on connaissait les individus qui formaient ce groupe, la chose n'était pas difficile à comprendre. Clementi, Hirsch et leurs compagnons tentaient de faire bande à part, et se rangeant par anticipation du côté des Morzi, faisaient comprendre qu'ils n'avaient rien à voir avec tous les capitalistes pourris restés au foyer. Certains d'entre eux déjà, on le savait, dans de précédentes occasions, probablement plus par peur que par conviction sincère, s'étaient montrés tendres ou indulgents envers la puissante faction. De la part de Clementi,

cela n'était pas étonnant, car bien qu'il fût despotique et autoritaire, on savait que l'un de ses fils, un dégénéré, occupait un poste de commandement dans les rangs des Morzi. Quelques instants auparavant, on avait vu Clementi entrer dans la cabine téléphonique et ceux qui attendaient dehors avaient dû patienter plus d'un quart d'heure ; on supposa que, se voyant en danger, Clementi avait demandé de l'aide par téléphone à son fils et que celui-ci, ne voulant pas s'exposer personnellement, lui avait conseillé d'agir aussitôt pour son propre compte : de réunir une sorte de comité favorable aux Morzi, presque une junte révolutionnaire de la Scala, que les Morzi ensuite, en arrivant, reconnaîtraient tacitement et, ce qui était plus important, épargneraient. Après tout, remarqua quelqu'un, le sang n'était pas de l'eau.

Mais en ce qui concernait plusieurs autres dissidents, il y avait de quoi être ahuri. C'étaient de typiques échantillons de la catégorie qu'abhorraient par-dessus tout les Morzi et c'était justement à des gens comme eux que l'on pouvait imputer la plupart des abus qui fournissaient aux Morzi de faciles sujets de propagande ou d'agitation. Et voici maintenant, qu'ils se rangeaient brusquement du côté de l'ennemi, reniant leur passé tout entier y compris les discours tenus pas plus tard que quelques instants auparavant. Évidemment, depuis longtemps, ils intriguaient avec le camp adverse, ne regardant pas à la dépense pour s'assurer une porte de sortie au moment opportun ; mais en cachette, par personne interposée, de façon à ne pas perdre la face dans le monde élégant qu'ils fréquentaient. L'heure du danger ayant finalement sonné, ils s'étaient hâtés de se démasquer, sans se soucier de sauver les apparences : les relations, les nobles amitiés, leur situation sociale pouvaient aller au diable, à présent il s'agissait de la vie.

Si la manœuvre se déroula d'abord en sourdine, elle préféra bien vite se manifester clairement, dans le but justement de définir les positions respectives. Dans la petite salle du Musée, l'électricité fut rallumée et l'on ouvrit toutes grandes les fenêtres, afin que, de dehors, on pût bien voir et que les Morzi, arrivant sur la place, comprissent tout de suite qu'ils avaient là-haut des amis sûrs.

Quand, donc, il rentra au foyer, le *maestro* Cottes s'aperçut du changement, en remarquant le blanc reflet qui, renvoyé de miroir en miroir, venait du Musée et en entendant le bruit de la discussion qui s'y déroulait. Mais il n'en comprenait pas la raison. Pourquoi avait-on rallumé l'électricité dans le Musée et pourquoi ne l'avait-on pas rallumée dans le foyer? Que se passait-il donc?

« Que font-ils donc par là? demanda-t-il finalement à haute voix.

— Ce qu'ils font? cria de sa petite voix sympathique Liselore Bini accroupie par terre, le dos appuyé contre la hanche de son mari. Bienheureux les innocents, cher *maestro!* ... Ils viennent de fonder la cellule de la Scala, ces machiavels. Ils n'ont pas perdu de temps. Dépêchez-vous, *maestro*, plus que quelques minutes avant la clôture des inscriptions. Ce sont de braves gens, vous savez?... Ils nous ont informés qu'ils feront tout leur possible pour nous sauver... En ce moment, ils se partagent le gâteau, ils légifèrent, ils nous ont autorisés à rallumer l'électricité... Allez les voir, *maestro*, cela vaut la peine... Ils sont charmants, vous savez?... Les salauds ! » Elle éleva la voix : « ... Je jure que, s'il ne se passe rien...

— Voyons, Liselore, calme-toi, lui dit son mari qui souriait, les yeux clos, s'amusant comme si tout cela n'était qu'une aventure sportive d'un nouveau genre.

— Et donna Clara? demanda Cottes sentant se troubler ses idées.

— Ah, toujours à la hauteur, la petite boiteuse !... Elle a choisi la solution la plus géniale, encore que la plus fatigante... Donna Clara marche. Elle marche, comprenez-vous? Elle se promène de long en large... deux mots par-ci, deux mots par-là et ainsi de suite. Quoiqu'il arrive, elle est parée... elle ne se laisse pas démonter... elle ne se prononce pas... elle ne s'assied pas... un pas par-ci, un pas par-là... elle fait la navette... notre incomparable présidente ! »

C'était la vérité. Clara Portalacqua était revenue après avoir accompagné Grossgemüth à son hôtel et elle dominait encore la situation, se partageant impartialement entre les deux partis. Et pour cela, elle feignait d'ignorer le but de ce conciliabule à l'écart, comme si ce n'eût été là qu'un caprice d'invités. Mais cela la contraignait à ne jamais s'arrêter parce que s'arrêter eût équivalu à un choix, à un engagement. Elle passait et repassait, cherchant à réconforter les femmes les plus abattues, dénichait de nouveaux sièges et, très intelligemment, fit circuler une deuxième et abondante tournée de rafraîchissements. Elle circulait elle-même en boitillant avec les plateaux et les bouteilles, obtenant dans l'un et l'autre camp un succès personnel.

« Pss, pss ! » fit sur ces entrefaites l'un des guetteurs postés derrière les persiennes et il indiqua la place d'un geste.

Six ou sept personnes accoururent pour regarder. Le long de la Banca Commerciale, venant de la via Case Rotte, un chien s'avançait : un bâtard, sembla-t-il, qui, tête basse, rasant les murs, disparut dans la via Manzoni.

« C'est pour ça que tu nous as appelés, pour un chien?
— Mais... je pensais que derrière le chien... »

Ainsi, la condition des assiégés était sur le point de devenir grotesque. Au dehors, les rues vides, le silence, le calme absolu, du moins en apparence. Au-dedans, une vision de défaite, des dizaines et des dizaines de personnes riches, estimées et puissantes qui, supportaient avec résignation cette espèce de honte à cause d'un danger qui n'était pas encore prouvé.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, malgré la fatigue et l'engourdissement croissants de leurs membres, quelques personnes reprirent un peu leurs esprits. Il était bien étrange si les Morzi avaient déclenché leur offensive, qu'il ne fût même pas arrivé une estafette sur la place de la Scala. Et il eût été vexant d'avoir eu une telle peur pour rien. L'avocat Cosenz, naguère célèbre pour ses conquêtes et encore considéré par quelques vieilles dames comme un homme dangereux, l'avocat Cosenz, donc, une coupe de champagne dans sa main droite, s'avança, à la lueur tremblante des bougies, vers le groupe où se trouvaient les femmes les plus dignes d'égards.

« Écoutez, mes chers amis, clama-t-il d'une voix insinuante, il se peut, je dis bien, il se peut que demain soir beaucoup d'entre nous, se trouvent j'emploie un euphémisme, dans une situation critique... » Il prit un temps. « Mais il se peut aussi, et nous ne savons pas laquelle de ces deux hypothèses est la plus valable, il se peut que demain soir tout Milan rie à se décrocher les mâchoires en pensant à nous. Un instant, ne m'interrompez pas... Pesons les faits avec sérénité. Qu'est-ce qui nous fait croire que le danger est aussi proche? Énumérons les symptômes. Premièrement : la disparition, au troisième acte, des Morzi, du préfet, du préfet de police et des représentants de l'armée. Mais qui peut assurer, pardonnez-moi si je blasphème, qu'ils n'en avaient pas assez de cette musique? Deuxièmement : le bruit venu de divers côtés, qu'une révolution était sur le point d'éclater. Troisièmement, et ce serait là le fait le plus grave : les nouvelles qu'aurait apportées, je dis bien *aurait*, mon illustre confrère Frigerio, lequel néanmoins est reparti tout de suite après et ne doit même avoir fait qu'une très brève apparition, étant donné que presque personne d'entre nous ne l'a vu. Peu importe. Admettons même que Frigerio ait dit que les Morzi avaient commencé d'occuper la ville, que la préfecture était assiégée, etc... Mais moi je vous demande : qui a donné, à une heure du matin, ces renseignements à Frigerio? Est-il possible que des nouvelles aussi secrètes lui aient été transmises tard dans la nuit? Et par qui? Et pour quelle raison? En attendant, aucun symp-

tôme suspect n'a été remarqué dans les parages, et il est maintenant plus de trois heures. Et l'on n'a non plus entendu de bruits d'aucune sorte. Bref, il y a pour le moins de quoi rester sceptique.

— Mais alors! pourquoi personne n'arrive-t-il à avoir des nouvelles par téléphone?

— Très juste, continua Cosenz après avoir avalé une gorgée de champagne. Le quatrième élément inquiétant, c'est, pour ainsi dire, la surdité téléphonique. Ceux qui ont tenté de communiquer avec la préfecture ou avec la préfecture de Police, disent qu'ils n'y sont pas parvenus ou, du moins, qu'ils n'ont pas pu obtenir de renseignements. Eh bien, si vous étiez un fonctionnaire et qu'à une heure du matin, une voix inconnue ou hésitante vous demandait comment vont les affaires publiques, franchement, répondriez-vous? Et cela, notez-le bien, au moment où la politique du pays traverse une phase extrêmement délicate. A la vérité, même les journaux ont été réticents... Plusieurs de mes amis journalistes s'en sont tenus aux généralités. L'un d'eux, Bertini du *Corriere*, m'a répondu textuellement : « Jusqu'à présent, on ne sait rien de précis. — Et de « non précis? » ai-je demandé. « Dans le domaine du non précis, » m'a-t-il répondu, « tout ce que l'on sait, c'est qu'on n'y comprend rien. » J'ai insisté : « Mais vous êtes inquiets? — Je ne pourrais pas le dire, » a-t-il répondu, « du moins jusqu'à maintenant. »

Il reprit son souffle. Tout le monde l'écoutait avec une envie folle de pouvoir partager son optimisme. La fumée des cigarettes stagnait et, aussi, une vague odeur faite de transpiration humaine et de parfums. Un bruit de voix animées parvint de la porte du Musée.

« Pour conclure, dit Cosenz, en ce qui concerne les nouvelles téléphoniques ou plutôt l'absence de ces nouvelles, il ne me semble pas qu'il y ait trop à s'alarmer. Il est probable que les journaux eux-mêmes ne savent pas grand-chose. Et cela signifie que cette révolution redoutée, si elle existe, n'a pas encore pris nettement forme. Vous imaginez-vous que les Morzi, maîtres de la ville, les Morzi laisseraient sortir le *Corriere della Sera?* »

Deux ou trois personnes se mirent à rire dans le silence général.

« Ce n'est pas tout. Le cinquième élément inquiétant pourrait être la dissidence de ceux qui sont là-bas, » et il fit un geste dans la direction du Musée. « Oui, croyez-vous qu'ils seraient assez idiots pour se compromettre aussi ouvertement s'ils n'étaient pas mathématiquement sûrs que les Morzi vont réussir? Mais me suis-je également dit : au cas où la révolution

avorterait, en admettant qu'il y ait la révolution, il ne leur manquera pas de bons prétextes pour justifier leur petit complot. Pensez donc, ils n'auront que l'embarras du choix : tentative d'adaptation ou par exemple, tactique du double jeu, souci de l'avenir de la Scala ou ainsi de suite... Écoutez-moi bien : ces gens-là, demain... »

Il eut un instant d'hésitation. Il resta le bras gauche levé, sans achever sa phrase. Pendant ce très court silence, on entendit, venu d'un point éloigné dont il était difficile d'évaluer la distance, un bruit sourd : le grondement d'une explosion qui se répercuta dans le cœur des personnes présentes.

« Mon Dieu, mon Dieu ! gémit Mariù Gabrielli en se jetant à genoux. Mes enfants !

— Ils ont commencé ! cria une autre femme d'une voix hystérique.

— Du calme, du calme, il ne s'est rien passé ! Ne vous conduisez pas en femmelettes ! » intervint Liselore Bini.

Le *maestro* Cottes s'avança alors. Le visage bouleversé, son manteau jeté sur les épaules, les mains crispées sur les revers de son habit. Il regarda l'avocat Cosenz droit dans les yeux et annonça solennellement : « Moi, je m'en vais !

— Où, où allez-vous? demandèrent à la fois plusieurs voix avec un indéfinissable espoir.

— Chez moi ! Où voulez-vous donc que j'aille? Ici, je n'y tiens plus. » Et il fit un mouvement en direction de la sortie. Mais il titubait, et l'on eût dit qu'il était ivre mort.

« Juste maintenant? Mais non, mais non, attendez ! Sous peu, il va faire jour ! » lui cria-t-on. Ce fut inutile. Deux personnes l'accompagnèrent avec des bougies jusqu'au rez-de-chaussée où un portier ensommeillé lui ouvrit sans la moindre objection. « Téléphonez ! » Telle fut l'ultime recommandation qu'on lui fit. Cottes s'éloigna sans répondre.

En haut, au foyer, on courut aux grandes baies pour regarder par les fentes des persiennes. Qu'allait-il se passer? On vit le vieillard traverser les rails du tram, se diriger, d'un pas mal assuré, presque en trébuchant, vers la plate-bande qui est au centre de la place. Il dépassa la première file d'autos en stationnement et s'avança dans la zone libre. Brusquement il s'écroula en avant, comme si on l'avait poussé violemment. Mais à part lui il n'y avait pas âme qui vive sur la place. On entendit le bruit sourd de sa chute. Il resta allongé sur l'asphalte, les bras tendus, le visage contre le sol. De loin, il ressemblait à un gigantesque cafard écrasé.

Ceux qui assistèrent à cette scène en eurent le souffle coupé. Ils restèrent là, médusés d'épouvante, sans un mot. Puis un cri hostile, poussé par une femme, retentit : « Ils l'ont tué ! »

La place était immobile. Personne ne sortit des voitures en stationnement pour venir en aide au vieux pianiste. Tout semblait mort. Et, là-dessus, le poids d'un immense cauchemar.

« On a tiré sur lui. J'ai entendu le coup de feu, dit quelqu'un.

— Mais non, ce devait être le bruit de sa chute.

— J'ai entendu le coup de feu, je le jure. C'était un pistolet automatique, je m'y connais. »

Personne ne contredit. Ils restèrent ainsi, les uns assis et fumant par désespoir, les autres vautrés par terre, d'autres enfin collés aux persiennes, guettant. Ils sentaient le destin qui s'avançait : concentriquement, des portes de la ville vers eux.

Jusqu'au moment où une vague lueur grise descendit sur les immeubles endormis. Un cycliste solitaire passa avec un grincement de roues. On entendit un fracas semblable à celui des trams dans le lointain. Puis un petit homme voûté, qui poussait une petite voiture, déboucha sur la place. Avec un calme extrême, partant de l'entrée de la via Marino, le petit homme se mit à balayer. Le brave homme ! Quelques coups de balai suffirent. En même temps que les papiers et les détritus il balayait aussi la peur. Et maintenant un autre cycliste, un ouvrier à pied, une camionnette. Milan s'éveillait peu à peu.

Il ne s'était rien passé. Secoué finalement par le balayeur, le *maestro* Cottes se releva en soufflant, regarda autour de lui, éberlué, ramassa son pardessus et, chancelant, se hâta vers sa maison.

Et dans le foyer, cependant que l'aube filtrait par les persiennes, on vit entrer, à pas tranquilles et silencieux, la vieille bouquetière. Une apparition. Elle avait l'air de s'être habillée et poudrée à l'instant même pour une première, la nuit était passée sur elle sans l'effleurer : sur sa longue robe de tulle noire qui descendait jusqu'à terre, sur son voile noir, sur les ombres noires qui cernaient ses yeux, sur son petit panier plein de fleurs. Elle passa au milieu de l'assemblée livide et, avec son mélancolique sourire, tendit à Liselore Bini un gardénia intact.

DINO BUZZATI.

(Traduit de l'italien par Michel Arnaud.)

FANTASMAGORE
OU LA LOI NATURELLE

Fantasmagore a échappé jusqu'ici aux recherches des légions d'explorateurs qui parcourent le monde en quête de pics vierges ou de solitudes marines. En effet si nos héros modernes se font un devoir d'emprunter les moyens de transport les plus incongrus (à quand la traversée de l'Atlantique en bains flottants, piscine Deligny par exemple, ils ont toujours, moralement s'entend, les pieds bien sur terre. Mais les esprits et les idées sont à Fantasmagore si strictement à l'inverse des nôtres qu'ils semble que pour garder notre équilibre mental, il faudrait y arriver en marchant résolument sur les mains.

De toutes les façons, on n'y parvient qu'à contre-courant, ce qui exclut les champions de la dérive. Fantasmagore se trouve par 11° 23'' de latitude sud et 196° 5' de longitude est, au S. S. W. de Poulo-Condore et à l'E. N. E. de Cantacassar.

Cette relative proximité de la Chine expliquerait dans les mœurs une influence de la sagesse extrême-orientale : celle qui fait payer le médecin de famille seulement quand la famille est bien portante, et qui en cas d'adultère de la femme (péché grave) ordonne de jeter en prison le mari trompé. Car si le mari est cocu c'est que sa femme est peut-être légère : la société n'en peut mais... En revanche, c'est sûrement que lui, l'époux, est trop bête ou trop faible, autrement dit dans les deux cas, inexcusable. La peine frappe qui de droit, et la leçon du cachot n'est jamais perdue pour l'un dans l'immédiat et pour l'autre, d'ordinaire, par contrecoups.

La Fonction publique à Fantasmagore
La limite d'âge ou la retraite antérieure.

Comme en nos pays, la fonction publique, base de l'État, est strictement réglementée et la réglementation porte prin-

cipalement sur les conditions de l'avancement et les limites d'âge. Ce sont les deux points qu'on ne saurait vraisemblablement abandonner à l'appréciation des capacités de chaque individu sans déchoir du rang de nation civilisée. La ressemblance ne va pas plus loin, et nous devons désormais renverser quelques-unes des propositions chez nous les mieux reçues.

Le statut, avant toutes choses, fixe l'âge de la retraite : *25 ans*. Précisons qu'il s'agit de l'âge où prend fin la retraite — car les carrières se déroulent à l'inverse des nôtres. C'est avant 25 ans que les futurs fonctionnaires de Fantasmagore ont légalement le droit de ne rien faire et de jouir d'un repos bien mérité par trente ans de futur dévouement à l'État.

Dans ces conditions, le mot « retraite » peut surprendre. Il se justifie pourtant. Dans les monastères de nos pays on fait bien retraite avant de prendre les ordres et de vouer sa vie au service de Dieu. Plus généralement, les seules retraites nécessaires et profitables sont celles qui ont lieu *avant* les grandes décisions, les grandes épreuves, qui sait? les grandes batailles.

Au contraire, les retraites que nous connaissons en Europe dans la fonction publique, et que l'on peut qualifier de retraites *postérieures*, ne débouchent que sur l'impotence physique, l'aigreur morale de n'être plus aux affaires, enfin la mort. Elles sont de toutes façons, vidées de sens, et en outre, le plus souvent, amères. C'est pourquoi, à Fantasmagore, pour les civils comme pour les militaires, la retraite antérieure est de règle.

Ce principe se justifie d'abord par le souci de la qualité des futurs fonctionnaires. C'est dans le loisir, la disponibilité d'âme et l'indépendance matérielle que se forment les vraies cultures et les âmes désintéressées. Il a donc paru meilleur de commencer par décharger de toute préoccupation d'argent et de tout travail obligatoire les éventuels grands serviteurs du pays. C'est ce que nous appellerions un risque calculé. Alors que payer l'inaction d'anciens fonctionnaires dont on ne peut plus espérer aucun service est, sans conteste, le type même de ces charges absurdes, sans contrepartie, antiéconomiques, peut-être antisociales, qui pèsent sur un budget.

Mais le trait dominant de Fantasmagore est qu'on essaye

toujours d'y faire coïncider le bien public avec le bonheur des particuliers — c'est ici que la retraite antérieure trouve ses plus fortes justifications. S'il faut donner de l'argent et des loisirs, c'est en les accordant à des jeunes gens de moins de 25 ans qu'on a le plus de chances de faire des heureux.

Il n'est pas sûr que des hommes, passé 65 ans, soient si enclins à abandonner des activités professionnelles qui écartent d'eux l'image insupportable du repos éternel. Au contraire, c'est sûrement à 20 ans que temps libre et subsides seront les mieux venus.

En outre, à Fantasmagore, le législateur ne se préoccupe pas seulement de psychologie. Le sentiment de la justice l'anime. Donner temps et argent à des hommes âgés, soit, mais pour quel usage? Et qu'en ont-ils besoin?

Ils mangent de moins en moins, ou des légumes cuits à l'eau peu dispendieux ; voyagent à regret ; relisent les livres de leurs bibliothèques plus qu'ils n'ont le goût d'en acheter de nouveaux ; enfin se souviennent entre amis de leurs succès féminins plus souvent que pour en obtenir ; ils ne désirent acquérir des voitures décapotables. Le champagne leur fait mal à l'estomac et leurs cheveux blancs suffisent à leur donner sans frais l'air sérieux qui plaît aux femmes. Au contraire, sur tous ces points, ce sont les jeunes gens qui ont un gigantesque besoin d'argent. En bonne justice, à eux donc la retraite.

Signalons que cette règle d'équité se retrouve tout au long du statut de la fonction publique. A Fantasmagore, les traitements sont systématiquement dégressifs. Un jeune fonctionnaire de 26 ans, dont la retraite vient de prendre fin, débutera avec un traitement de préfet hors classe ou de conseiller d'État en service extraordinaire. A mesure qu'il avancera en âge, en vertu du principe socialiste « à chacun suivant ses besoins » et du principe communiste « à chacun suivant ses possibilités », son traitement se réduira progressivement jusqu'à voisiner le minimum vital.

La solde de minimum vital correspond d'ailleurs logiquement avec le minimum de vitalité que possède un vieillard déclinant. Et c'est tout naturellement, en parfaite harmonie, que l'on en arrivera, au décès du fonctionnaire, à annuler le traitement.

L'avancement, ou les joies de la carrière.

Si le fonctionnaire de Fantasmagore débute avec le plus haut traitement, il débute aussi au grade le plus élevé. Ici on commence d'emblée à 25 ans comme ambassadeur, gouverneur de la banque d'État ou général de corps d'armée. L'avancement étant, comme on l'a vu, strictement réglementé, les limites d'âge se retrouvent à tous les grades. On ne saurait, à Fantasmagore, être ambassadeur *après* 29 ans et 11 mois. Passé cet âge, la nomination au grade inférieur de conseiller d'ambassade est automatique ; de même pour secrétaire d'ambassade à 45 ans. Ainsi, après une longue vie consacrée au service de l'État, on termine sur son lit de mort comme attaché d'ambassade stagiaire, secrétaire de rédaction ou élève aspirant. Il semble d'autre part que ces carrières régressives soient pour l'homme (même politique ou littéraire), de meilleures préparations que les nôtres au problème de ses Fins dernières. Il n'a pas semblé nécessaire au clergé de Fantasmagore d'instituer un jour des Cendres.

Ce système, encore une fois, concilie le bien public avec celui des individus. Prenons l'exemple de la carrière diplomatique. Les ambassadeurs ont de 25 à 30 ans. Les attachés sont tous au moins sexagénaires. Qui, comme on va le voir, pourrait espérer de meilleures conditions pour une admirable diplomatie?

En tous lieux que nous connaissions, c'est le subordonné qui a la lourde tâche de préparer et de rédiger les décisions. Autant dire que celles-ci seront comme il l'entend. Le supérieur, lui, signe. Ainsi dans nos pays c'est au plus jeune, au moins expérimenté, qu'une coupable imprudence accorde l'essentiel du travail. Au contraire, à Fantasmagore, on a rétabli l'ordre naturel. Le plus jeune signe (ce qui, dans un poste diplomatique d'importance, représente un effort physique juste à la mesure de son âge). Et le plus vieux, sagement, à tête reposée, travaille.

Pour juger des résultats de la méthode, il n'est que de prendre connaissance d'un traité diplomatique à Fantasma-

gore. La prose en est sereine et inoffensive. C'est l'image et le garant de la paix extérieure. Mais le paraphe de ratification en est décidé, audacieux, bref : juvénile. C'est l'indispensable marque d'une nation assurée d'elle-même et décidée à se faire respecter. Mais gardons-nous d'intervertir les rôles.

Il y a longtemps à Fantasmagore qu'on a compris que le pire danger pour l'équilibre du monde était ces textes internationaux au contenu vengeur ou explosif, mais signés d'une main débile, que nous, nous connaissons trop bien depuis la première guerre mondiale.

En matière diplomatique comme en toute chose, la décision n'est rien, dira-t-on. C'est l'exécution qui compte. C'est celle-ci qui fait d'un principe, une idée en l'air ou un acte lourd de conséquences. Dans ces conditions, comment pouvons-nous tolérer qu'elle soit chez nous systématiquement confiée aux subordonnés, c'est-à-dire aux plus jeunes? C'est justement le domaine où l'expérience, la sagesse, la prudence de l'âge mûr sont indispensables. Folie criminelle de nos statuts et de nos mœurs.

En revanche, à Fantasmagore, les attachés sexagénaires exécutant les décisions avec mesure, aucune surprise n'est à craindre. Et les ambassadeurs de 25 ans peuvent se consacrer entièrement à leur tâche de chef de service, c'est-à-dire de conception générale, tâche pour laquelle un cerveau sclérosé, guetté par la routine est mal disposé, alors qu'un esprit jeune et bouillonnant est tout indiqué.

★

Quittons le terrain des principes qui, trop souvent en Europe, nous intéresse seulement dans la mesure où il nous dispense de passer sur celui plus délicat des réalités humaines. A Fantasmagore, la loi qui ne cherche pas à escamoter celles-ci, mais seulement à en rendre compte, s'est préoccupée des satisfactions de carrière au mieux de l'intérêt de chacun. Car, en pratique, que fait un ambassadeur, que fait un attaché? Quels sont les plaisirs professionnels relatifs à ces charges, et à qui convient-il de les accorder?

Être attendu aux aérodromes, interpellé dans les assemblées,

bousculé par les journalistes, rappelé dans les capitales ; passer pour un personnage ; participer à des conférences où l'on marque des points en jetant sur un jeu fait de continents les mots historiques et les intérêts nationaux agités dans le même cornet à dés ; s'occuper de la carte du monde ; se mêler au destin des peuples ; avoir l'impression qu'on exerce une influence ; croire fermement que ses Mémoires compteront… voilà des plaisirs d'ambassadeur.

Plaisirs sans danger, et qui seraient extraordinairement exaltants pour un jeune homme aussi brillant que sensible. Plaisirs que nous, nous offrons à des septuagénaires blasés qui n'y voient qu'une agitation assez stérile pour l'avenir, et dans l'immédiat, qu'une surcharge pour leur foie ou une menace pour leur tension.

Et à ce jeune attaché plein d'avenir, qu'offrons-nous en échange pour la routine du travail? Faire des plans de table, répondre à des cartons, accompagner la femme d'un ministre à la gare, enfin, s'il est bien vu, lire la presse. Tâches qui pour la jeunesse sont aussi ineptes que déprimantes. Alors que l'âge mûr, lui, sait précisément y trouver ses plus grandes satisfactions : c'est-à-dire commenter entre amis le journal du matin, pousser des pointes de galanterie heureusement lavée de toute passion, enfin plus généralement bricoler à de petits travaux pour ainsi dire de jardinage, qui occupent les mains sans fatiguer l'esprit.

★

Insensés que nous sommes. Il fallait intervertir les rôles. Au mépris des vraies compétences, au mépris surtout des désirs secrets des hommes, nous avons établi nos systèmes et nos règles en donnant toujours à l'un, jeune ou vieux, ce que secrètement espère l'autre, vieux ou jeune.

Heureuse Fantasmagore où la loi peut bien être dite naturelle, puisqu'elle ne fait jamais que reprendre la réalité des choses mais où elle est aussi bonne, résolument bonne : elle qui n'attend pas que les humains sachent le peu de prix de leurs rêves pour les leur réaliser.

LAURENT DREZ.

MONTERIANO

CHAPITRE PREMIER

Ils étaient tous venus à Charing Cross assister au départ de Lilia : Philippe, Harriet, Irma, Mrs. Herriton en personne. Mrs. Theobald avait même fait, au bras de Mr. Kingcroft, le voyage du Yorkshire pour embrasser sa fille unique. Or, de son côté, Miss Abbott n'avait pas une suite familiale moins imposante. A la vue de tant de personnes, qui disaient à la fois des choses différentes, Lilia fut saisie d'un irrésistible fou rire.

— C'est un triomphe, cria-t-elle, vautrée sur le rebord de la portière. On va nous prendre pour des princesses du sang. Oh ! Mr. Kingcroft, trouvez-nous des bouillottes.

Le bon jeune homme partit en courant. Philippe, aussitôt, prit sa place pour lâcher sur la voyageuse un ultime déluge d'avis et d'injonctions. Ayant tout récapitulé — où descendre, comment apprendre l'italien, quand déployer sa moustiquaire, enfin quels tableaux regarder, il conclut :

— Vous ne connaîtrez le pays qu'en quittant les pistes battues, ne l'oubliez jamais. Visitez les petites villes — Gubbio, Pienza, Cortona, San Gimignano, Monteriano. Et surtout, je vous en supplie, laissez aux touristes cet affreux préjugé que l'Italie est un musée d'antiquités et d'œuvres d'art. Aimez les Italiens, comprenez-les : car les gens, là-bas, sont plus merveilleux que leur terre.

— Quel dommage que vous ne veniez pas, Philippe ! dit-elle. (L'attention inusitée que lui accordait son beau-frère la flattait.)

— Je voudrais bien.

En vérité, il aurait pu le faire sans grande difficulté. Son activité, au barreau, n'était pas si intense qu'elle ne pût s'accommoder de vacances occasionnelles. Mais ses perpétuels voyages sur le Continent déplaisaient à sa famille et lui-même n'était pas fâché, quelquefois, de se croire trop affairé pour quitter Londres.

— Au revoir, chers tous ! La tête me tourne !

Soudain, elle aperçut Irma, sa petite-fille : l'occasion, elle le sentit, exigeait un rien de solennité maternelle.

— Au revoir, ma chérie. Tâche d'être bien sage, obéis toujours à Bonne-Maman.

« Bonne-Maman » n'était pas la mère, mais la belle-mère de Lilia, Mrs. Herriton, qui détestait qu'on l'appelât ainsi.

Irma, tendant vers le baiser un minois sérieux, dit prudemment :

— J'essaierai.

— Assurément, elle sera sage, dit Mrs. Herriton, immobile et pensive, un peu à l'écart de ce brouhaha.

Mais déjà Lilia appelait Miss Abbott. Grande, l'air grave et distingué, la jeune fille, sur le quai, accomplissait avec plus de pompe la cérémonie des adieux.

— Caroline, ma petite Caroline ! Sautez vite : votre chaperon va partir sans vous !

Philippe, cependant, s'était remis à discourir. L'Italie l'enivrait toujours. Il exaltait pour sa belle-sœur les moments suprêmes du voyage qu'elle allait faire : et d'abord, ce serait, comme un présage, le campanile d'Airolo qui bondirait vers elle au débouché du Saint-Gothard ; la vue du lac Majeur et du Tessin, quand le train gravirait la pente du Monte-Ceneri ; la vue de Lugano, la vue de Côme ; l'Italie bientôt partout autour d'elle — et l'arrivée, enfin, à ce premier lieu de repos, lorsque, après une longue course en voiture par des rues noires et sordides, elle contemplerait, dans le grondement des tramways et l'éclat des lampes à arc de Milan, les contreforts de la cathédrale.

— Les mouchoirs et les cols sont dans mon coffret marqueté ! cria Harriet d'une voix perçante. Je t'ai prêté mon coffret marqueté.

— Ma bonne vieille Harry !

Elle embrassa de nouveau tout le monde, puis un silence s'établit. Tous souriaient avec constance, hormis Philippe, que le brouillard faisait tousser, et Mrs. Theobald qui pleurait déjà. Miss Abbott entra dans le wagon. Le contrôleur en personne, fermant la portière, dit à Lilia que tout irait bien. Puis, le train s'ébranlant, tous, parallèlement, s'ébranlèrent avec de petits cris joyeux et des secouements de mouchoirs. A cet instant, Mr. Kingcroft réapparut, chargé d'une bouillotte qu'il tenait à deux mains, comme un plateau. Il s'excusa, navré de son retard, et cria d'une voix tremblante :

— Au revoir, Mrs. Charles ! Amusez-vous bien et que Dieu vous bénisse.

Lilia inclina la tête en souriant, et soudain — non, cette bouillotte ! — le fou rire la ressaisit.

— Oh, pardon, lança-t-elle, vous êtes si drôle ! Vous êtes tous si drôles à secouer vos mouchoirs ! Oh, finissez !

Pouffant de rire, elle s'évanouit dans le brouillard.

— Bon moral pour entreprendre un si long voyage, dit Mrs. Theobald en se tamponnant les yeux.

Mr. Kingcroft, en signe d'agrément, balança une tête solennelle.

— J'aurais bien voulu, dit-il, pouvoir donner cette bouillotte à Mrs. Charles. Ces porteurs londoniens n'ont aucun égard pour un homme de la campagne.

— Vous avez fait de votre mieux, dit Mrs. Herriton. Et, ma foi, je vous trouve admirable, simplement, d'avoir amené Mrs. Theobald jusqu'ici, de si loin, par un temps pareil.

Sur quoi, avec une certaine hâte, elle serra la main de Mr. Kingcroft et partit, le laissant ramener tout aussi loin la même Mrs. Theobald.

On va aisément de Londres à Sawston, où Mrs. Herriton avait sa demeure ; ils y arrivèrent encore pour le thé. Servi dans la salle à manger, il comportait un œuf pour Irma, dont le moral devait être soutenu. Un calme étrange régnait dans la maison après ces deux semaines d'affairement et la conversation se déroula par à-coups, à mi-voix : les voyageuses étaient-elles déjà à Folkestone? la mer serait-elle mauvaise? et que ferait alors cette pauvre Miss Abbott?

— Bonne-Maman, quand arrivera-t-il en Italie, le vieux vaisseau? demanda Irma.

— « Grand-Maman », ma chérie — pas « Bonne-Maman », dit Mrs. Herriton en l'embrassant. Et il faut dire « un bateau » ou « un paquebot », pas un « vaisseau ». Les vaisseaux ont des voiles. Et Maman ne fait pas tout le voyage par mer. Regarde la carte d'Europe et tu verras pourquoi. Harriet, mène-la. Va, ma chérie, tante Harriet te montrera la carte.

— Chic ! dit la petite fille.

Elle partit, traînant vers la bibliothèque une tante sans enthousiasme. Mrs. Herriton et son fils demeurèrent donc seuls. Une intimité immédiate s'établit entre eux.

— Une vie nouvelle commence ici, dit Philippe.

— Pauvre petite, quelle vulgarité ! murmura Mrs. Herriton. Je m'étonne qu'elle ne soit pas pire. Elle a, malgré tout, quelque chose du pauvre Charles.

— Hélas ! quelque chose aussi de la vieille Mrs. Theobald. Quelle apparition, celle-là ! Je la croyais non seulement idiote, mais grabataire. Pourquoi diable est-elle venue?

— Mr. Kingcroft a tout machiné. J'en suis sûre. Il voulait revoir Lilia et c'était le seul moyen.

— Eh bien ! il est heureux, j'espère. Ma belle-sœur elle-même n'a pas montré beaucoup de distinction dans ses adieux, à mon avis.

Mrs. Herriton frissonna d'horreur.

— Je passe sur tout, puisqu'elle est partie, — et partie avec Miss Abbott. Qu'une veuve de trente-trois ans ait besoin d'une jeune fille de vingt-trois pour veiller sur elle, c'est tout de même fort.

— Je plains Miss Abbott. Par bonheur, un admirateur au moins reste rivé à l'Angleterre : les moissons, le climat, bref quelque chose y retient Mr. Kingcroft. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il ait augmenté ses chances, aujourd'hui. Tout comme Lilia, il a le don d'être ridicule en public.

— Quand un homme, répondit Mrs. Herriton, manque d'éducation, de naissance, de beauté, d'intelligence et de fortune, Lilia elle-même peut bien finir par l'écarter.

— Non. Je pense qu'elle prendrait n'importe qui. Au dernier moment, ses malles bouclées, elle misait encore sur le

pasteur dépourvu de menton. Non... les deux pasteurs sont dépourvus de menton. Celui de Lilia a seulement les mains plus moites. Je suis tombé sur eux dans le parc. Ils conversaient sur le Pentateuque.

— Mon cher enfant ! Elle est devenue pire de jour en jour, si possible. Ton idée d'un voyage en Italie nous a sauvés !

Ce petit compliment illumina Philippe.

— Le plus étrange, c'est qu'elle a saisi mon idée au vol — me posant une infinité de questions, auxquelles j'ai répondu volontiers, bien sûr. Elle a l'esprit bourgeois, je l'admets, elle est d'une ignorance crasse et possède, en art, un goût détestable. Mais posséder un goût, c'est déjà quelque chose. L'Italie le purifiera : elle ennoblit tous ses visiteurs. Elle est, pour le monde, une école autant qu'un jardin. Il faut mettre au crédit de Lilia son désir d'aller en Italie.

— Elle irait n'importe où, dit Mrs. Herriton, qui avait déjà trop entendu louer l'Italie. Nous avons eu toutes les peines du monde à la détourner de la Riviera, Caroline Abbott et moi.

— Non, Maman, non. Elle avait une envie sincère de connaître l'Italie. Ce voyage est un point critique dans sa vie.

La situation, pour Philippe, offrait un romanesque baroque. A la pensée que cette femme vulgaire traverserait des lieux qu'il aimait religieusement, il éprouvait comme un mélange d'attrait et de dégoût. Pourquoi ne serait-elle pas transfigurée? Les Goths l'avaient bien été !

Mrs. Herriton ne croyait ni au romanesque, ni à la transfiguration, ni aux parallèles tirés de l'histoire ; elle ne croyait même à rien qui troublât la vie domestique. Adroitement, elle changea de sujet avant que l'enthousiasme ait saisi Philippe. Bientôt, Harriet revint, sa leçon de géographie terminée. Irma, mise au lit de bonne heure, y fut bordée par sa grand-maman. Les deux dames prirent leurs ouvrages, puis les cartes. Philippe se plongea dans un livre. L'existence quiète et fructueuse où ils s'installaient ainsi devait se prolonger tout cet hiver.

Il y avait maintenant dix ans que Charles était tombé amoureux de Lilia Theobald parce qu'elle était jolie. Pendant cette période, Mrs. Herriton n'avait guère connu un instant

de repos. Six mois durant, elle avait manœuvré pour empêcher le mariage et, ce dernier une fois conclu, elle avait entrepris une autre tâche — la surveillance de sa belle-fille. Il fallait pousser Lilia à travers l'existence sans lui permettre de déshonorer la famille où elle était entrée. Ses enfants l'y avaient aidée : Charles lui-même, Harriet, et enfin, aussitôt qu'il en eût l'âge, Philippe, l'intellectuel de la famille. La naissance d'Irma avait rendu les choses encore plus difficiles. Par bonheur, la vieille Mrs. Theobald, qui avait essayé d'intervenir, déclina. Sortir de Whitby lui était pénible et Mrs. Herriton fit de son mieux pour rendre l'effort plus pénible encore. La curieuse bataille dont chaque bébé est l'enjeu fut engagée et gagnée rapidement. Irma appartint à la famille de son père, non de sa mère.

Charles mourut. La bataille reprit. Lilia voulut s'affirmer et prétendit que son devoir était d'aller soigner Mrs. Theobald. Pour l'en dissuader, Mrs. Herriton dut mettre en œuvre toute son amabilité. On finit par louer une maison à Sawston et Lilia y demeura trois ans avec Irma — trois ans pendant lesquels la famille de son mari exerça sur elle, de façon constante, ses influences éducatrices.

Une de ses rares visites dans le Yorkshire fit surgir de nouveaux ennuis. Lilia dit à une amie, en confidence, que sans être précisément fiancée à un certain Mr. Kingcroft, elle éprouvait pour lui une vive inclination. Mrs. Herriton l'apprit. Elle écrivit sur l'heure — désirant, dit-elle, être renseignée, et soulignant que Lilia devait être fiancée ou ne l'être point, car il n'existe pas d'état intermédiaire. C'était une bonne lettre : elle démonta Lilia. Sans même attendre la pression d'un émissaire, la jeune femme, abandonnant Mr. Kingcroft, prit, tout en pleurs, le chemin du retour et s'en vint demander pardon. Mrs. Herriton saisit l'occasion et parla, cette fois, très sérieusement, des devoirs qu'imposent maternité et veuvage. Mais toujours, désormais, quelque chose grinça. Lilia refusa de prendre place parmi les matrones de Sawston. Détestable ménagère, elle était toujours dans les transes d'une crise que Mrs. Herriton devait résoudre (elle qui gardait ses domestiques pendant des années). Lilia laissait Irma manquer l'école pour des motifs futiles et lui

permettait de porter des bagues. Afin de « réveiller » un peu Sawston, elle avait acquis une bicyclette : on la vit, un dimanche soir, dévaler toute la grand-rue en roue libre et culbuter enfin au tournant de l'église. De toute autre qu'une parente, la chose eût été drôle. Mais Philippe lui-même, qui, en théorie, aimait rompre de furieuses lances contre les préjugés anglais, s'éleva, en cette occasion, à la hauteur des circonstances et fit à sa belle-sœur un sermon dont elle se souvint jusqu'à son dernier jour. Au même instant, d'ailleurs, on découvrit qu'elle permettait à Mr. Kingcroft de lui écrire, « en ami », et de faire des cadeaux à Irma.

Philippe, alors, pensa à l'Italie et sauva ainsi la situation. Caroline — la charmante et sensée Caroline Abbott — qui demeurait à quelques pas, recherchait une compagne pour un voyage d'une année. Lilia avait donc résilié son bail, vendu la moitié de ses meubles et, laissant l'autre part, avec Irma, aux soins de Mrs. Herriton, venait d'abandonner Sawston pour un autre théâtre, à l'applaudissement de tous.

Elle leur écrivit fréquemment, cet hiver, plus fréquemment qu'à sa propre mère. Tout allait au mieux dans ses lettres. Florence fut jugée délicieuse ; Naples, un rêve (mais bien malodorant) ; à Rome, il ne fallait que s'asseoir et vibrer. Philippe n'en déclara pas moins qu'elle s'améliorait. Il se montra plus satisfait encore quand, le printemps venu, Lilia entreprit de visiter les petites villes qu'il lui avait recommandées. « Ici, écrivait-elle, on se sent véritablement au cœur des choses, à l'écart des pistes battues. Quand je regarde, tous les matins, à travers ma fenêtre gothique, il me semble impossible que le moyen âge se soit évanoui. » Datée de Monteriano, la lettre se terminait par une description assez joliment tournée de cette merveilleuse petite ville.

— Elle paraît contente, c'est déjà quelque chose, dit Mrs. Herriton. Mais qui ne gagnerait à passer trois mois auprès de Caroline Abbott?

A Irma, rentrant de l'école, Mrs. Herriton lut la lettre de sa mère, non sans corriger avec soin les erreurs grammaticales, l'autorité parentale devant être loyalement respectée. Irma écouta poliment, puis passa bien vite au hockey, qui l'absorbait alors tout entière. On allait, cet après-midi, choisir au

vote les couleurs — jaune et blanc ou jaune et vert. Quelle était l'opinion de Grand-Maman?

Mrs. Herriton avait son opinion, comme de juste, et elle l'exposa fort posément, malgré Harriet, qui jugeait inutiles des couleurs pour les enfants, et Philippe, qui les jugeait laides. Elle devenait fière d'Irma, qui s'était améliorée, sans nul doute, et ne méritait plus qu'on l'appelât « cette horreur des horreurs : une enfant vulgaire ». Elle voulait surtout former Irma avant le retour de sa mère. Bien loin, par suite, de s'opposer aux flâneries des voyageuses, elle leur suggéra de prolonger cette année de séjour si cela leur convenait.

La lettre suivante était encore datée de Monteriano. L'enthousiasme de Philippe grandit.

— Elles y sont restées plus d'une semaine ! s'écria-t-il. Ma foi, je n'aurais pas fait davantage. Il faut vraiment qu'elles y aient pris goût, car l'hôtel n'est pas des plus confortables.

— Moi, je ne comprends pas, dit Harriet. Que peuvent-elles faire tout le jour? D'ailleurs, il n'y a pas d'église, je suppose.

— Il y a Santa Deodata, l'une des plus belles églises d'Italie.

— Je parle d'une église anglicane, dit Harriet sèchement. Lilia m'a promis d'être chaque dimanche dans une grande ville.

— Si Lilia assiste à un service de Santa Deodata, elle y trouvera plus de beauté et de sincérité que dans toutes les arrière-boutiques d'Europe.

« Arrière-boutique » était le surnom que Philippe donnait à Saint-James, le temple étroit et triste que patronnait particulièrement sa sœur. Tout manque d'égard envers Saint-James froissait Harriet et Mrs. Herriton dut intervenir.

— Non, mes enfants, je vous en prie — écoutez la lettre de Lilia.

« Je ne dirai jamais assez ma gratitude à Philippe pour son conseil. Nous adorons cet endroit. Il n'est pas seulement d'une originalité saisissante, on y voit les Italiens au naturel, avec leur simplicité et leur charme. Les fresques sont admirables. Caroline, qui est chaque jour plus exquise, dessine sans arrêt. »

— Chacun son goût, dit Harriet, qui décochait toujours les lieux communs comme des épigrammes. Elle avait adopté une attitude curieusement virulente envers l'Italie, qu'elle ne connaissait pas d'ailleurs, son seul contact avec le Continent ayant été, de temps à autre, une visite de six semaines en Suisse protestante.

— Une vaurienne, cette Harriet ! dit Philippe, aussitôt que sa sœur fut sortie. Sa mère, en riant, le gronda et l'entrée d'Irma, partant pour l'école, arrêta toute discussion. Ce n'est pas seulement dans les brochures de piété que l'enfant apporte la paix.

— Une minute, Irma, dit son oncle. Je vais à la gare. Tu auras le plaisir de faire route avec moi.

Ils partirent ensemble. Irma était contente, mais la conversation tomba : Philippe ne savait pas parler aux jeunes. Cependant, à la table où ils avaient déjeuné, Mrs. Herriton s'attardait, relisant la lettre de Lilia. Puis elle aida la cuisinière à desservir, arrêta le menu du repas et lança la femme de chambre dans un grand nettoyage du salon, car le mardi était son jour. Il faisait beau et elle résolut de jardiner un peu, puisqu'elle avait du temps devant elle. Elle appela donc Harriet, remise de l'affront infligé à Saint-James, et toutes deux se mirent à semer dans le potager des légumes précoces.

— Nous garderons les pois pour la fin, rien d'amusant comme les pois, dit Mrs. Herriton, qui avait l'art de rendre le travail divertissant. Elle et sa fille aînée s'entendaient toujours bien, quoiqu'elles n'eussent pas grand-chose en commun. L'éducation d'Harriet avait presque trop réussi. Selon l'expression de Philippe, elle avait « gobé » d'un seul coup toutes les vertus cardinales et n'arrivait pas à les digérer. Pieuse et patriote, elle accroissait le capital moral de la maison, mais manquait de ce tact et de cette souplesse que Mrs. Herriton, qui les estimait fort, aurait voulu lui voir acquérir. Harriet, si sa mère le lui avait permis, eût provoqué une rupture avec Lilia et — pis encore — avec Philippe lui-même lorsque, voici deux ans, le jeune homme était revenu plein de passion pour l'Italie et de mépris railleur pour la vie sawstonnienne.

— C'est une honte, mère ! s'était-elle écriée. Philippe ridi-

culise tout — le Cercle de lecture, le Club des débats, le Whist du progrès, les ventes de charité. Les gens n'aimeront pas cela. Notre réputation est en jeu. Une maison divisée contre elle-même s'écroule.

A quoi Mrs. Herriton avait répondu par ces mots mémorables :

— Laissons parler Philippe, il nous laissera faire.

Elles semèrent leurs légumes, en commençant par les moins drôles, et c'est avec l'heureuse fatigue du devoir accompli qu'elles se tournèrent vers les pois. Harriet tendit une ficelle pour aller bien droit et Mrs. Herriton, d'un bâton pointu, traça le sillon. Au bout du sillon, elle consulta sa montre.

— Midi ! Le second courrier est passé. Cours chercher les lettres, s'il y en a.

Harriet n'en avait pas envie.

— Finissons les pois. Il n'y aura point de lettres.

— Non, chérie, va. Je sèmerai les pois, tu les recouvriras. Et prends garde que les oiseaux n'en voient aucun.

Mrs. Herriton s'appliquait à laisser ruisseler les pois de sa main avec beaucoup d'égalité. Arrivée au bout de la ligne, elle put se dire qu'elle ne les avait jamais si bien semés. Ils étaient chers, d'ailleurs.

— Il y a bien une lettre — la vieille Mrs. Theobald ! dit Harriet en revenant.

— Lis donc. J'ai les mains sales. Affreux, ce papier à en-tête.

Harriet déchira l'enveloppe.

— Je n'y comprends rien, dit-elle ; cela n'a pas de sens.

— Ses lettres n'en ont jamais eu.

— Mais celle-là doit être plus stupide encore, dit Harriet, et sa voix se mit à trembler. Tiens, Maman, lis ; pour moi, cela n'a ni queue, ni tête.

Mrs. Herriton prit la lettre avec indulgence.

— Où est donc ta difficulté? dit-elle, après un long silence. Qu'est-ce qui t'arrête?

— Le sens... balbutia Harriet.

Les moineaux, qui s'étaient approchés en sautillant, commençaient à lorgner les pois.

— Le sens est parfaitement clair — Lilia s'est fiancée.

Ah ! ne pleure pas ; fais-moi le plaisir de ne pas pleurer — ne parle pas, voilà tout. C'est vraiment intolérable. Elle va épouser quelqu'un qu'elle a rencontré dans un hôtel. Tiens, prends la lettre et lis pour toi.

Soudain, elle perdit sa retenue, sur un point qui pouvait paraître secondaire.

— Elle a eu le toupet de ne pas m'informer directement ! Elle a écrit d'abord dans le Yorkshire ! Ainsi, moi, j'apprends la nouvelle de Mrs. Theobald — par une lettre rédigée sur ce ton, avec cette insolence ! Compté-je donc pour rien? Tu es témoin, n'est-ce pas? (elle étouffait de rage) — tu es témoin : voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais.

— Que faire? gémit Harriet. Que faire?

— *Primo :* ceci ! (Elle déchira la lettre en menus morceaux et les éparpilla sur la plate-bande.) *Secundo :* télégramme à Lilia ! Non ! télégramme à Miss Caroline Abbott. Elle aussi me doit des explications.

Elle prit le chemin de la maison.

— Que faire? répétait derrière elle sa fille. Pareille effronterie démontait Harriet. Sur quoi — sur qui, Seigneur, avait pu tomber Lilia? « Quelqu'un dans l'hôtel. » La lettre n'en disait pas davantage. Quel genre? Gentleman? Anglais? La lettre n'en disait rien.

« Télégraphiez raison séjour prolongé Monteriano. Étranges rumeurs, » lut Mrs. Herriton ; elle ajouta l'adresse : « Abbott, Stella d'Italia, Monteriano, Italie. » S'il y a là-bas un bureau de poste, nous pourrions recevoir une réponse ce soir. Puisque Philippe revient à sept heures et puisque le train de huit heures quinze attrape le bateau de minuit à Douvres... Harriet, en chemin, passe à la banque et retire cent livres en coupures de cinq livres.

— Mais pourquoi... qu'est-ce que...

— Va, chérie, tout de suite ; pas un mot. Je vois arriver Irma ; va vite... Eh bien ! ma chère enfant, dans quelle équipe joues-tu cet après-midi? — celle de Miss Edith ou celle de Miss May?

Ayant ainsi accueilli normalement sa petite-fille, elle gagna en hâte la bibliothèque et y ouvrit le grand atlas : il fallait s'informer sur Monteriano. Elle trouva le nom, en caractères

minuscules, au beau milieu d'une tache bistrée — un enchevêtrement de collines que l'atlas nommait les « Sub-Apennins ». Ce n'était pas très loin de Sienne, dont Mrs. Herriton avait appris le nom à l'école. Une toute petite ligne, tortueuse, noire, hérissée comme une scie, passait par le point de la ville : il y avait donc un chemin de fer. La carte, cependant, laissait un large champ à l'imagination et Mrs. Herriton n'en avait aucune. Elle chercha le nom dans *Child-Harold*, mais Byron n'était point passé par là. Mark Twain non plus, dans son *Voyage d'un trimard en Europe*. Toute ressource littéraire faisant ainsi défaut, il ne restait qu'à attendre Philippe. Philippe? — tiens, dans la chambre de Philippe, peut-être. Elle y trouva *l'Italie centrale*, par Baedeker, l'ouvrit (pour la première fois) et lut :

« *Monteriano* (hab. 4 800) hôtels : Stella d'Italia, seulement passable ; Globo, sale. * Café Garibaldi. Poste et télégraphe : Corso Vittorio Emmanuele, à côté du théâtre. Cartes postales chez Seghena (moins chères à Florence). Diligence (1 lire) assure correspondance avec principaux trains.

« Principales curiosités (2-3 heures) : Santa Deodata, Palazzo Pubblico, Sant'Agostino, Santa Caterina, Sant'Ambrogio, Palazzo Capocchi. Guide (2 lires) superflu. Tour des remparts absolument indispensable. Vue de la Rocca (petit pourboire) surtout belle au soleil couchant.

« Histoire : Monteriano, le Mons Rianus de l'Antiquité, et dont les tendances gibelines furent notées par Dante (Purg. XX), s'émancipa de Poggibonsi en 1261. D'où le distique « Poggibonsi, fatti in là, che Monteriano si fa città ! », lisible, il y a peu de temps encore, sur la porte de Sienne. La cité demeura indépendante jusqu'en 1530. Mise à sac par les troupes du pape, elle fut enrobée dans le Grand-Duché de Toscane. Aujourd'hui secondaire, elle a conservé la prison du district. Les habitants se distinguent encore par le charme de leurs manières. »

« De la porte de Sienne, le voyageur gagnera immédiatement l'église collégiale de Santa Deodata et s'y arrêtera (cinquième chapelle à droite) devant les élégantes * Fresques... »

Mrs. Herriton ne lut pas plus avant. La découverte des

charmes cachés du Baedeker n'était pas son fait. Elle jugea ses informations parfois superflues, toujours ternes. Philippe, au contraire, ne pouvait lire sans un choc : « Vue de la Rocca (petit pourboire) belle surtout au coucher du soleil. » Ayant remis le livre à sa place, Mrs. Herriton redescendit et parcourut du regard les avenues goudronnées. Enfin, elle aperçut sa fille. Accrochée au second tournant par Mr. Abbott, le père de Miss Caroline Abbott, Harriett essayait en vain de se libérer. Elle n'avait jamais eu de chance. Elle arriva, rouge, agitée, toute bruissante de bank-notes et aussitôt, Irma, en bondissant vers elle, lui écrasa un cor.

— Tes pieds grandissent chaque jour, dit la martyre en repoussant sa nièce avec violence.

Irma éclata en sanglots. Mrs. Herriton en voulut à Harriet de laisser paraître son irritation. Le déjeuner fut détestable et l'on apporta, avec le pudding, la nouvelle que la cuisinière venait, par pure adresse, de rompre un des boutons essentiels du fourneau. « C'est trop », dit Mrs. Herriton. « C'est galop ! » dit Irma, qui se fit traiter d'impertinente. Après le déjeuner, Harriet insista pour aller chercher le Baedeker et lut d'un ton vexé les renseignements sur Monteriano : au Mons Rianus de l'Antiquité, sa mère l'interrompit :

— Cette lecture est ridicule, voyons. Elle ne veut pas épouser quelqu'un de l'endroit même. Il s'agit d'un touriste, évidemment, qui est descendu à l'hôtel. L'endroit n'a rien à faire.

— Mais quelle idée de s'arrêter là ! Et puis... rencontre-t-on jamais quelqu'un de bien dans un hôtel?

— Bien ou non, la question n'est pas là, je te l'ai déjà dit. Lilia a fait un affront à notre famille, elle le payera cher. Si tu veux parler des hôtels, n'oublie pas que j'ai rencontré ton père à Chamonix. Tes avis sont d'ailleurs superflus pour l'instant et je te conseille de te taire. Je vais à la cuisine parler de ce fourneau.

Elle en parla juste un peu trop : ne réussissant pas à contenter Madame, la cuisinière préféra rendre son tablier. Un petit objet proche masque de grands objets lointains : Lilia, qui se conduisait si mal sur un mont d'Italie centrale, disparut. Mrs. Herriton vola donc vers un bureau de placement ; ne

trouva rien ; vola vers un autre bureau, ne trouva rien encore ; revint à la maison, apprit de la femme de chambre que devant cette incertitude elle quittait le service à son tour ; prit le thé, écrivit six lettres, et fut interrompue par la cuisinière et la femme de chambre en pleurs, qui sollicitaient leur pardon et la permission de reprendre le travail. A cet instant triomphal, la sonnette d'entrée retentit et le télégramme arriva : « Lilia fiancée dans noblesse italienne. Lettre suit. ABBOTT. »

— Il n'y a pas de réponse, dit Mrs. Herriton. Allez chercher la grande sacoche de Mr. Philippe au grenier.

Elle ne se laisserait pas effrayer par l'inconnu. Ce n'était plus tout à fait l'inconnu, d'ailleurs. L'homme n'était pas un Italien noble, le télégramme l'eût dit simplement. Lilia l'avait rédigé, à coup sûr. Elle seule pouvait avoir commis cette niaise faute de goût : « dans noblesse italienne. » Certaines phrases, lues dans la lettre du matin, revinrent à l'esprit de Mrs. Herriton : « Nous adorons cet endroit... Caroline, qui est chaque jour plus exquise, dessine sans arrêt... Les Italiens, avec leur simplicité et leur charme... » La remarque du Baedeker : « Les habitants se distinguent encore par le charme de leurs manières » prenait un sens sinistre. Si l'imagination faisait défaut à Mrs. Herriton, l'intuition ne lui manquait pas et c'est une qualité plus utile. L'idée qu'elle se fit alors du fiancé de Lilia ne devait pas se révéler tout à fait fausse.

Philippe reçut donc, dès son arrivée, la nouvelle qu'il partait dans une demi-heure pour Monteriano. Sa position était délicate. Il avait, trois années durant, porté les Italiens aux nues — mais de là à en prendre un dans sa famille !... Il tenta d'amortir le choc pour sa mère, mais l'approuva secrètement lorsqu'elle dit :

— Qu'il soit duc ou chanteur des rues, peu importe ! L'essentiel, c'est qu'en l'épousant, Lilia insulte le souvenir de Charles, insulte Irma et nous insulte. Donc je le lui défends et tout est fini entre nous si elle ose désobéir.

— Je ferai tout ce que je pourrai, dit Philippe d'une voix sourde. C'était bien la première fois qu'il avait quelque chose à faire. Il embrassa sa mère et sa sœur devant une Irma intriguée. Quand il se retourna sur le seuil, avant de s'enfoncer dans la froide nuit de mars, le hall lui parut tiède et plein de

charme. Il partit à regret vers l'Italie, comme pour un voyage banal et morne.

Avant de se mettre au lit, Mrs. Herriton écrivit à Mrs. Theobald sans déguiser son sentiment sur la conduite de Lilia : chacun, souligna-t-elle, devait prendre parti très clairement. Elle ajouta, comme après coup, que la lettre de Mrs. Theobald lui était parvenue le matin même.

Au bas de l'escalier, une idée lui revint : elle n'avait pas enterré ses pois ! Ce dernier choc fut le plus dur et Mrs. Herriton, vexée, tapota et retapota la rampe. Malgré l'heure tardive, elle gagna enfin la cabane aux outils, y prit une lanterne et descendit au fond du jardin pour râteler la terre sur les pois. Les moineaux n'en avaient pas laissé un seul. Innombrables, par contre, les morceaux de la lettre déchirée déshonoraient la plate-bande.

CHAPITRE II

Quand, ahuri, le touriste descend du train à la gare de Monteriano, il se voit en pleine campagne. On aperçoit bien quelques maisons proches ; d'autres, plus nombreuses, piquètent au loin la plaine et les collines — mais de ville, médiévale ou non, pas l'ombre. Pour pénétrer dans le moyen âge, le voyageur doit monter dans un véhicule, proprement nommé « legno » — morceau de bois — et grimper huit milles de bonne route (courir aussi vite que le Baedeker étant impossible autant qu'impie).

Il était trois heures de l'après-midi lorsque Philippe abandonna le royaume du sens commun. Dans le train, il s'était endormi de fatigue. Ses compagnons de voyage, qui possédaient le don divinatoire propre aux Italiens, surent, quand survint Monteriano, qu'il désirait se rendre là et le poussèrent hors du wagon. Les semelles collées au goudron chaud, il regarda s'éloigner dans un rêve le train et le porteur, qui préférait à ses bagages un jeu de pigeon-vole avec le fuyant conducteur. Hélas ! Philippe n'était pas d'humeur à goûter l'Italie. L'idée de marchander la location d'un *legno* lui causa un ennui intolérable. L'homme demandait six lires ; la course

de huit milles en valait quatre à peine et Philippe, qui le savait, fut pourtant sur le point de consentir, ce qui eût assombri toute la journée du cocher. Mais des cris s'élevant soudain lui épargnèrent cette bévue sociale. Un attelage était apparu très loin sur la route : l'homme, faisant claquer son fouet, agitait les rênes, poussait furieusement ses deux chevaux ; derrière lui, une silhouette féminine, pareille à une étoile de mer, s'accrochait à tout ce qu'elle pouvait saisir. C'était Miss Abbott. Ayant tout juste reçu de Milan la lettre où Philippe lui annonçait son arrivée, elle s'était précipitée à son avance.

Bien qu'il connût Miss Abbott depuis plusieurs années, Philippe ne s'en était jamais formé une opinion très définie, favorable ou défavorable. Douce, paisible, aimable et terne, elle avait la jeunesse de ses vingt-trois ans : rien dans sa personne ou dans ses manières ne suggérant l'ardeur de la jeunesse. Elle avait toujours vécu à Sawston, auprès d'un père aussi terne et aimable qu'elle ; dans les rues de la ville, son visage, charmant et pâle, attentif à quelque acte de charité respectable, était un objet familier. Qu'elle ait eu l'idée de quitter ce cadre avait donc surpris. Elle avait répondu avec justesse : « Je suis John Bull jusqu'à la moelle des os, pourtant je voudrais voir l'Italie, une fois. Tout le monde en dit merveille et les livres n'en donnent, paraît-il, aucune idée. » Le pasteur avait hésité : un an, n'était-ce pas beaucoup? Mais Miss Abbott avait répliqué sur un ton de solennité enjouée : « Oh, il faut me laisser jeter ma gourme ! Je promets de ne pas recommencer. En une fois, je vais recueillir de quoi penser et de quoi parler tout le reste de ma vie. » Le pasteur avait consenti et, avec lui, Mr. Abbott. Elle se retrouvait aujourd'hui dans un *legno*, seule, couverte de poussière, effarouchée, avec la perspective de répondre sur plus de choses et de plus de choses qu'une aventurière hardie ne l'eût souhaité.

Ils se serrèrent la main sans un mot. La jeune fille fit place dans son *legno*, simplement, à Philippe et son bagage, malgré la véhémente indignation du cocher malchanceux, qui ne céda qu'à la double éloquence du chef et du mendiant de gare. Quand la voiture fut en marche, ils parlèrent. Trois jours durant, Philippe avait examiné ce qu'il devait faire et plus

encore ce qu'il devait dire. Il avait même imaginé une douzaine de conversations où sa logique persuasive lui procurait une victoire certaine. Mais par où commencer? Il se trouvait chez l'ennemi. Le chaud soleil, la fraîcheur de l'air, derrière, les rangées d'oliviers à l'infini, régulières et pourtant mystérieuses — tout paraissait hostile à cette placidité de Sawston, où ses pensées avaient pris naissance. Dès l'abord, il avait fait une concession importante. Si le mariage était convenable, et si Lilia y tenait, il céderait, comptant, pour arranger les choses ensuite, sur son crédit auprès de sa mère. En Angleterre, il n'eût pas fait pareille concession ; mais ici-même, en Italie, Lilia, pour opiniâtre et sotte qu'elle fût, devenait en tout cas un être humain.

— Allons-nous en parler tout de suite? demanda-t-il.

— Je vous en prie, dit Miss Abbott, fort agitée. Si vous avez la bonté d'y consentir.

— Eh bien, depuis quand est-elle fiancée?

Miss Abbott offrit un visage d'idiote — d'idiote terrifiée.

— Depuis peu de temps... très peu de temps, dit-elle en bégayant, comme si la brièveté des fiançailles avait dû le rassurer.

— J'aimerais savoir depuis quand, si vous pouvez vous souvenir.

Elle fit des calculs compliqués sur ses doigts.

— Exactement onze jours, dit-elle enfin.

— Depuis quand êtes-vous ici?

Nouveaux calculs. Le pied du jeune homme marqua quelque irritation.

— Près de trois semaines.

— L'aviez-vous rencontré avant de venir ici?

— Non.

— Oh ! Qui est-il?

— Un homme d'ici.

Un nouveau silence s'établit. Abandonnant la plaine, ils grimpaient maintenant au flanc des premiers mamelons, toujours escortés d'oliviers. Le cocher, un gros homme jovial, était descendu de son siège pour soulager ses bêtes et marchait à côté de la voiture.

— Je croyais qu'ils s'étaient rencontrés à l'hôtel...

— C'est une erreur de Mrs. Theobald.

— Et qu'il appartenait à la noblesse italienne?

Elle ne répondit pas.

— Puis-je savoir son nom?

Miss Abbott murmura : « Carella. » Mais le cocher entendit le nom et un large sourire lui fendit le visage. Les fiançailles devaient être déjà publiques.

— Carella? Conte? Marchese? ou quoi?

— Signor, dit Miss Abbott, en détournant un regard désolé.

— Si mes questions vous ennuient, je m'arrête.

— Oh ! non, je vous en prie ; pas le moins du monde. Je suis ici... à mon sens... pour vous renseigner sur ce que, naturellement... et pour voir s'il y a moyen... demandez-moi ce que vous voudrez.

— Eh bien, quel âge a-t-il?

— Oh ! il est très jeune. Vingt et un ans, je crois.

Des lèvres de Philippe, une exclamation jaillit :

— Seigneur !

— On ne le croirait pas, dit Miss Abbott en rougissant. Il a l'air beaucoup plus âgé.

— Avec cela, est-il bel homme? demanda Philippe d'un ton qui devenait sarcastique.

Elle n'hésita plus.

— Très bel homme. Ses traits sont réguliers et il est bien bâti — trop petit, naturellement, d'après les normes anglaises.

Philippe, dont la haute taille était le seul avantage physique, fut un peu froissé de l'indifférence, à cet égard, qu'impliquait la phrase de la jeune fille.

— Dois-je en conclure qu'il vous plaît?

Ici encore, elle n'hésita pas.

— Autant que je l'ai vu, oui, il me plaît.

A cet instant, la route pénétra dans un petit bois, qui barrait de brun sombre la colline cultivée. Les arbres en étaient frêles et sans feuilles ; mais, fait remarquable, les troncs émergeaient d'un flot de violettes comme des rocs que baigne la mer en été. On trouve, en Angleterre, ces violettes, mais non pas cette profusion. L'art même ne nous l'offre pas, aucun peintre n'ayant le courage nécessaire. Les ornières formaient des bras de mer, les creux du terrain des lagunes ; même le bord

blanc de la route en était tout éclaboussé, comme une jetée que submergerait bientôt une marée printanière. Philippe, pour l'instant, ne prit pas garde à ces détails : il pensait à ce qu'il devait dire. Mais son regard avait enregistré tant de beauté ; le mois de mars suivant, il n'oublia pas de songer que la route de Monteriano devait traverser des fleurs innombrables.

— Autant que je l'ai vu, oui, il me plaît, répéta Miss Abbott après un silence.

Philippe crut percevoir un certain défi dans sa voix et résolut de frapper aussitôt.

— Qui est-il donc? Vous ne m'avez rien dit sur ce point. Quelle est sa situation sociale?

Elle ouvrit la bouche, mais n'émit aucun son. Philippe attendit avec patience. La réponse voulut être désinvolte et échoua lamentablement.

— Il n'a aucune situation. Il fait le pied de grue, dirait mon père. Voyez-vous, il revient à peine du service militaire.

— Comme simple soldat.

— Je le crois. Tout le monde est appelé. Il était dans les bersaglieri, je pense. N'est-ce pas un corps d'élite?

— Il faut être petit et trapu. Bon marcheur aussi : neuf kilomètres à l'heure.

Elle jeta vers lui des regards inquiets ; elle ne comprenait pas bien, mais il devait être subtil. Elle poursuivit donc sa défense de signor Carella.

— Et maintenant, comme la plupart des jeunes gens, il cherche un emploi.

— Et en attendant?

— En attendant, comme la plupart des jeunes gens, il vit dans sa famille — père, mère, deux sœurs et un petit bouchon de frère.

A cette fausse note d'enjouement, Philippe pensa devenir enragé. Il fallait lui fermer la bouche.

— Une seule question, la dernière. Qui est son père?

— Son père... dit Miss Abbott. Je ne pense pas que vous voyiez là un bon mariage. Mais la question est ailleurs. Je veux dire que la question n'est pas... Les différences sociales, veux-je dire... après tout, l'amour... peu importe...

Philippe serra les dents sans mot dire.

— Les hommes sont durs quelquefois dans leurs jugements. Mais je pense que vous, et en tout cas votre mère — si parfaite à tous points de vue, d'une spiritualité si vraie... — après tout, l'amour... les mariages se font au ciel.

— Oui, Miss Abbott , je sais. J'ai hâte seulement de connaître le choix céleste. Vous piquez ma curiosité. Ma belle-sœur va-t-elle donc épouser un ange?

— Mr. Herriton, non — je vous en supplie... un dentiste, Mr. Herriton. Son père est un dentiste.

Philippe poussa un cri de dégoût personnel et de souffrance. Puis, avec un frisson, il s'écarta de sa compagne. Un dentiste ! Un dentiste à Monteriano. Un dentiste au pays des fées ! Gaz hilarant, dentiers et fauteuil à bascule en un lieu qui connut l'alliance étrusque et la Pax Romana, Alaric en personne, la comtesse Mathilde, le moyen âge guerroyant et saint, la Renaissance guerroyante et belle ! Il ne pensait plus à Lilia. Il avait peur pour lui-même : il craignait la mort de la poésie.

La poésie ne meurt qu'avec la vie. Aucun davier ne nous l'arrachera jamais. Mais il existe une affectation, qui ne supporte pas l'inattendu, l'incongru, le grotesque. Un choc l'ébranle et plus vite nous la perdons, mieux vaut pour nous. Philippe était en train de la perdre, de là venait son cri de douleur.

— Je vois mal ce qui se prépare, commença-t-il. Si Lilia avait résolu de nous déshonorer, elle aurait pu choisir un moyen moins choquant. Joli garçon, taille médiocre, fils d'un dentiste à Monteriano. Ma définition est-elle correcte? Puis-je conjecturer qu'il n'a pas le sou? Que sa position sociale est nulle? En outre...

— Assez ! Je ne vous dirai plus rien.

— Franchement, Miss Abbott, cette réticence arrive un peu tard. Vous m'avez admirablement informé.

— Je ne prononcerai plus un seul mot ! cria-t-elle avec une crispation de terreur. Puis elle tira son mouchoir et parut sur le point de fondre en larmes. Un instant, Philippe garda le silence, voulant signifier par là que le rideau venait de tomber sur la scène, enfin il parla d'autre chose.

Les oliviers étaient revenus autour d'eux ; le petit bois

et sa beauté sauvage s'étaient évanouis. Mais plus haut encore, le paysage s'ouvrit soudain et Monteriano apparut, au sommet d'une colline, à droite. Le gris embrumé des oliveraies venait baigner le pied de ses murailles et la ville semblait flotter, solitaire, entre les arbres et le ciel, pareille à une arche de rêve. Sa silhouette brune ne laissait voir aucune maison — rien que l'étroite enceinte des murailles et, derrière elles, dix-sept tours, tout ce qui restait des cinquante-deux qui hérissaient la ville au temps de sa splendeur. Certaines n'étaient plus que des moignons, d'autres, avec roideur, s'inclinaient vers la ruine, d'autres se tenaient encore très droites, trouant l'azur comme des mâts. Louer leur beauté était impossible, mais maudire leur pittoresque ne l'était pas moins.

Philippe, cependant, parlait sans arrêt, donnant ainsi, à son avis, une grande preuve de maîtrise et de tact. Miss Abbott devait voir par là qu'après l'avoir contrainte à des aveux complets, il pouvait dominer son dégoût et, par la seule force de son intellect, continuer à se montrer aussi aimable et amusant que jamais. Il ne s'avisait pas qu'il disait beaucoup de bêtises et que la seule force de son intellect était minée par la vue de Monteriano, et l'art dentaire que recelaient ses murs.

La ville tanguait vers la gauche, la droite, la gauche encore, selon les lacis de la route, qui grimpait entre les arbres ; et les tours, peu à peu, s'illuminaient des reflets du couchant. Enfin, Philippe vit les murs se garnir d'une ligne sombre de têtes et il sut ce qui arrivait : la nouvelle se répandait qu'un étranger était en vue ; les mendiants, arrachés à leur béatitude, recevaient l'ordre de rajuster leurs difformités, l'homme aux objets d'albâtre volait vers sa marchandise, le Guide Autorisé volait vers sa casquette à visière et ses deux cartes de recommandation — l'une de Miss M'Gee, Maida Vale, l'autre, moins précieuse, d'un Écuyer de la Reine du Pérou ; un troisième personnage volait vers la propriétaire de la Stella d'Italia, afin qu'elle mît son collier de perles et ses souliers jaunes et vidât les seaux de toilette de la chambre disponible ; la propriétaire, enfin, volait annoncer à Lilia et son ami que l'heure fatale était proche.

Philippe s'était peut-être félicité trop vite de son abondante éloquence. Il avait, certes, rendu Miss Abbott presque folle, mais ne s'était pas réservé le moindre temps de réflexion. Il se trouva pris au dépourvu, sans plan d'action. Ils débouchèrent soudain des vergers sur la terrasse longeant la promenade et, abandonnant derrière eux la vision d'une Toscane radieuse, plongèrent sous la porte de Sienne : le voyage était terminé. Le douanier les pria d'entrer avec un salut gracieux et déjà la voiture, qui cahotait dans l'étroite rue, y était accueillie par ce mélange de curiosité et de bienveillance qui rend si merveilleuse toute arrivée en Italie.

Philippe, étourdi, ne savait que faire. L'accueil devant l'hôtel fut inouï. La propriétaire prit la main du jeune homme et la secoua ; quelqu'un s'empara de son parapluie, quelqu'un d'autre de sa valise ; on se poussait pour lui faire place. Une foule obstruait apparemment l'entrée. Des chiens aboyaient, on écrasait des ballons à sifflet, les femmes agitaient leurs mouchoirs, des enfants excités hurlaient sur les marches et, là-haut sur le seuil, apparaissait Lilia, rayonnante, dans son corsage le plus éclatant.

— Soyez le bienvenu ! cria-t-elle. Soyez le bienvenu à Monteriano !

Il la salua en retour, ne sachant pas quoi faire d'autre, et un murmure de sympathie s'éleva de la foule au-dessous d'eux.

— C'est vous qui m'avez conseillé de venir ici, poursuivit-elle. Je ne l'oublie pas. Permettez-moi de vous présenter signor Carella.

Philippe distingua dans un coin, derrière elle, un jeune homme qui, pour l'instant au moins, n'apparaissait ni beau, ni bien bâti. A demi drapé dans les plis froids et sales d'un rideau, il avança nerveusement une main que Philippe saisit : elle était épaisse et moite. Des escaliers, un nouveau murmure d'approbation s'éleva.

— Et maintenant, la dînette ! Nous allons être bientôt servis, dit Lilia. Philippe, votre chambre est au bout du couloir. Mais ne vous changez pas, c'est inutile.

Il partit se laver les mains d'un pas trébuchant, écrasé par l'effronterie de la jeune femme.

— Caroline chérie ! murmura-t-elle aussitôt. Vous avez

tout dit, vous êtes un ange! Il le prend si bien. Mais vous avez dû passer un *mauvais quart d'heure* (1).

La longue épouvante de Miss Abbott soudain se mua en aigreur.

— Je n'ai rien dit du tout, dit-elle sèchement. Cela vous regarde... et si votre entretien ne dure qu'un quart d'heure, vous aurez de la chance!

Le dîner fut un cauchemar. Ils étaient seuls dans la salle à manger malodorante. Lilia, en grande toilette et parlant très fort, occupait le haut bout de la table; Miss Abbott, non moins élégante, était assise à côté de Philippe, de plus en plus semblable, pour son énervement exaspéré, à une confidente de tragédie. En face, était assis le rejeton de la noblesse italienne, signor Carella. Derrière lui apparaissait vaguement un bocal, où des poissons rouges tournaient sans cesse et regardaient bouche bée les dîneurs.

Le visage de signor Carella était trop tordu de grimaces pour que Philippe pût l'étudier. Ses mains, du moins, étaient visibles. Déjà douteuses, elles ne gagnaient rien, assurément, à tripoter des plaques miroitantes de cheveux. Les manchettes raides ne valaient pas mieux; quant au costume, il avait été, sans nul doute, acheté pour la circonstance le plus anglais possible — d'immenses carreaux, qui godaient. Le jeune homme avait oublié son mouchoir, et ne s'en apercevait pas. Somme toute, hautement « imprésentable ». Il pouvait se féliciter d'avoir un père dentiste à Monteriano. Pourquoi Lilia elle-même?... Mais le repas, presque aussitôt, fournit une explication à Philippe.

Car le jeune homme avait faim et, la dame de ses pensées ayant empli son assiette de spaghetti, l'on put voir, lorsqu'il engloutit ces délicieuses chenilles glissantes, son visage se détendre et prendre une expression de calme inconscience. Or Philippe avait vu cent fois ce visage en Italie — l'avait vu et l'avait aimé, non seulement pour sa beauté, mais pour le charme que cette terre lègue, de droit, à tous ses enfants. Seulement, Philippe n'avait nulle envie de voir ce visage en face de lui à dîner. Ce n'était pas celui d'un gentleman.

(1) En français dans le texte (N. d. T.).

La conversation, s'il est permis d'employer ce terme, fut un salmigondis d'anglais et d'italien, Lilia baragouinant à peine quelques mots de l'un et signor Carella n'ayant encore rien appris de l'autre. De temps à autre, Miss Abbott devait servir d'interprète aux amoureux et la situation devenait alors plus qu'embarrassée, révoltante. Philippe était cependant trop poltron pour faire une sortie et rompre les fiançailles. Il se persuada qu'en tête à tête, il agirait plus efficacement sur Lilia et feignit de penser qu'il devait écouter sa défense avant de prononcer son jugement.

Signor Carella, raffermi par les spaghetti et un vin qui raclait la gorge, essaya de lier conversation et, regardant poliment Philippe, déclara :

— L'Angleterre est un grand pays. Les Italiens aiment l'Angleterre et les Anglais.

Philippe, qui n'était pas d'humeur à échanger des civilités internationales, s'inclina sans mot dire.

— L'Italie aussi est un grand pays, poursuivit l'autre un peu vexé. Elle a produit beaucoup d'hommes célèbres — par exemple Garibaldi et Dante. Ce dernier a écrit l'*Inferno*, le *Purgatorio*, le *Paradiso*. L'*Inferno* est le plus beau.

Et sur le ton satisfait de l'homme qui a reçu une solide éducation, il récita les premiers vers :

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Chè la diritta via era smarrita...

citation bien plus à propos qu'il ne l'imaginait.

Lilia coula un regard vers Philippe : remarquait-il qu'elle n'épousait pas le dernier des ânes? Brûlant de déployer les qualités du bien-aimé, elle parla sans transition du *Pallone*, qu'il semblait pratiquer avec éclat. Signor Carella, soudain intimidé, exhiba un sourire vaste et vaniteux — le sourire du sportif campagnard, dont le score au cricket est révélé à un étranger. Philippe avait lui-même aimé, en spectateur, les parties de *Pallone*, ce mélange excitant de tennis et de paume. A l'avenir, il les aimerait, sans doute, moins.

— Oh, regardez ! s'écria Lilia, les pauvres poissons rouges !

Une chatte affamée leur avait cherché noise à cause du

hachis pourpre et tremblant de bœuf qu'ils tentaient de gober. Signor Carella, avec cette brutalité si commune chez les Italiens, l'avait, un instant auparavant, saisie par la patte et rejetée loin de lui. Maintenant, juchée sur le bocal, elle essayait de pêcher les poissons. Signor Carella se releva, chassa l'animal et, voyant un énorme bouchon de verre à côté du bocal, obtura complètement l'orifice.

— Mais les poissons ne vont-ils pas mourir? dit Miss Abbott. Ils n'ont plus d'air.

— Il faut de l'eau aux poissons, non de l'air, répliqua-t-il d'un ton assuré, puis il se rassit. Apparemment, il était de nouveau à l'aise, car il se mit à cracher sur le sol. Philippe regarda Lilia, sans pouvoir déceler sur son visage la moindre crispation. Elle soutint bravement la conversation jusqu'à la fin de l'écœurant repas, puis, se levant, dit :

— Eh bien ! Philippe, je suis sûre que vous avez besoin de repos. A demain, midi, donc, si nous ne nous rencontrons pas avant. On nous sert notre *caffè latte* dans nos chambres.

C'était un peu trop d'impudence.

— J'aimerais, répliqua Philippe, vous parler immédiatement dans ma chambre, car j'ai fait tout ce voyage pour des raisons d'affaires.

Miss Abbott étouffa une exclamation. Signor Carella, qui allumait un cigare nauséabond, n'avait pas compris.

Tout se passa d'abord comme Philippe l'avait prévu. Une fois seul avec Lilia, il redevint parfaitement maître de soi. Affermi par le souvenir de sa longue suprématie intellectuelle, il commença avec aisance :

— Ma chère Lilia, évitons une scène. J'ai pu croire, avant d'arriver ici, que je devrais vous interroger. C'est inutile. Je sais tout. Miss Abbott m'a dit certaines choses, et je vois clairement le reste.

— Vous voyez clairement le reste? s'écria-t-elle.

Il se souvint plus tard qu'elle avait rougi intensément.

— Oui, je vois ce qu'il est : un bandit peut-être, un goujat certainement.

— Il n'y a pas de goujats en Italie, dit-elle très vite.

Il fut déconcerté. La remarque venait de lui. Et Lilia le troubla plus encore en ajoutant :

— C'est le fils d'un dentiste. Et pourquoi pas?

— Merci pour le renseignement. Je vous l'ai dit déjà, je sais tout. Je sais aussi quel est le niveau social d'un Italien qui arrache des dents dans une ville minuscule de province.

A vrai dire, il n'en savait rien, mais conclut hardiment que ce niveau était des plus bas. Et Lilia ne le contredit pas. Elle eut, pourtant, l'esprit assez aiguisé pour répondre :

— Vous me surprenez, Philippe. J'avais cru comprendre que vous prêchiez l'égalité et tout ce qui s'ensuit.

— Et moi, j'avais cru comprendre que signor Carella appartenait à la noblesse italienne.

— Ma foi, nous avons mis cela dans notre télégramme pour ne pas trop choquer cette chère Mrs. Herriton. Mais c'est vrai. Il appartient à la branche cadette. Les familles ont des ramifications, n'est-ce pas? Ainsi, dans la vôtre, il y a le cousin Joseph — (c'était, astucieusement choisi, l'unique indésirable dans le clan Herriton) — Le père de Gino est la courtoisie même, il s'élève rapidement dans sa profession. Il quitte ce mois-ci Monteriano pour s'établir à Poggibonsi. Et ce qui compte, à mon humble avis, c'est ce que sont réellement les hommes ; je n'espère pas votre accord sur ce point. Mais je voudrais vous faire savoir que l'oncle de Gino est un prêtre — l'équivalent d'un pasteur, chez nous.

Philippe, cependant, savait ce que peut être le niveau social d'un prêtre italien, il le dit si abondamment que Lilia l'interrompit :

— Eh bien ! son cousin est avocat à Rome.

— Quel genre d' « avocat »?

— Avocat, ma foi, comme vous — sauf qu'il a trop à faire pour s'absenter jamais.

La remarque blessa Philippe plus qu'il ne le laissa paraître. Il changea de méthode et, sur un ton conciliant et doux, prononça le discours suivant :

— Tout cela ressemble à un cauchemar affreux — si affreux qu'il faut y mettre un terme. Si l'homme avait à son actif le moindre côté sympathique, je pourrais hésiter. Mais les faits étant ce qu'ils sont, il suffit de laisser agir le temps. Pour l'instant, Lilia, il vous a roulée mais vous le démasquerez vite. Il est impossible que vous, une dame, accoutumée à la

compagnie de dames et de gentlemen, supportiez celle d'un homme dont le niveau... non, n'atteint même pas celui du fils d'un dentiste ambulant de Coronation Place. Je ne vous accuse pas pour l'instant. J'accuse l'enchantement de l'Italie — vous savez qu'il m'a enivré moi-même — et j'accuse surtout Miss Abbott.

— Caroline? Que lui reprochez-vous? Pourquoi mêler Caroline à cette histoire?

— Parce que nous comptions sur elle pour... (Il vit que sa réponse l'engagerait sur des voies difficiles, agita la main et reprit) : Je suis donc sûr, et vous m'approuvez dans le secret de votre cœur, que vous allez rompre ces fiançailles. Pensez à votre vie chez nous — pensez à Irma ! Et j'ajoute : pensez à nous, car vous le savez, Lilia, vous êtes plus pour nous qu'une parente. J'aurais le sentiment de perdre une sœur si vous persistiez dans votre intention, et ma mère perdrait une fille.

Elle parut touchée enfin et détourna le visage pour dire :

— Je ne puis rompre maintenant !

— Pauvre Lilia, dit-il, sincèrement ému. Je comprends que ce soit douloureux. Mais je suis venu à votre secours et, si rat de bibliothèque que je sois, je puis bien soutenir l'assaut d'un malotru. Il n'est qu'un gamin insolent. Il croit vous tenir par des menaces. Mais en face d'un homme, son attitude changera.

Ce qui va suivre devrait être préparé par une image — coup de mine, tonnerre et secousse sismique — car Philippe s'en trouva soudain projeté dans les airs, cloué au sol et englouti dans les profondeurs de la terre. Lilia se tourna vers son chevalier servant et dit :

— Pour une fois dans ma vie, je vous prie de me laisser tranquille. Et j'en dis autant pour votre mère. Pendant douze années, vous m'avez dressée, mise à la torture ; je ne le supporterai pas plus longtemps. Me croyez-vous stupide? Pensez-vous que je n'ai rien éprouvé? Ah ! quand je suis entrée dans votre maison, moi, la pauvre petite épouse, comme vous m'avez toisée, examinée sans bienveillance et discutée : elle passera tout juste ; votre mère faisait mon éducation, votre sœur me remettait à ma place, et vous-même faisiez des mots

à mes dépens pour montrer combien vous aviez d'esprit ! Et après la mort de Charles, j'ai été tenue encore en lisière : l'honneur de votre grotesque famille l'exigeait ! Il fallait me claquemurer à Sawston, apprendre le ménage, perdre toute chance de me remarier ! Non, merci ! Non, merci ! « Malotru? » « Gamin insolent? » Regardez-vous donc ! Mais Dieu soit loué, maintenant, je me moque du monde, j'ai trouvé Gino et je fais, cette fois, un mariage d'amour !

Par sa vulgarité, mais par sa vérité aussi, l'attaque coupa le souffle à Philippe. Cependant, la suprême insolence de Lilia lui rendit la parole et il explosa à son tour.

— Je vous le défends ! Vous me dédaignez, vous me jugez faible, sans doute. Eh bien ! vous vous trompez. Vous n'êtes qu'une ingrate, impertinente et méprisable, mais je vous sauverai pour sauver Irma et notre nom. Un tel scandale va éclater dans cette ville que vous regretterez d'y être venue et qu'il le regrettera aussi. Tant pis, je ne reculerai devant rien, vous m'avez trop exaspéré. Je ne vous conseille pas de rire. Je vous interdis d'épouser Carella et je vais le lui dire sur-le-champ.

— Faites donc, cria-t-elle. Dites-le lui sur-le-champ. Expliquez-vous. Gino ! Gino ! Entrez ! *Avanti* ! Fra Filippo interdit notre mariage !

Gino apparut si prestement qu'il devait écouter derrière la porte.

— Fra Filippo est exaspéré. Il ne reculera devant rien. Prenez garde, il pourrait vous faire mal !

Elle se dandina, contrefaisant vulgairement la démarche de Philippe, puis, avec un coup d'œil admiratif vers les larges épaules de son Gino, fit une sortie indignée.

Désirait-elle les voir se battre? Philippe n'avait pas l'intention d'en venir aux mains. Gino non plus, apparemment. Immobile, nerveux, il se tenait au milieu de la chambre, la bouche et les yeux tressaillants.

— Asseyez-vous, je vous prie, signor Carella, dit Philippe en italien. Mrs. Herriton est fort agitée, mais nous pouvons, nous, garder notre calme. Une cigarette? Asseyez-vous donc, je vous prie.

Gino refusa siège et cigarette, mais demeura debout dans

la pleine clarté de la lampe. Philippe ne refusa pas cet avantage et se plaça le visage dans l'ombre.

Puis il garda un long silence. Cela pouvait impressionner Gino et donnait à Philippe lui-même le temps de rassembler ses idées. Il n'allait pas, cette fois, tomber dans l'erreur impardonnable où l'avait induit Lilia. Loin de tonitruer, il allait marquer son pouvoir par une parfaite réserve.

Mais pourquoi — au moment où Philippe, prêt à parler, leva les yeux — pourquoi le visage de Gino était-il secoué par un rire silencieux? Le rire disparut immédiatement ; mais Philippe se sentit nerveux et la pompe de son exorde s'en accrut.

— Signor Carella, je dois être franc avec vous. Je suis venu ici pour vous empêcher d'épouser Mrs. Herriton. Cette union, en effet, vous rendrait tous deux malheureux. Elle est Anglaise, vous êtes Italien ; elle a certaines habitudes, vous en avez d'autres. Enfin, pardonnez-moi si je le dis crûment, elle est riche et vous êtes pauvre.

— Je ne l'ai pas choisie pour sa richesse, répliqua Gino d'un ton maussade.

— Je n'ai rien avancé de semblable, dit courtoisement Philippe. Je ne mets pas en doute votre honorabilité, mais êtes-vous sage? Et permettez-moi de vous rappeler que nous désirons la garder avec nous. Sa fillette n'aura plus de mère, notre famille sera brisée. Si, au contraire, vous m'accordez ce que je vous demande, vous aurez droit à notre reconnaissance... ainsi qu'à une réparation du tort qui vous aura été causé.

— Réparation... quelle réparation?

Il s'appuya au dossier d'une chaise et fixa sur Philippe un regard attentif. L'affaire s'arrangeait vite. Pauvre Lilia !

Philippe dit lentement :

— Que penseriez-vous de mille lires?

Gino exprima toute son âme dans une seule exclamation, puis demeura muet, les lèvres entrouvertes. Philippe aurait donné le double : il s'attendait à un marchandage.

— Vous pouvez les avoir ce soir même.

Gino retrouva la parole et dit :

— Trop tard.

— Mais pourquoi?

— Parce que...

Sa voix se brisa. Philippe ne perdait pas des yeux le visage du jeune homme — un visage encore brut, peut-être, mais non sans expression — on le voyait trembler, se recomposer, se dissoudre au passage des émotions. On y lisait la cupidité, puis, tour à tour, l'insolence, la politesse, la ruse, la stupidité — espérons que, parfois, on y lisait l'amour. Mais peu à peu, une émotion se précisait, l'emportait sur toutes les autres, bien qu'elle fût la plus inattendue. La poitrine de Gino se souleva, ses yeux se plissèrent, sa bouche grimaça et soudain redressé, le jeune homme, de tout son être, fit retentir un formidable éclat de rire.

Philippe, sursautant, fit un pas et Gino, qui avait largement ouvert les bras pour lâcher son rire admirable, prit l'Anglais par les épaules, le secoua et dit :

— Parce que nous sommes mariés — oui, mariés — dès que j'ai su que vous étiez en route. Nous n'avons pas encore eu le temps de vous le dire. Oh, oh ! Vous avez fait le voyage pour rien. Oh ! Et oh, là, là, votre générosité ! (Soudain, il devint grave et dit) : Je vous demande pardon de mon impolitesse. Je ne suis guère qu'un paysan et...

A cet instant, il aperçut le visage de Philippe. C'était trop pour lui. Haletant, pouffant, se mordant les poings et les recrachant en une nouvelle explosion, il envoya soudain à Philippe une bourrade sans malice qui le fit basculer sur le lit. Un cri horrifié lui échappa, puis, abandonnant la partie, il bondit dans le couloir en hurlant de joie, comme un enfant, et courut raconter cette bonne histoire à sa femme.

Pendant quelques instants, Philippe, écroulé sur le lit, voulut se croire grièvement blessé. Il était presque aveuglé par la rage et, dans le couloir, heurta Miss Abbott, qui fondit aussitôt en larmes.

— Je vais coucher au Globo, lui dit-il, et repars pour Sawston à la première heure, demain. Il m'a agressé. Je pourrais porter plainte. Mais je n'en ferai rien.

— Je ne peux pas rester ici, dit-elle en sanglotant. Je n'ose pas. Il faudra que vous m'emmeniez.

CHAPITRE III

Hors des murs de Monteriano et face à la porte de Volterra, se dresse une muraille de terre battue, vaste, respectable, blanchie à la chaux, couronnée de tuiles gaufrées et rouges, qui empêchent la pluie de la dissoudre. On imaginerait quelque jardin aristocratique, sans une brèche considérable que chaque orage rend plus considérable encore. La brèche laisse voir : *primo*, une grille de fer, qui prétend la fermer ; *secundo*, une pièce de terre, qui sans être un carré de boue, n'est pourtant pas un carré d'herbe ; enfin, un autre mur, de pierre cette fois, offrant, au centre, une porte de bois entre deux fenêtres garnies de persiennes — la façade, croit-on, d'une maison sans étage.

La maison est, en vérité, plus considérable : la pente du terrain lui donne deux étages sur la face opposée et la porte de bois, toujours close d'ailleurs, conduit en réalité au grenier. L'homme qui sait préfère dévaler l'abrupt chemin muletier, contournant la muraille et aborder ainsi la maison par derrière. Du niveau de la cave où il se trouve alors, il lève le nez vers le ciel et crie. Si le cri suggère plutôt du léger, par exemple une lettre, quelques légumes ou un bouquet de fleurs, un panier descend au bout d'une corde, par une fenêtre du premier étage ; l'homme s'y déleste et s'en va. Mais si le cri suggère du lourd — tronçon d'arbre, quartier de viande, ou visiteur — l'homme subit un interrogatoire et reçoit ensuite, ou ne reçoit pas, l'autorisation de monter. Rez-de-chaussée et second étage de cette maison délabrée demeurent également vides, la vie des habitants s'étant réfugiée au centre, comme celle d'un mourant reflue vers le cœur. La première volée d'escaliers aboutit bien à une porte et le visiteur pour qui elle s'ouvre n'y reçoit pas forcément un accueil glacé. L'appartement comprend plusieurs pièces, sans lumière parfois, presque toujours sans air. Salon de réception d'abord, qu'adornent des fauteuils de crin, des tabourets de tapisserie et un poêle jamais allumé (le mauvais goût allemand couve dans cette pièce une couvée allemande absente) ; un autre salon,

lequel dégénère en chambre à coucher quand la délicatesse de l'hospitalité ne s'y oppose pas ; les vraies chambres à coucher ; enfin, la loggia, où l'on peut vivre nuit et jour, si l'on en a envie, fumant des cigarettes et buvant du vermouth, sous le regard d'un paysage immense, des lieues d'oliveraies ou de vignobles que bordent des collines d'un bleu vert.

C'est dans cette demeure que la vie conjugale de Lilia déroula sa fatale et brève tragédie. La jeune femme avait fait acheter la maison par Gino : c'était là, en effet, qu'elle l'avait vu la première fois, assis sur le faîte du mur, face à la porte de Volterra. Un rayon du couchant illuminait la chevelure du jeune homme, il avait souri en la regardant. Sentimentale sans raffinement, elle s'était juré de posséder l'homme et le lieu. En Italie, les immeubles ne sont pas chers pour un Italien. Gino, sans doute, eût préféré une maison sur la Piazza, ou mieux encore à Sienne, ou, bénédiction des bénédictions, à Livourne ; mais il suivit le choix de Lilia : peut-être faisait-elle preuve de bon goût en préférant cette retraite.

La maison étant beaucoup trop vaste pour eux, des parents, en grand nombre, vinrent les aider à l'emplir. Le père de Gino proposa d'en faire une entreprise patriarcale, où chacun aurait sa chambre et où les repas seraient pris en commun : lui-même était prêt à y présider en renonçant à sa nouvelle clientèle de Poggibonsi. Un tel projet séduisit Gino, car, affectueux de nature, il aimait les tribus familiales. Mais lorsqu'il annonça la bonne nouvelle à sa femme, Lilia ne chercha pas à cacher son horreur.

Horrifié par contagion, Gino vit que l'idée était monstrueuse, s'accusa de l'avoir suggérée et courut aviser son père que la chose était impossible. Le père déplora que la fortune eût déjà corrompu l'esprit et durci le cœur de son fils ; la mère pleura ; les sœurs reprochèrent à Gino d'entraver leur ascension mondaine. Lui s'excusait, se faisait humble, mais lorsqu'ils attaquèrent Lilia, il riposta : ils ne pouvaient comprendre, leur dit-il, la grande dame anglaise qu'il avait épousée ; ils pouvaient encore moins vivre à ses côtés ; cette maison n'aurait qu'un maître — lui.

A son retour auprès de Lilia, il fut cajolé, traité de héros, couvert de fleurs et de noms tendres. Mais il fut bien mélan-

colique le jour où son clan tout entier abandonna Monteriano avec une dignité que n'entamait en rien l'acceptation d'un chèque. Chèque en poche, et réflexion faite, ils gagnèrent non Poggibonsi, mais Empoli — une ville animée et poussiéreuse à quelque vingt milles de là. Tous s'y installèrent confortablement et les sœurs s'y dirent exilées par Gino.

Le chèque, évidemment, venait de Lilia : elle était généreuse et prête à rencontrer n'importe quel parent, pourvu qu'il ne vécût pas avec elle : toute belle-famille étant trop pour ses nerfs. Rien ne la charmait plus que de dénicher des cousins éloignés et pauvres — il y en avait d'ailleurs quelques-uns — pour jouer avec eux à la grande dame charitable et s'évanouir, laissant derrière elle un étonnement trop souvent mêlé d'insatisfaction. Gino fut surpris : pourquoi donc tous ces gens, jadis si agréables, étaient-ils devenus tout à coup geignards et hostiles? Il vit la cause de ce changement dans la splendeur même de sa dame, auprès de laquelle tout apparaissait vulgaire. L'argent de Lilia coulait allégrement bien que la vie fût bon marché. Elle était plus riche qu'il ne l'avait cru et Gino ne se souvenait pas sans honte du jour où il avait regretté de ne plus pouvoir l'échanger contre les mille lires de Philippe Herriton. C'eût été un marché à courte vue.

Lilia prit un vif plaisir à aménager la maison, sans autre peine que de donner, à des gens souriants, des ordres qu'un mari fervent traduisait. Elle fit même, de cette félicité domestique, un compte rendu effronté qu'elle adressa à Mrs. Herriton. La réponse, écrite par Harriet, pria Lilia : 1° d'adresser toute correspondance ultérieure à leur avoué ; 2° de vouloir bien renvoyer le coffret marqueté qu'Harriet lui avait prêté — et non donné — pour y mettre mouchoirs et cols.

— Voyez ce que je perds pour vous ! dit-elle à Gino. Elle n'oubliait jamais de marquer sa condescendance. Gino crut qu'il s'agissait du coffret marqueté. Pourquoi ne pas le garder? dit-il.

— Mais non, nigaud ! Je parle de la vie. Ces Herriton ont d'excellentes relations. Ils tiennent le haut du pavé à Sawston. Mais que m'importe, tant que j'ai mon nigaud à moi !

Elle le traitait toujours en enfant, avec raison, et en simple

d'esprit, à tort. Elle se croyait si infiniment supérieure à lui qu'elle négligea, une à une, toutes les occasions d'affermir son empire. Il était beau et indolent ; il devait donc être stupide. Il était pauvre : jamais, par suite, il n'oserait critiquer sa bienfaitrice. Il était passionnément amoureux ; elle pouvait donc n'agir qu'à sa guise.

— Ce n'est peut-être pas le paradis sur terre, pensait-elle, mais c'est mieux que Charles.

Cependant, le jeune homme ne cessait pas de l'observer et de mûrir.

Charles fut rappelé désagréablement au souvenir de Lilia par une lettre de l'avoué, enjoignant à la jeune femme de dégorger une somme importante au profit d'Irma, et conformément au testament de feu son mari. Avoir paré à un second mariage — cela ressemblait bien à Charles et à son humeur soupçonneuse. L'indignation de Gino ne fut pas moindre. A eux deux, ils aiguisèrent une réponse vengeresse, qui demeura sans effet. Gino, alors, proposa une solution : pourquoi Irma, quittant l'Angleterre, ne viendrait-elle pas vivre avec eux? « L'air est bon, dit-il, la nourriture ne l'est pas moins ; elle sera heureuse ici et nous pourrons garder l'argent. » Mais Lilia ne se sentit pas le courage d'en faire même la suggestion aux Herriton, une terreur inattendue l'ayant saisie à l'idée qu'Irma, ou tout autre enfant d'Angleterre, pourrait être éduquée à Monteriano.

Cette lettre de l'avoué déprima Gino profondément — plus que de raison, pensa Lilia. N'ayant plus rien à faire à la maison, il passait des journées entières dans la loggia, accoudé au balcon ou à califourchon, mélancolique.

— Oh, le paresseux ! s'écria-t-elle un jour, en lui pinçant les muscles. Allez donc jouer au pallone.

— Je suis un homme marié, répondit-il sans lever le nez. Je ne joue plus à rien.

— Allez donc voir vos amis.

— Je n'ai plus d'amis.

— Nigaud, nigaud, nigaud ! Vous ne pouvez rester tout le jour dedans !

— Je ne veux voir que vous.

Il cracha sur un olivier.

— Gino, ne faites pas le nigaud. Allez voir vos amis et amenez-les ici. Nous aimons tous deux la société.

Il parut vaguement surpris, se laissa convaincre pourtant, sortit, se trouva moins dépourvu d'amis qu'il ne pensait et revint après plusieurs heures dans un état d'esprit tout différent. Lilia se félicita d'une si heureuse initiative.

— Moi aussi, je suis prête à voir des gens, dit-elle. Je veux tout réveiller ici, comme j'ai réveillé Sawston. Que des hommes viennent, beaucoup d'hommes — et qu'ils amènent leurs femmes. Je veux organiser de véritables thés anglais.

— Il y a ma tante et son mari ; mais je croyais que vous ne vouliez pas recevoir mes parents.

— Je n'ai jamais dit une telle...

— Oh ! vous auriez raison, dit-il gravement. Ce ne sont pas des gens pour vous. Des boutiquiers pour la plupart. Mes parents eux-mêmes n'étaient guère plus ; vous devriez avoir pour amis des notables et la noblesse.

« Pauvre diable ! pensa Lilia. Il découvre la vulgarité de son milieu, c'est triste. » Puis elle se mit à lui dire qu'elle aimait son petit nigaud pour lui-même ; et lui, en rougissant, se mit à tirer sa moustache.

— Mais en dehors de vos parents, il me faut recevoir d'autres personnes. Vos amis ont des femmes et des sœurs, n'est-ce pas?

— Oh ! oui ; mais naturellement je les connais à peine.

— Vous ne connaissez pas les femmes et les sœurs de vos amis?

— Ma foi non. Si elles sont pauvres et doivent travailler pour vivre, je les rencontre parfois dans la rue — c'est tout. Sauf...

Il s'interrompit. L'unique exception était une jeune personne qu'on lui avait présentée autrefois à des fins matrimoniales. Mais la dot s'étant révélée insuffisante, leurs relations avaient cessé.

— Comme c'est drôle ! Je vais changer tout cela. Amenez-moi vos amis et je les convaincrai d'amener leur famille.

Il la regarda, déconcerté.

— Enfin, qui sont les notables ici? Qui a le pas dans la bonne société?

Gino hésita :

— Le gouverneur de la prison, sans doute, et son personnel de fonctionnaires.

— Bon. Sont-ils mariés?

— Oui.

— Eh bien! voilà. Les connaissez-vous?

— Oui, vaguement.

— Ah, je comprends! s'écria-t-elle avec irritation. Ils vous dédaignent, n'est-ce pas? Pauvre chéri! Mais attendez un peu! (Il approuva.) Attendez! Avec moi, cela ne traînera pas. Bon — et qui d'autre?

— Le marquis, quelquefois, et les chanoines de l'église collégiale.

— Mariés?

— Les chanoines...

Ses yeux pétillèrent.

— Ah! j'oubliais votre horrible célibat. En Angleterre, ils seraient les grands animateurs. Mais pourquoi ne ferais-je pas leur connaissance? Si je rendais visite à tout le monde, cela irait-il mieux? Vous avez bien cette habitude, à l'étranger?

« Cela n'irait pas mieux, » pensait Gino.

— Mais il faut bien que je rencontre quelqu'un. Quels étaient ces hommes à qui vous parliez cet après-midi?

Des hommes du bas peuple. Gino se souvenait à peine de leurs noms.

— Mais, mon chéri, s'ils sont du bas peuple, pourquoi leur parler? Ne voulez-vous pas tenir votre rang?

Gino ne voulait rien que son farniente et quelque argent de poche, c'est ce qu'il exprima en s'exclamant :

— Ouf, ouf! Quelle chaleur ici dedans! Pas un souffle; je ruisselle. J'expire. Jamais je ne dormirai si je ne prends pas le frais.

Brusque et drôle à son ordinaire, il courut vers la loggia où, étendu de tout son long sur la pierre du parapet, il fuma et cracha sous le silence des étoiles.

De cette conversation, Lilia retint l'impression vague que la vie de société, sur le Continent, n'était pas aussi anarchique qu'elle l'aurait cru. Mais où nichait la vie de société? Il est délicieux de vivre en Italie, si l'on a la chance d'être

un homme. On y peut jouir d'un socialisme de luxe — de ce véritable socialisme qui se fonde sur l'égalité, non des droits ou des revenus, mais des manières. Dans la démocratie du café ou de la rue, le grand problème de notre vie a trouvé une solution : réellement, les hommes sont frères. Mais c'est aux dépens des sœurs. Et pourquoi ne serais-je pas l'ami d'un voisin de théâtre ou de wagon, lorsque je sais et lorsqu'il sait que jamais la critique, la perspicacité et l'injustice féminines ne viendront se mettre en nous ! Nous pouvons devenir David et Jonathan : il n'aura pas besoin d'entrer dans ma maison, je n'entrerai pas dans la sienne. Toute la vie, nous nous rencontrerons en plein air, le seul « toit ancestral » du Sud, à l'abri duquel chacun crache, jure ou se néglige sans que personne s'en offense.

Quant aux femmes, pendant ce temps — elles ont leur maison et leur église, riche en services admirables et où la bonne les accompagne. Elles ne sortent pas beaucoup pour d'autres buts : marcher n'est pas très convenable et l'entretien d'une voiture coûte trop cher. De temps en temps, il faut les mener au café ou au théâtre — et, sur-le-champ, vos compagnons vous abandonnent tous, à une très rare exception : l'amoureux qui se croit et qu'on veut bien croire déjà de la famille. Tout cela est bien triste. Mais un fait consolant demeure : il fait bon vivre en Italie si l'on est un homme.

Jusqu'ici, Gino avait laissé sa liberté à Lilia. Son âge, sa fortune en faisaient un être supérieur, obéissant à des lois distinctes. Gino ne s'en étonnait qu'à demi, car le vent, par-dessus les Alpes, apportait des rumeurs de ces pays où hommes et femmes partagent intérêts et divertissements. Le jeune homme, d'ailleurs, avait souvent croisé cette maniaque privilégiée — la touriste qui se promène seule. Lilia aussi se promenait seule ; un louche individu ne lui avait même arraché sa montre que la semaine précédente — car les incidents de cet ordre, qu'on croit courants en Italie, le sont beaucoup moins qu'à Bond Street. Mais enfin, à connaître mieux sa femme, Gino perdait fatalement son respect religieux : qui s'en étonnera quand, de son côté, la nigaude perd une montre et sa chaîne d'or? Gino, allongé sur le parapet, comprit pour la première fois les responsabilités du mariage.

Il devait la garder contre les périls du monde et de la société, car, après tout, elle était une femme, « et moi, réfléchit-il, je suis jeune, sans doute, mais je suis un homme et je sais ce qui est bien. »

Il vint la retrouver dans le salon, où elle se peignait (elle était souillon par nature et rien, dans leur vie, n'exigeait qu'elle sauvât les apparences).

— Il ne faut plus sortir seule, dit-il gentiment. Si vous désirez vous promener, Perfetta vous accompagnera.

La cousine Perfetta était une veuve, trop humble pour nourrir des aspirations sociales et qui servait de factotum dans la maison.

— Mais oui, mais oui, dit Lilia en souriant, sur le ton dont on parle aux chatons exigeants. Jamais plus, cependant, jusqu'à sa mort, elle n'alla se promener seule — sauf une fois.

Les jours passaient sans autres visites que celles de parents pauvres. Lilia ressentit un peu d'ennui. Gino ne connaissait-il pas le maire ou le directeur de banque? Même la propriétaire du Stella d'Italia eût été mieux que rien. Dans la ville, chacun faisait bon visage à Lilia. Mais comment se lier avec une dame qui ne parvient pas à apprendre votre langue? Quant à la réception projetée, les adroites manœuvres de Gino la reculaient de jour en jour.

Le jeune homme n'était pas sans inquiétude sur le bien-être d'une épouse, qui ne trouvait pas sa place au foyer. Une visite inattendue le réconforta opportunément. Un après-midi qu'il était allé chercher le courrier — on le distribuait à domicile, mais le retirer à la poste prenait plus de temps — quelqu'un lui jeta plaisamment un manteau sur la tête et Gino, une fois dégagé, se trouva devant son ami très cher, Spiridione Tese, douanier à Chiasso, qu'il n'avait plus vu depuis deux ans. Quelle joie! Quels embrassements! Les passants, émus par tant d'affection, approuvèrent en souriant. Son frère ayant été nommé chef de gare à Bologne, Spiridione pouvait, pendant ses vacances, parcourir toute l'Italie aux frais du Trésor public. Puisque Gino venait de se marier, il avait voulu lui rendre visite sur le chemin de Sienne, où vivait son oncle, récemment marié, lui aussi.

— Tout le monde y vient, cria-t-il, sauf moi. (Il n'avait

pas tout à fait vingt-trois ans.) Mais donne-moi des détails. Elle est Anglaise. Bon, très bon. Une Anglaise est une très bonne femme. Elle est riche?

— Immensément riche.

— Blonde ou brune?

— Blonde.

— Est-ce possible?

— Je suis très content, dit Gino avec simplicité. Si tu t'en souviens, j'ai toujours désiré une blonde.

Trois ou quatre hommes s'étaient approchés d'eux et écoutaient.

— Nous en désirons tous une, dit Spiridione. Mais toi, Gino, tu mérites ton bonheur, car tu es un bon fils, un homme de cœur et un véritable ami ; dès le moment où je t'ai vu, j'ai souhaité ton bonheur.

— Je te prie, pas de compliments, dit Gino, les mains croisées sur la poitrine et le visage illuminé.

Spiridione prit à témoin les autres hommes, qu'il ne connaissait nullement.

— Est-ce que je mens? Est-ce qu'il ne la mérite pas, cette blonde riche?

— Il la mérite, dirent-ils en chœur.

Car ce pays est merveilleux, qu'on l'aime ou non.

Il n'y avait pas de courrier et, naturellement, les deux amis entrèrent au café Garibaldi, près de l'église collégiale. Un excellent café pour une si petite ville : tables de marbre ; piliers en terre cuite à la base, dorés au sommet ; au plafond, une fresque représentant la bataille de Solférino. On n'aurait pu trouver une salle plus charmante. Ils burent du vermouth tout en croquant des petits fours glacés, qu'ils avaient choisis au comptoir, gravement, en les pinçant pour vérifier leur fraîcheur et, malgré la modération du vermouth, Spiridione noya le sien d'eau gazeuse : cela lui portait à la tête.

Les deux hommes, ravis, mêlaient curieusement les compliments étudiés et les claques affectueuses. Mais bientôt, les pieds sur deux chaises, ils commencèrent à fumer.

— Dis-moi, reprit Spiridione. J'oubliais de te demander — est-ce qu'elle est jeune?

— Trente-trois.

— Ah ! bon, on ne peut pas tout avoir.

— Mais tu serais surpris en la voyant. Si elle avait dit vingt-huit, je m'y serais trompé.

— Est-ce qu'elle est *simpatica?* (Rien ne saurait traduire ce mot.)

Gino tapota le sucre et, après un silence, dit :

— Suffisamment.

— C'est essentiel, insista Spiridione.

— Elle est riche, elle est généreuse, elle est affable, elle parle sans morgue à ses inférieurs.

Un nouveau silence tomba.

— Cela ne suffit pas, dit l'autre. Pour moi, le mot a un autre sens. (Il baissa la voix jusqu'au murmure.) Le mois dernier, un Allemand voulait passer des cigares en contrebande. Le bureau des douanes était sombre. Pourtant, j'ai refusé parce que sa tête ne me revenait pas. Les cadeaux de ces gens ne portent pas bonheur. *Non era simpatico.* Il a payé pour tous les cigares, plus l'amende.

— Est-ce que tu gagnes beaucoup en dehors de ton traitement? demanda distraitement Gino.

— Je n'accepte plus les petites sommes. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mais l'Allemand, c'était une autre histoire. Écoute-moi, Gino, car je suis plus âgé et j'ai plus d'expérience que toi. Quelqu'un qui vous comprend au premier regard, ne vous irrite, ne vous ennuie jamais et à qui l'on peut confier ses pensées ou ses rêves, en parlant ou se taisant — voilà ce que j'appelle *simpatico.*

— Il y a des hommes de cette sorte, j'en connais, dit Gino. Des enfants aussi, m'a-t-on dit. Mais une femme — où vas-tu la trouver?

— C'est vrai. Là, tu es plus sage que moi. *Sono poco simpatiche le donne.* Et elles nous font perdre beaucoup de temps.

Il soupira mélancoliquement, comme écrasé par la noblesse de son sexe.

— Je connais pourtant, reprit Gino, une jeune dame qui... peut-être... Elle parlait peu, mais elle était... différente des autres. Une Anglaise aussi : elle voyageait avec ma femme. Mais Fra Filippo, le beau-frère, l'a emmenée. Je les ai vus partir. Il était furieux.

Puis Gino raconta l'histoire excitante de son mariage secret et tous deux daubèrent sur l'infortuné Philippe, qui avait traversé l'Europe pour l'empêcher.

— Pourtant, dit Gino, quand ils eurent fini de rire, je regrette de l'avoir fait basculer sur le lit. Un homme grand, et large ! Je suis souvent impoli quand je m'amuse vraiment.

— Tu ne le reverras jamais, dit Spiridione, qui avait de la philosophie à revendre. Et déjà il n'y pense plus.

— Oh ! quelquefois ces souvenirs durent plus longtemps que les autres, dit Gino. Bien sûr, je ne le reverrai jamais ; mais qu'il m'en veuille, ce n'est pas pour moi un avantage. Et même s'il a oublié, je regrette, moi, de l'avoir fait basculer sur le lit.

Ainsi se poursuivit leur conversation, tantôt enfantine et pleine de tendre sagesse, tantôt scandaleusement crue. L'ombre des piliers s'allongea. Les touristes, qui galopaient en face, à travers le Palazzo Pubblico, purent noter de quelle façon les Italiens perdent leur temps.

Leur vue, par contre, inspira à Gino une confidence :

— Je veux te demander conseil, puisque tu as la bonté de t'intéresser à ma vie. Ma femme désire se promener seule.

Spiridione fut choqué.

— Mais je le lui ai défendu.

— Évidemment.

— Elle ne comprend pas encore. Elle m'a quelquefois demandé de l'accompagner... dans des promenades sans but ! Si je l'écoutais, je serais auprès d'elle tout le jour.

— Je vois, je vois.

Spiridione, les sourcils froncés, réfléchit au secours qu'il pouvait apporter à son ami.

— Elle a besoin d'une occupation. Est-elle catholique?

— Non.

— C'est dommage. Il faut qu'elle se convertisse. Ce sera pour elle un immense soulagement pendant tes absences.

— Moi, je suis catholique, mais naturellement je ne vais jamais à l'église.

— Naturellement. Tu pourrais l'y mener, pourtant, les premières fois. Mon frère a fait cela pour sa femme, à Bologne, lui est devenu libre penseur. Il l'a menée une fois ou deux à

l'église, elle en a pris l'habitude et maintenant, elle y va seule.

— Très bon conseil, je t'en remercie vivement. Mais elle veut donner des thés, où elle inviterait ensemble des hommes et des femmes qu'elle n'a jamais vus.

— Oh, les Anglais ! Ils ne pensent qu'à leur thé ! Ils en charrient des kilos dans leurs malles — et toujours au-dessus avec leur malice coutumière ! Mais c'est absurde !

— Alors, que dois-je faire?

— Rien. Ou plutôt si : invite-moi.

— Viens ! cria Gino, en se levant d'un bond. Elle sera ravie.

L'audacieux jeune homme s'empourpra.

— Penses-tu, je plaisantais !

— Je sais. Mais elle veut rencontrer mes amis. Viens tout de suite. Garçon !

— Ah ! non ; si je viens, cria Spiridione, et si je prends le thé avec vous, cette tournée-ci me concerne.

— Jamais de la vie, tu es chez moi !

Une longue discussion s'ensuivit. Le garçon y prit part et suggéra des solutions diverses. Gino finit par l'emporter. L'addition s'élevait à dix-sept sous, soit dix-huit avec le pourboire. Après des flots de gratitude et d'égales protestations, au comble de la politesse, les deux amis, soudain bras dessus, bras dessous, dévalèrent la rue, en se chatouillant de leurs pailles.

Leur arrivée enchanta Lilia. Gino, depuis longtemps, ne l'avait vue si animée. Le thé avait l'odeur du foin ; ils demandèrent l'autorisation de le boire dans un verre et refusèrent le lait ; mais comme la jeune femme le fit remarquer plusieurs fois, c'était « presque ça ». Spiridione avait des manières très agréables ; il fit un baise-main quand on le présenta ; et comme, par sa profession, il avait appris quelques mots d'anglais, la conversation ne tomba pas.

— Aimez-vous la musique? demanda Lilia.

— Passionnément, répondit-il. Je n'ai point étudié la musique scientifique, mais je connais la musique du cœur.

Elle joua donc, et fort mal, sur un piano quasi aphone et Spiridione chanta, moins mal. Gino sortit une guitare et chanta aussi, dans la loggia. Bref, une visite des plus agréables.

Gino partit avec son ami — le temps, dit-il, de le raccompagner.

— Tu as raison, déclara-t-il en chemin sans le moindre accent de malice ou de satire. Je ne mènerai plus personne à la maison. Je ne vois pas pourquoi une femme jouirait d'un traitement différent parce qu'elle est Anglaise. Nous sommes en Italie.

— C'est la sagesse ! s'exclama l'autre. C'est la sagesse même. Plus un bien est précieux, plus on doit le garder avec vigilance.

Gino raccompagna donc Spiridione, un peu plus loin que son logis, et ils passèrent, au café Garibaldi, une longue soirée délicieuse.

CHAPITRE IV

Un regret croît parfois en nous si lentement que nous ne pouvons dire : « Hier, j'étais heureux ; je ne le suis plus aujourd'hui. » Il n'y eut pas un instant précis où Lilia comprit l'échec de son mariage. Mais l'été, puis l'automne la virent de plus en plus malheureuse et bientôt aussi malheureuse que son naturel le lui permettait. Son mari ne la maltraita jamais et lui parla rarement avec dureté. Simplement, il la laissa seule. Le matin, il allait à ses « affaires », lesquelles consistaient (autant que put découvrir Lilia) à s'asseoir dans la pharmacie. Il revenait presque toujours pour déjeuner. Après quoi, il allait dormir dans une autre pièce. Le soir, ayant retrouvé sa vigueur, il prenait le frais sur les remparts, dînait souvent dehors et ne rentrait guère qu'à minuit ou plus tard. De temps à autre, naturellement, il s'absentait pour quelques jours, partait pour Empoli, Sienne, Florence, Bologne, car il adorait les voyages et nouait, semblait-il, des amitiés partout. Comme il le dit souvent à Lilia, tout le monde l'aimait.

Il fallait s'affirmer, devina-t-elle, mais comment? Lilia, peu à peu, avait perdu la confiance en soi, qui lui avait permis, naguère, de bousculer Philippe. Sa maison lui était étrangère. Qu'elle en sortît, voici la petite ville étrangère. Qu'elle désobéît

à son mari et se promenât seule, la campagne serait plus étrangère encore : d'amples collines tapissées d'oliviers et de vignes, avec leurs fermes blanchies à la chaux et, dans le lointain, encore des collines, avec d'autres fermes, d'autres oliviers, d'autres petites villes, se découpant sur le ciel clair. « Il n'y a pas de vraie campagne ici, disait-elle souvent. Sawston Park est plus sauvage, ma foi ! » C'était vrai, en un sens ; toute nature primitive avait peu à peu disparu ; certaines de ces pentes étaient cultivées depuis deux mille ans. Mais le paysage n'en était pas moins terrible et mystérieux : sa présence continuelle inquiéta si fort Lilia qu'elle en oublia tout son naturel et se mit à réfléchir.

Elle réfléchit surtout à son mariage. La cérémonie elle-même avait été bâclée et onéreuse ; Dieu sait ce qu'en avait été le rituel — en tout cas pas anglican. Lilia, sans piété véritable, était en proie, pendant des heures, à l'angoisse de n'être pas « vraiment mariée ». Sa situation dans l'autre monde ne serait-elle pas aussi irrégulière que dans celui-ci? Le plus sûr paraissait d'aller jusqu'au bout : un jour donc, suivant le conseil de Spiridione, elle embrassa la foi catholique — la foi, dit-elle, de Santa Deodata. Gino l'en approuva (lui aussi pensait que c'était plus sûr) ; elle trouva drôle de se confesser, bien que le prêtre fût un vieillard stupide ; enfin, c'était un beau soufflet pour « les autres, là-bas en Angleterre ».

« Les autres » prirent assez bien le soufflet ; restait-il même quelqu'un pour le recevoir? Les Herriton étaient hors d'atteinte : ils refusaient à Lilia même le droit d'écrire à sa fille et ne laissaient passer, en sens inverse, qu'une lettre de temps à autre. Mrs. Theobald avait nettement pris parti pour les Herriton (dans la mesure où elle pouvait rien faire de net, car elle sombrait rapidement dans le gâtisme). Miss Abbott avait agi de même : chaque nuit, Lilia maudissait cette amie félone, qui, ayant donné sa bénédiction au mariage et affirmé que les Herriton s'y rallieraient, au premier signe d'opposition s'était enfuie, défaite et gémissante, en Angleterre. Le nom de Miss Abbott ouvrait la longue liste de tous ceux à qui l'on ne devait plus écrire ou pardonner. En dehors de la liste, il ne restait guère que Mr. Kingcroft, qui, à la surprise de Lilia, avait envoyé une lettre affectueuse et interrogatrice. Il n'y

avait aucune chance qu'il traversât jamais la Manche et Lilia, dans sa réponse, donna libre cours à sa fantaisie.

Les premiers temps, elle avait vu quelques Anglais, Monteriano n'étant pas le bout du monde. Une ou deux dames à l'esprit curieux, ayant appris sa querelle avec les Herriton, lui rendirent visite. Elle les reçut avec enjouement. Femme sans préjugés, garçon charmant, pensèrent-elles, tout était donc pour le mieux du monde. En mai, pourtant, la saison était close : plus personne ne passerait avant le printemps suivant. Comme Mrs. Herriton l'avait souvent fait remarquer, Lilia n'avait pas de ressources intérieures. Elle n'aimait ni la musique, ni la lecture, ni le travail. Sa grande qualité, dans la vie, était un entrain ébouriffé, virant à la dispute ou au chahut selon les cas. Elle était plus couarde que soumise. Avec une douceur que lui eût enviée Mrs. Herriton, Gino la pliait à ses volontés. Quand elle eut assez ri de le laisser parler en maître, elle s'aperçut avec amertume qu'il n'accepterait pas de parler autrement. Disposant, au besoin, d'une excellente volonté, il n'eût pas reculé, pour la rendre efficace, devant l'emploi de serrures et de verrous. Le fond de sa nature était franchement brutal ; un jour, Lilia le toucha presque.

Ils ressassaient leur vieux débat : la femme peut-elle se promener seule?

— Je le fais toujours en Angleterre.

— Nous sommes en Italie.

— Oui, mais je suis la plus âgée. C'est donc moi qui déciderai.

— Mais moi, je suis votre mari, dit-il en souriant.

Leur déjeuner touchait à sa fin et Gino songeait à sa sieste. Aucune piqûre ne semblait l'atteindre. Lilia, dont l'irritation ne faisait que croître, finit ainsi par déclarer :

— D'ailleurs, j'ai l'argent.

Il parut horrifié.

« C'est le moment de m'affirmer, » pensa Lilia. Et elle répéta sa déclaration. Il se leva.

— Ainsi, je vous conseille plus de courtoisie, poursuivit-elle. Vous seriez fort embarrassé si je ne signais plus de chèques.

Lilia était peu psychologue, la peur, pourtant, la saisit

vite. Ainsi qu'elle le dit, plus tard, à Perfetta : « Les habits de Gino cessèrent tout à coup de lui aller — ils étaient trop étroits ici, trop larges là. » Sa silhouette changea plus que son visage. Les épaules tombèrent, faisant plisser le dos et remonter les manches de la veste. L'homme ne semblait plus que bras. Contournant la table, il se rapprocha de la femme assise. Elle se dressa d'un bond et plaça la chaise entre eux deux. Elle avait trop peur pour parler ou fuir. Il la considéra avec des yeux ronds et vides, puis, lentement, avança la main gauche.

On entendit Perfetta venir de la cuisine. Le bruit parut éveiller Gino, qui tourna les talons et s'en fut dans sa chambre sans un mot.

— Qu'est-il arrivé? cria Lilia, presque évanouie. Il est malade — malade.

Perfetta, une fois informée, prit un air soupçonneux :

— Que lui avez-vous dit? demanda-t-elle en se signant.

— Presque rien, dit Lilia, se signant à son tour.

Tel fut l'hommage des deux femmes à leur mâle outragé.

Lilia comprit enfin : Gino l'avait épousée pour son argent. Mais l'épouvante, en elle, ne laissait plus de place au mépris. Le retour de Gino la terrifia, car lui aussi était épouvanté. Il se jeta à ses pieds, implora son pardon, l'enlaça, murmura des excuses (« ce n'était pas moi ») et tenta vainement de définir ce qui le dépassait. Il demeura trois jours à la maison, vraiment malade d'une dépression physique. Mais quel que fût le choc pour lui, il avait maté Lilia. Jamais plus elle ne menaça de lui couper les vivres.

Il la cloîtra davantage peut-être que les conventions ne l'exigeaient. Il était très jeune, en effet, et mettait tout son amour-propre à paraître savoir ce qu'on doit à une dame et comment on mène une épouse. Sa propre situation sociale ajoutait d'ailleurs à ses doutes. Les esprits nuancés ont, même en Angleterre, du mal à classer un dentiste. Cet embarrassant personnage hante une zone trouble entre les métiers et les professions libérales ; on peut le situer à peine au-dessous des docteurs, ou franchement parmi les pharmaciens, voire même plus bas. Le fils de notre dentiste italien partageait cet embarras. Non qu'il eût le moindre souci pour lui-même : il

fréquentait qui lui plaisait, étant un homme, cette créature immuable et splendide. Pour sa femme, c'était autre chose : plutôt supprimer les visites que d'en faire mal à propos. La retraite satisfaisait à la fois décence et sécurité. Dans le bref combat opposant ainsi les idéaux du Nord et du Sud — cette fois le Sud l'avait emporté.

Si Gino avait réglé sa propre vie avec autant de rigueur — fort bien. Il ne s'avisa même pas, au contraire, de son manque de logique. Sa morale était celle du Latin moyen : élevé tout à coup au rang de gentleman, il ne vit pas pourquoi il n'en adopterait pas les libertés. Une autre Lilia, dira-t-on — capable d'affirmer son caractère et son influence sur Gino — eût fait de lui un homme meilleur en même temps qu'un meilleur mari. C'est possible, mais non probable. Il eût pu, en tout cas, adopter le niveau moral de l'Anglais, plus haut en principe, sinon en acte. Mais une autre Lilia eût-elle épousé Gino?

Lorsqu'elle apprit — par accident — qu'il la trompait, Lilia perdit le peu de bonheur satisfait qui lui restait encore. Brisée, elle tomba en sanglotant dans les bras de Perfetta. Celle-ci fit preuve de gentillesse, et même de sympathie, puis la mit en garde : surtout pas un mot à Gino, dit-elle ; il serait furieux d'être soupçonné. Lilia promit, en partie parce qu'elle avait peur, et, en partie, parce que, tout bien pesé, c'était la meilleure attitude, la plus digne. Elle avait tout abandonné pour lui — fille, parents, amis, tous les petits conforts et les luxes d'une vie civilisée. En admettant qu'elle eût le courage de rompre, personne, maintenant, ne la recevrait plus. Les Herriton, dans leur combat, s'étaient montrés presque méchants. Tous les amis de Lilia l'avaient lâchée l'un après l'autre. Le mieux était de rester là, vivre humblement, sentir le moins possible et tenter d'arranger les choses par une gaieté d'apparence. « Si j'avais un enfant, il changerait peut-être, pensa-t-elle. Je sais qu'il désire un fils. »

Lilia atteignit ainsi à une beauté pathétique, en dépit d'elle-même, car il existe quelques situations où la vulgarité ne compte plus. Cordélia ou Imogène ne méritent pas davantage nos larmes.

Lilia aussi pleurait fréquemment, ce qui la vieillissait et la

faisait paraître laide, au désespoir de son mari. Il se montrait particulièrement affectueux depuis qu'il la voyait à peine. Elle recevait cette affection sans rancune, avec gratitude même, tant elle était devenue docile. Elle n'avait aucune haine, comme elle n'avait eu aucun amour. Ces deux passions ne l'agitaient jamais qu'en apparence, sous le fouet de l'excitation. On la disait têtue : en vérité, elle était faible d'esprit, donc froide. Mais la souffrance est autre chose. Elle dépend moins du tempérament. La plus subtile des femmes n'eût guère souffert davantage.

Quant à Gino, il était enfantin à son ordinaire et portait ses iniquités plus légèrement qu'une plume. « Ah oui, il faut se marier ! avait-il coutume de dire. Spiridione a tort sur ce point ; je me dois de le convertir. Avant le mariage, on n'a aucune idée des plaisirs et des possibilités de la vie. » Ce disant, il décrochait son chapeau de feutre, le bosselait juste au bon endroit, comme l'Allemand le bossèle juste au mauvais, et partait.

Un soir, après un tel départ, Lilia ne put supporter plus longtemps cette existence. On était en septembre — la fin des vacances, là-bas à Sawston, pensa-t-elle, tout le monde rentrait. On courait d'une porte à l'autre tout au long de la grand-rue. Des gymkanas étaient annoncées et le 30 septembre, Mrs. Herriton présiderait à la vente de charité des C. M. S. dans son jardin. Une existence si libre, si heureuse, était-elle croyable? La jeune femme sortit sur la loggia. Clair de lune, étoiles dans la douceur violette du ciel. Les murailles de Monteriano devaient être admirables par une telle nuit. Mais la maison leur tournait le dos.

On entendait Perfetta cogner dans la cuisine ; pour descendre, il fallait emprunter l'escalier passant devant sa porte ; mais on pouvait, de la grande salle, par l'escalier qui ne servait jamais, parvenir au grenier et, à condition d'en ouvrir la porte, déboucher au sommet de la maison et, sur la terrasse carrée, goûter dix minutes de marche dans une liberté paisible.

La clef se trouvait dans la poche du plus beau costume de Gino — ce damier anglais qu'il ne portait plus. L'escalier craqua, le pêne grinça ; mais Perfetta se faisait sourde. Les murailles de la ville étaient belles : l'ombre, cependant, les

couvrait, car elles font face à l'Ouest. Pour les voir s'éclairer, il fallait marcher autour de l'enceinte, jusqu'au point où la lune montante l'effleurait de ses rayons. Lilia jeta vers la maison un regard anxieux et partit.

La marche était facile car un sentier courait au pied même des remparts. La jeune femme était nu-tête et les rares personnes qu'elle rencontra, la prenant pour une paysanne, lui souhaitèrent un cordial bonsoir. L'enceinte tournait vers la lune ; et soudain Lilia, émergeant en pleine lumière, vit la rude masse des tours se métamorphoser en piliers d'argent et de nuit, tandis que les murailles se muaient en falaises ruisselantes de perles. Moins sensible à la beauté que sentimentale, elle fondit en larmes ; car à cet endroit même, où un cyprès rompait la monotone ceinture d'oliveraies, elle s'était assise, par un après-midi de mars, la tête au creux de l'épaule de Gino, tandis que Caroline regardait le paysage et dessinait. Il suffisait de tourner le coin pour aboutir à la porte de Sienne, d'où partait la route vers l'Angleterre ; et Lilia pouvait entendre le roulement de la diligence qui assurait la correspondance avec le train du soir pour Empoli. Déjà la voiture débouchait sur elle, en effet, car la grand-route obliquait dans la direction de la jeune femme avant de dévaler la côte en longs zigzags.

Le voiturier ralentit et l'invita à monter. Il ne la connaissait pas, mais elle pouvait aller à la gare.

— *Non vengo!* cria-t-elle.

Il lui souhaita le bonsoir et fit tourner ses chevaux. A cet instant, Lilia vit que la voiture était vide.

— *Vengo...*

Sa voix tremblait et n'atteignit pas l'homme. Les chevaux prirent le trot.

— *Vengo! Vengo!*

Il s'était mis à chanter et n'entendit rien. Elle courut sur la pente, en hurlant : « Je viens ! Arrêtez ! » Mais la distance croissait toujours entre elle et la voiture, dont le bruit devenait de plus en plus fort. Le dos de l'homme se détachait, noir et trapu, contre la lune : qu'il se tournât un seul instant et elle était sauvée. Elle essaya de couper le prochain zigzag, courut en trébuchant sur les mottes énormes, dures comme du roc,

entre les éternels oliviers. Trop tard ! Juste à l'instant de sauter sur la route, elle vit, dans un grondement, rouler l'avalanche, labourant la poussière et la soulevant en gros nuages éclairés par la lune.

Elle ne cria plus, car elle se sentit défaillir soudain et s'évanouit. Elle se retrouva allongée sur la route, de la poussière dans les yeux, de la poussière dans la bouche, de la poussière dans les oreilles. Il y a quelque chose de terrible dans la poussière, la nuit.

— Que faire? gémit-elle. Il va être furieux.

Et sans plus réagir, lentement, elle remonta vers sa prison, en tapotant sa robe.

La malchance devait la poursuivre jusqu'au bout. Ce soir fut, par hasard, un de ceux où Gino rentrait. Il était dans la cuisine, jurant et brisant des assiettes, tandis que Perfetta sanglotait violemment, la tête sous son tablier. Dès qu'il aperçut Lilia, il tourna sa rage contre elle, avec un torrent d'injures diverses. Il était plus furieux, mais moins inquiétant qu'en ce fameux jour où il s'était glissé vers elle en contournant la table. Mais Lilia puisa plus de courage dans sa mauvaise conscience qu'elle n'avait jamais fait dans la bonne ; les insultes de Gino l'indignèrent et elle cessa de le craindre, ne vit en lui plus rien qu'un parvenu, cruel, sans valeur, hypocrite et débauché. Elle répliqua donc.

Malgré les cris aigus de Perfetta, elle dit tout à Gino — ce qu'elle savait, ce qu'elle pensait. Lui, planté, bouche bée, vidé de sa colère et tout honteux, se sentait le dernier des imbéciles. Il était, à bon endroit, mis proprement au pied du mur. Un mari s'était-il jamais trahi si sottement? Elle acheva son discours, et il se tut, car elle avait dit vrai. Mais, hélas ! l'absurdité de sa situation lui apparut soudain et il éclata de rire, comme il l'eût fait au théâtre.

— Vous riez? dit Lilia d'une voix entrecoupée.

— Ah ! cria-t-il, comment ne pas rire? Moi qui pensais que vous ne saviez, que vous ne voyiez rien — je suis pris — je suis battu. J'abandonne. N'en parlons plus.

Il lui toucha l'épaule, en camarade, mi-rieur et mi-repentant. Puis. souriant et parlant à voix basse pour lui-même, fila sans bruit hors de la pièce.

Perfetta se répandit en compliments.

— Quel courage ! s'écria-t-elle. Et quelle chance ! Sa colère est tombée ! Il vous a pardonné !

Aucun des trois (pas même Lilia) ne saisit la vraie cause des misères qui suivirent. Gino, jusqu'à la fin, crut qu'avec de la bonté et un peu d'attention, on arrangerait les choses. Ma femme, pensait-il, n'a rien que d'ordinaire, pourquoi nos idées différeraient-elles à ce point? Aucun d'eux ne comprit que le conflit les dépassait, qu'il était national, que des générations d'ancêtres, bons, mauvais ou indifférents, interdisaient à l'homme latin de se montrer chevaleresque envers la femme nordique, comme à cette dernière de pardonner à l'homme latin. Tout cela était prévisible : Mrs. Herriton l'avait prévu sur l'heure.

Tandis que Lilia admirait son propre héroïsme, Gino, ingénument, s'étonnait qu'elle ne se rangeât pas à son avis. Il avait horreur des soucis et eût souhaité des consolations, mais ne se confia à personne dans la ville, de peur qu'on ne mît ses difficultés au compte de sa propre incompétence. Spiridione, pris pour confident, répondit de façon plus philosophique qu'utile. L'autre ami, le plus digne de confiance, servait en Érithrée ou dans quelque désert perdu. Tout lui expliquer eût été trop long. Et d'ailleurs, à quoi bon écrire? Les amis ne voyagent pas par la poste.

Par bien des points semblable à son mari, Lilia, elle aussi, avait soif de consolations et de sympathie. Ce fameux soir, quand Gino l'eut quittée en se moquant d'elle, elle se rua sur sa plume et écrivit page sur page : elle traça le portrait de Gino, dénombra ses iniquités et, rapportant des conversations entières, exposa l'origine et le cours de son malheur. La passion l'avait mise hors d'elle-même. Tout incapable qu'elle fût de penser et de voir, elle atteignit soudain à un lyrisme qu'un professionnel lui eût envié. Son texte avait la forme d'un journal ; elle apprit, de sa conclusion, à qui elle le destinait.

« Irma, Irma chérie, c'est pour toi que j'écris. J'oublie presque, ici, que j'ai une fille. Tu seras malheureuse en lisant cette lettre, mais je veux que tu saches tout et tu ne peux être avertie trop tôt. Dieu te bénisse, ma chère en-

fant, et te protège. Dieu bénisse aussi ta mère infortunée. »

Par bonheur, Mrs. Herriton était chez elle lorsque la lettre arriva. Elle s'en empara et l'ouvrit dans sa chambre. Une heure plus tard ou plus tôt, la paix enfantine d'Irma eût été à jamais détruite.

Lilia reçut d'Harriet un billet, interdisant à nouveau toute communication directe entre mère et fille, et se terminant par une formule de compassion polie. Elle crut en devenir folle.

— Doucement ! Doucement ! dit Gino.

Tous deux étaient assis dans la loggia lorsque le billet arriva. Gino passait, maintenant, des heures auprès de sa femme, à la regarder sans comprendre, anxieux, mais non repentant.

— Ce n'est rien.

Elle rentra, déchira le billet et se mit à écrire. Sa lettre, très courte, disait en substance : « Venez à mon secours. »

Il n'est pas agréable de voir sa femme pleurer en écrivant — surtout si l'on a conscience de l'avoir traitée, somme toute, avec bon sens et bienveillance. Il n'est pas agréable d'apprendre, par un regard fortuitement jeté par-dessus son épaule, qu'elle écrit à un homme. Et à l'instant de quitter la pièce, elle ne devrait pas menacer du poing son mari, en supposant qu'il n'en voit rien parce qu'il allume son cigare.

Lilia mit elle-même sa lettre à la poste. Mais on peut arranger beaucoup de choses en Italie. Le postier étant un ami de Gino, Mr. Kingcroft ne reçut jamais le billet.

Ayant ainsi perdu tout espoir de salut, elle tomba malade et garda le lit tout l'automne. Gino était sombre. Elle savait pourquoi : il désirait un fils. Il y pensait sans cesse et ne pouvait plus parler d'autre chose. Devenir père d'un homme comme lui — cet unique désir l'étreignait avec une force qu'il comprenait mal. C'était sa première passion, en effet : qu'était l'amour, ivresse physique et banale, pareille aux joies du soleil et de l'eau, à côté de cette divine promesse d'immortalité : « Je durerai »? Il fit brûler des cierges à Santa Deodata (car chaque crise lui rendait sa religion), vint même la prier dans sa chapelle et lui présenter sa requête avec la gauche crudité des simples. Impétueusement, il ordonna à

toute sa famille de venir l'assister dans son épreuve et Lilia vit errer autour d'elle des visages étranges dans l'ombre de la chambre aux volets clos.

— Mon amour ! disait-il, ma Lilia chérie ! Ne vous tourmentez pas. Je n'ai jamais aimé que vous.

Elle, n'ignorant rien, ne répondait que par un doux sourire ; elle était trop brisée par la souffrance pour répliquer par des sarcasmes.

Avant la naissance, il l'embrassa et dit :

— J'ai prié toute la nuit pour que ce soit un petit garçon.

Mue par un étrange élan de tendresse, elle dit faiblement :

— C'est vous qui êtes un petit garçon, Gino.

Il répondit :

— Alors, nous serons frères.

Il se tint couché au seuil de la chambre, la tête appuyée à la porte, comme un chien. Quand on vint lui annoncer la bonne nouvelle, on le trouva à demi inconscient et le visage baigné de larmes.

A Lilia aussi, quelqu'un dit : « C'est un beau petit garçon ! » Mais elle était morte en donnant le jour à son fils.

E. M. Forster.

(Traduit de l'anglais par Charles Mauron)

(A suivre.)

Journal D'UN ÉCRIVAIN

TEL un homme intimidé d'autant plus bombe le torse, j'emprunte — bien abusivement — ce titre à Dostoïevski.

Je ne saurais quand même cacher mon appréhension, au moment d'entreprendre ce dialogue avec les lecteurs de *la Table Ronde.*

François Mauriac auquel je pense avec une vergogne inquiète, dit que les écrivains commencent en général par penser à eux seulement, et que, vieillis, ils finissent par penser à la politique. Pour ce qui le concerne, il a raison. Et encore s'il se réfère à Anatole France. Il n'a pas raison pour ce qui est de Vigny, de Baudelaire, de Flaubert. Il a raison pour Gide. Pas pour Proust qui au contraire, passionné pendant l'affaire Dreyfus, resta de glace dans l'affaire Caillaux, l'affaire Malvy.

Ce dont je suis sûr, c'est que mon expérience personnelle est à l'inverse de celle de Mauriac.

Vers douze ans, je jouais avec mes cousins à la Chambre des députés (je faisais le Centre gauche).

Jusqu'en 1914, rien ne me flattait et ne m'excitait plus que d'assister à une séance du Parlement. « Voyez ces mains, pas une goutte de sang... Et nous aussi, Messieurs, nous irons au sacrifice, le col nu, mais droit. »

Ça m'a passé. Plus je vais, plus la politique me rebute. Mauriac dira que j'aime mieux penser à Emmanuel Berl.

Mais il y en a plusieurs. J'admets que le moi est haïssable. Mais qui ne pense pas à soi, j'ai peur qu'il ne pense à rien.

Les hommes politiques pensent-ils? M. Robert Schumann a dit que oui ; mais est-ce certain? On les voit sans cesse supputant ce que les autres pensent. Quand on leur demande ce qu'ils croient, ils vous répondent en vous interrogeant sur ce qu'à votre estime vont faire les groupes, les électeurs, les syndicats, les gouvernements étrangers, que sais-je?

D'autre part, en ce domaine de faux prestiges et de maléfices trop véritables, ce qu'on pense importe moins que ce qu'on dit, et ce qu'on dit que ceux avec qui ou contre qui on le dit.

Voyez l'appel de Stockholm. Je suis sûr que si je pouvais en présenter, à M. Eisenhower, à M. Dulles, le texte, sans qu'ils le reconnaissent, ils le signeraient des deux mains. Mais si, à moi, c'est le texte qui importe, au politique, c'est l'usage qu'on en fait.

La politique est, au début, préférence, et ensuite fidélité. Qui ne change pas d'opinion en même temps que son parti, on l'appelle : renégat. Il ne s'agit pas de la vérité mais de « ne pas faire le jeu de... ».

Simone Weil jugeait assez facile de mourir pour l'Église ; mais impossible de vivre dans l'Église ; la pensée peut-elle parler différemment, quand elle se trouve en présence de corps sociaux, quels qu'ils soient?

Je suis un vieil intellectuel. J'espère ne pas m'en faire trop accroire ; mais j'ai beaucoup travaillé ; il m'est difficile d'admettre que tout ce travail doive servir à flatter des passions, sans même parler des intérêts.

Mieux vaut avouer que je ne comprends pas la politique.

Assurément, l'incohérence monstrueuse de la politique française n'est pas sans me consterner. J'ai mal compris — et mal pris — qu'on se réjouisse du succès des comédiens français à Moscou, qu'on invite les Ballets russes à Paris, et qu'on les empêche de jouer, parce que la garnison française de Dien-Bien-Phu avait été prise ; cette garnison étant déjà encerclée quand les Ballets russes arrivèrent à Paris, et la guerre d'Indochine commencée depuis plus de sept ans, lorsque les comédiens français partirent pour Moscou.

J'ai mal compris — et mal pris — qu'on veuille dégrader le maréchal Juin, comme dans *la Grande-Duchesse*, le général Boum. Qu'on lui dise « Hou ! le mauvais soldat » et que trois semaines plus tard on lui demande de commander le corps expéditionnaire français en Indochine.

J'ai mal compris — montant un cran plus haut — qu'on me dise : « Notre situation économique est affreuse, nos prix sont trop chers pour le marché mondial. » Que les prix ne baissent pas, que le franc monte, que donc s'aggrave le déséquilibre dénoncé, et qu'on s'en réjouisse, que même on s'en magnifie. Certes, je ne suis pas et ne me prétends pas financier. Mais on m'avait appris au lycée qu'il faut respecter le principe de contradiction.

Je comprends mal qu'on me dise : » le gouvernement n'a pas de politique (je n'étais pas sans avoir observé quelque chose de ce genre). Cela tient à ce que la Chambre n'a pas de majorité, il faudra sans doute la dissoudre » et que des augures répondent : « La dissolution n'est une solution que si on effectue d'abord la réforme électorale. » Car, s'il faut dissoudre la Chambre parce qu'on n'en peut extraire aucune majorité, et s'il faut en extraire une majorité afin de la pouvoir dissoudre, on tourne dans ce qu'on m'avait expliqué jadis être un cercle vicieux.

A la vérité, l'incohérence de la politique française est si évidente, elle étale ses contradictions et son atonie avec une telle obscénité, que je finis par me demander si elle ne suit pas je ne sais quel instinct secret, si elle ne tend pas vers je ne sais quelle destination inconnue. Ce peuple semble hébété, mais il a bien souvent manifesté soudain bien des ressources inespérées. Je vois bien les mensonges qui s'accumulent ; mais comment savoir ce que cachent ceux qui les profèrent. Le savent-ils eux-mêmes?

Il est assez rare que les hommes sachent ce qu'ils font. Il semble bien que les Romains n'aient pas eu conscience de conquérir le monde méditerranéen. Ils ont envoyé César en Gaule, Pompée en Asie pour se débarrasser d'eux, astucieusement. Les Occidentaux ont conquis le monde sans beaucoup y penser. Dans mon enfance,

il eût été scandaleux de ne pas connaître Bayard, mais il était permis d'ignorer Jacques Cartier... Les Russes ont avancé de la Volga au Pacifique sans étonner l'Europe, pour autant, sans s'étonner eux-mêmes... Depuis un siècle, les hommes qui ont déclenché contre la Nature une invraisemblable « croisade » restent obsédés par leurs conflits nationaux et sociaux.

Ils ne savent pas ce qu'ils font et très mal ce qu'ils ont fait. Sera-t-il jamais possible d'apprendre aux jeunes Français que la bataille de Mohacs a eu beaucoup plus d'importance que celle de Pavie? Pendant le « Siècle de Louis XIV », avant même la guerre de Succession d'Espagne et ses désastres, l'Autriche a beaucoup grandi, elle a plus que doublé, la Prusse aussi ; il est difficile de le faire admettre à un étudiant français, et d'ailleurs à un étudiant allemand : ils veulent absolument que les traités de Westphalie soient une œuvre admirable ou diabolique... En histoire, la vérité déjà difficile à fixer s'efface aussitôt, si elle ne plaît pas. Comment dès lors prétendre à la vérité politique? Et si on n'est pas bien sûr de ce qu'on pense, de quel droit l'imposer aux autres? Il faut que l'ignorance et l'incompréhension qui, en ce domaine, demeurent notre lot, ne manquent pas trop à la modestie. A voir les choses telles qu'elles se présentent, la politique française ne me semble pas raisonnable. Mais nous ne savons pas ce que veut cette terre où nous sommes. Il n'est pas sûr qu'elle ne veuille rien. Platon ne le croyait pas... Puissé-je donc conserver une prudence qui fait ici une même chose avec la justice.

Je crois seulement que j'ai, dans la mesure où je le peux, le devoir de démasquer l'imposture. C'est là, en fin de compte, mon métier — puisque je me regarde comme un écrivain. Comme dit Proust : nous commençons tous par écrire : elle était ravissante ; mais nous devons corriger et mettre : j'avais envie de l'embrasser. Ce rétablissement-là est toujours nécessaire — au politique comme au philosophe, au poète comme au romancier. Et je comprends que ce travail, assez minutieux, des hommes trop durement assujettis aux tâches trop dures qu'on leur impose ou auxquelles ils s'astreignent eux-mêmes, ne puissent pas le mener à bien.

Aussi le devoir de l'écrivain est-il de veiller aux discriminations. Il n'est pas mieux qualifié qu'un autre pour prononcer sur le juste et l'injuste ; tout au plus apprend-il à le faire avec plus d'éloquence. Mais il est plus à même de lutter contre l'encrassement, le détournement et la confusion des mots. Je sais très bien que je ne suis pas plus sensé que la plupart des ouvriers et des paysans français ; et quel motif pour que je le sois? Mais ils sont plus désarmés devant une certaine sorte d'imposture. Si, pour les leurrer, on joue sur le mot : Europe, le mot : France, le mot : progrès, je peux, et sans doute je dois les en avertir. Veiller aux mots, puisque je suis un travailleur des mots. Confucius doctrinait cela. Il n'avait pas tort.

La Paix.

Si par exemple on s'habitue à appeler « Paix » l'intervalle entre deux guerres (le petit Larousse dit : état d'un pays qui n'est pas

en guerre, je dois voir, et je dois signaler que la Paix se trouve dès lors implicitement condamnée. En effet, la guerre seule garde un sens positif. Je peux, et je dois dire : « Attention ! La paix dont on vous parle n'est pas la paix — la barrique qu'on veut vous vendre a été vidée de son vin, frappez-la, vous entendrez qu'elle sonne creux. »

La Paix entre l'Est et l'Ouest supposerait que chacun accepte l'existence de l'autre. L'accepter au point que, en eussent-ils le pouvoir, l'Est ne modifierait pas l'Ouest, et que l'Ouest ne modifierait pas l'Est. Que si des conspirateurs russes venaient dire aux Américains : aidez-nous un peu, et nous renverserons le régime bolchevik, les Américains répondent : cette proposition n'a pour nous aucun intérêt — et que les Russes répondent de même, si on leur proposait d'instituer le communisme aux États-Unis, moyennant quelques avions et quelques parachutistes.

La Chine des Hans, la Rome des Antonins eussent sans doute fait cette sorte de réponse à cette sorte de proposition.

Aujourd'hui même, si on consultait les Hollandais et les Suisses sur leurs régimes respectifs, il est probable qu'ils répondraient les uns et les autres par une abstention massive. Les Suisses ne désirent pas que la Hollande devienne une République, et les Hollandais que la Suisse devienne une monarchie.

Sans doute serait-il naïf d'espérer, ni d'un côté ni de l'autre du rideau de fer, une telle modération. Soit pour des motifs intéressés, soit, qui pis est, pour des motifs désintéressés, Russes et Américains accepteraient probablement un certain sacrifice afin que prévalent, chez les autres, leur constitution, leurs principes, et leurs méthodes. Les plus raisonnables admettent seulement que ces sacrifices seraient trop lourds, et leur effet trop incertain.

Les uns et les autres auraient pourtant bien tort, s'ils se figuraient que la conversion de leurs rivaux établirait la paix. Quand l'Europe fut divisée, au XVIe siècle, par la Réforme, les Français finirent par opter, comme les Espagnols, pour le catholicisme ; les rois de France ne furent pas moins fidèles au Saint-Siège que les rois d'Espagne ; la France et l'Espagne n'en furent pas moins en guerre pendant un siècle et demi.

Russes et Américains continueront, j'en ai peur, à désirer s'entre-convertir. Nous en sommes au point de nous réjouir si la guerre froide ne menaçait pas de tiédir.

Ce n'est pas une raison ni une excuse pour méconnaître le vrai sens du mot : paix. On travaille contre elle toutes les fois où on se refuse à accepter que la Russie soit russe et l'Amérique américaine. Et chacun de nous doit connaître qu'il donne à la guerre une chance de plus, toutes les fois qu'il regarde comme inadmissible le comportement d'un peuple ou d'un État.

Dans un monde qui tend de plus en plus à se surexciter, se suréquiper, à se durcir, la Tolérance est le seul recours. Voltaire l'avait senti et pressenti.

Il devinait que les raisons qui rendent la Tolérance de plus en plus nécessaire, la rendent aussi de plus en plus difficile.

La science et l'industrie, dans leur entreprise contre la Matière,

contre l'Espace, contre le Temps, poussent les hommes à une organisation œcuménique, qui assigne à chacun sa place, dans le contrat commun. D'autre part, ce monde criminel — d'extermination, de déportation, de tortures — ce monde plus méchant et plus noir qu'il ne fut à aucune époque de l'Histoire, développe de plus en plus les prétentions morales. Or il est vrai que la Charité met des bornes à la Tolérance. Pour ne pas désirer qu'il change, il faut que notre prochain nous soit assez indifférent. Je ne désire nullement que M. Roussin se transforme ; je serais navré qu'il le fît. Mais si je l'aimais davantage, si je l'aimais trop, je voudrais qu'il fût Shakespeare ; et les choses commenceraient à se gâter entre lui et moi.

C'est pourquoi, comme chacun, je me contenterais volontiers de l'absence de guerre. Éviter le pire devient, hélas ! notre plus grand espoir. Mais ce n'est pas en oubliant ce que signifie et ce que suppose une Paix véritable que nous prolongerons le plus la trêve que tant de risques menacent. Lénine enseignait qu'il faut, souvent, transiger sur le fait, mais sur la doctrine, non pas.

Il est trop certain que la conjoncture doit nous rendre modestes et craintifs. Ce n'est pas un motif pour cesser d'avoir en vue la Paix réelle à laquelle nous savons que pour le présent il est impossible d'accéder. Appauvrir les idées mêmes qu'on veut défendre, transiger sur le vrai et le faux, ce n'est pas lutter plus efficacement contre le mensonge et le mal, c'est y ajouter. Le communiste qui souhaite avec véhémence l'effondrement des régimes démocratiques, le libéral qui souhaite avec véhémence l'effondrement du bolchevisme, tous deux se figurent que leur adversaire est le suppôt du diable et eux les soldats du Vrai Dieu ou du Vrai Marxisme — travaillent par là-même à la guerre ; ils la préparent, ils la livrent dans leurs propres cœurs. Puissent-ils au moins le savoir !

Préalables.

Mea culpa! Depuis un an M. Laniel et beaucoup d'autres se servent du mot : préalable ; J'aurais dû m'en défier tout de suite. Je sais bien que, pour le président du Conseil et pour nos ministres, les mots ne sont pas les moyens d'exprimer leur pensée, mais plutôt d'en cacher l'absence.

J'ai quand même fini par examiner « préalable ». Mieux vaut tard que jamais.

« Nous n'avons guère de plus mauvais mot en notre langue, dit Vaugelas. C'était l'aversion d'un grand prince qui n'entendait jamais préalablement au préalable sans froncer le sourcil. »

Je crois en effet qu'il a deux sens, suivant Littré. Le premier. c'est : « Qui doit être fait, dit, examiné avant qu'on passe outre. » Malebranche écrit : « Les idées des objets sont donc préalables aux perceptions que nous en avons. »

Mais dans les assemblées — et tout me porte à croire que M. Laniel s'intéresse aux groupes des assemblées plus qu'aux rap-

ports des perceptions et des idées, « la question préalable » est une décision de ne pas délibérer sur une proposition qui vient d'être faite, « cette proposition fut écartée par la question préalable. »

S'il est vrai que la C. E. D. est la question la plus importante de toutes, pour la France, peut-être le peuple de Littré et de Vaugelas n'avait-il pas mérité qu'on fourvoie ce problème dans les plus bas-fonds du vocabulaire.

Quand il aura été enfin résolu, dans un sens ou dans un autre, par un vote de l'Assemblée, je souhaite, et même je propose que ce mot louche et spécieux soit pour un temps exclu du vocabulaire politique. Le « grand prince » (j'ignore lequel), qui ne pouvait l'entendre sans froncer les sourcils, n'avait certes pas tort.

Les malheurs de Descartes.

La France semble découvrir avec stupeur le néant de sa politique. Il serait injuste d'oublier que M. Mendès-France le lui a, depuis longtemps signalé, à l'applaudissement général. Chacun lui accorda qu'en politique, il faut choisir ; chacun continua d'ailleurs à refuser, dans le fait, aucun choix.

On dit que cette impuissance tient aux défauts du régime, à la rivalité des partis, à l'indiscipline de la Chambre, à la médiocrité des gouvernants. C'est sans doute vrai.

Mais il est probable qu'elle tient d'abord à la confusion des idées chez les électeurs comme chez les élus, chez les gouvernés comme chez les gouvernants.

Cette confusion, je crois qu'elle procède d'abord — comme il est naturel au pays de Descartes, d'une dégénérescence du cartésianisme.

On a enseigné aux Français qu'il faut résoudre les questions, analytiquement, une à une.

Or, il est probable qu'en politique, la plupart des questions deviennent impossibles à résoudre si on les pose hors de l'ensemble où elles s'inscrivent.

S'agit-il de la crise du logement? Le problème est, d'abord, de savoir quels sacrifices la France veut bien consentir pour la résoudre. Il est possible que les Français, s'ils veulent être mieux logés, doivent accepter de moins boire.

S'agit-il de l'Indochine? Le problème était d'abord de savoir quels efforts impliquait la guerre et quelles concessions supposait la paix. C'était de savoir si les efforts faits en Asie n'eussent pas été plus efficaces en Afrique — ou en Europe.

Déjà Onésime Reclus, il y a quelque cinquante ans, disait : « Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique » et liait donc l'une à l'autre. Mais on a voulu traiter la question d'Indochine comme s'il n'y avait pas d'Afrique, la question marocaine comme s'il n'y avait pas d'Indochine.

Il est étrange qu'on reproche aux gouvernants de « n'avoir pas su traiter avec le Viet Minh » en oubliant que les mêmes gouver-

nants n'ont su traiter avec personne — et d'abord avec le Viet-Nam ! C'est que tout traité suppose des concessions, et que toute concession paraît inacceptable si on l'isole de l'ensemble qui la rend nécessaire.

Comment eût-on fait la paix en Indochine, quand on n'est même pas arrivé à la faire aux Indes? Aucun Français, je pense, n'a cru que la France pourrait garder la souveraineté de Pondichéry quand l'Angleterre abandonnait toute l'Inde au Parti du Congrès. Mais, si personne ne songeait à y rester, personne non plus n'a pu prendre la décision d'en partir — d'assumer les inconvénients, fussent-ils légers, qu'impliquait ce départ, fût-il fatal.

Le choix a été rendu presque impossible par l'irruption dans la politique d'une certaine morale, souvent pharisienne.

Du point de vue moral, en effet, on ne peut qu'opposer au mal un refus inconditionnel. L'idée que « la fin justifie les moyens » est insoutenable et même, atroce : il est inadmissible qu'on torture une petite fille, fût-ce pour le salut d'un million d'hommes.

Mais si je décide d'examiner les questions une à une et de rejeter en tout état de cause tout ce qui me semble mauvais, il devient probable que je ne pourrai jamais rien décider du tout. Pas plus l'augmentation de salaires que la réforme de la Constitution, pas plus l'acceptation de la C. E. D. que son rejet.

Aucune décision n'est possible si on n'a d'abord opté pour une politique générale dont on accepte, même à contrecœur, les contreparties inéluctables.

La séparation analytique des problèmes rend à peu près impossible à aucun gouvernement de justifier aucune des mesures qu'il a prises, pour peu qu'on les lui reproche.

Même l'édification d'un barrage ne peut être justifiée, par rapport au bourg dont ce barrage implique la submersion.

Le paradoxe, c'est que chacun reproche aux gouvernants une impuissance que lui-même, par ailleurs, contribue à accroître.

Les mêmes personnes qui s'indignent quand la police réussit à empêcher un désordre, qui se réjouissent quand elle n'y réussit pas, s'indignent si elle se proclame, à tort ou à droit, incapable de maintenir l'ordre à l'Opéra.

Chaque question étant traitée isolément, le ministre ou le fonctionnaire auquel incombe de la résoudre, tâche, naturellement, d'éviter toute décision dont les inconvénients pourraient lui être reprochés et ne considère pas les inconvénients auxquels, de ce fait même, il expose, tel autre fonctionnaire, ou tel autre département ministériel.

C'est ainsi que l'excès de logique aboutit à la contradiction, l'excès de scrupules au péché, et qu'un système qui affirme la responsabilité de chacun, finit par établir l'irresponsabilité de tous.

Sémantique.

M. Laniel a baptisé : revers, la défaite de Dien-Bien-Phu. Cela nous incite à ouvrir l'œil, et à chercher, dans le rébus, l'équivoque.

M. Laniel lui-même nous y aide d'ailleurs. Il évoque les revers britanniques à Tobrouk, avant la victoire d'El-Alamein.

C'est qu'un revers s'inscrit à l'intérieur d'une volonté politique qu'il ne modifie pas. Une défaite au contraire signifie souvent que cette volonté se renonce, elle signifie parfois l'absence même de volonté.

La différence entre M. Churchill et M. Laniel, c'est que M. Churchill, dans la guerre de Libye, savait, à tout moment, ce qu'il entendait par victoire : les armées de l'Axe contenues, puis éliminées du sol africain.

Quel gouvernement français, depuis huit ans, a pu dire ce que signifiait pour lui la victoire française en Indochine?

Il n'est pas impossible qu'en politique une défaite assumée soit préférable à une victoire dépourvue de sens, pour celui même qui la remporte.

EMMANUEL BERL.

Les romans et la Société

Il y a vingt ans à peu près que Bernard Grasset, assis sur un coin de table dans sa maison d'où était sortie la gloire de plusieurs romanciers, déclara, avec un sourire satanique : « Je veux casser les reins au roman ! » Cette boutade fit alors le tour de la presse et causa grand scandale dans notre Landerneau. Était-elle donc si absurde, sacrilège ou inopportune? Tous les critiques, au bout de quatre lustres, regrettent que l'effet n'ait pas suivi la menace et que la marée des romans continue de monter. Quelles que soient les circonstances sociales, économiques, politiques, tout se passe comme si l'instinct de fabulation était le plus urgent à satisfaire dans l'espèce humaine.

Ne le prenons pas trop au tragique quand il s'agit de littérature. Ne le raillons pas trop non plus. Un sociologue pourrait démontrer que l'ère du roman a succédé à l'ère de la foi. Auguste Comte (qui d'ailleurs dévorait de longs romans anglais, surtout ceux de Fielding), établirait une loi nouvelle « des trois états » qui contredirait la sienne. Après la théologique et la métaphysique, l'âge positif est-il survenu? pas du tout. Les mortels ont simplement changé de mythologie, et, reniant les dieux, créé tout un univers de fantômes à leur image. Le résultat, on l'exprimerait par une parodie de la formule célèbre : l'humanité se compose de plus de héros de romans que de personnes véritables. Après tout, ce n'est pas si paradoxal. Dans la mémoire de la postérité, que Comte appelait l'immortalité subjective, vivent M. Werther, Mme Bovary, née Emma Rouault, ou le maigre Raskolnikof aussi puissamment que César et Louis XIV, dont l'existence ne réside aussi que dans des textes.

Voilà de quoi justifier une belle apologie de genre littéraire que méprisent encore bien des esprits sérieux et que gâtent bien des écrivains dénués de raison suffisante. Supprimez d'ailleurs, par hypothèse, toute la production romanesque depuis un siècle et demi ou deux siècles, comme le monde devient pauvre et vide, comme les moyens d'information sur les mœurs et les âmes se réduisent à peu de chose ! Vous seriez obligé d'aller fouiller des archives privées : journaux intimes, livres de raison, correspon-

dances. En les supposant toutes loyales et irrécusables, ce qui serait bien naïf...

Mais c'est encore une raison pour exiger des romanciers tout autre chose que le dessein de vous raconter une histoire, comme les grand-mères de jadis à la veillée, et de vous faire évader quelques heures hors du réel. Leur responsabilité, leurs servitudes sont au fond terribles. Rien ne dit que dans une société spartiate, sous un régime totalitaire, on ne leur imposera pas de durs règlements. Il nous souvient d'un article écrit par le plus ardent de nos écrivains marxistes : il accusait un confrère, romancier bourgeois, d'avoir osé écrire un roman sur les paysans et « dépouillé les cultivateurs de leur thématique comme les minotiers les volent de leur blé ». A ce compte les hommes ne pourraient plus mettre en scène des femmes, ni les photographes ambulants vous tirer votre portrait au vol. Il serait admis que chaque personne et chaque classe, sont un sujet, non un objet. Le principe serait dangereux pour l'esprit de communauté et pour le travail collectif. Il restaurerait le pire individualisme.

Quand M. Renan reçut Victor Cherbuliez sous la Coupole (il y a bien soixante-dix ans) il l'accabla du mépris que l'auteur de la *Vie de Jésus* (voilà pourtant un beau roman qui s'ignore) nourrissait pour ces « attrayants volumes qui offrent le tableau souvent vrai des mœurs contemporaines ». Il lui rappela que l'antiquité n'a composé de romans qu'à son âge de décadence, et de courts. Il oubliait qu'on est bien heureux de posséder Apulée, et ce Pétrone dont certains érudits ont mis l'authenticité en doute. Il ignorait qu'à son époque même, la France conquérait le monde avec ses romans naturalistes, et en tout cas se faisait connaître plus franchement qu'elle n'avait jamais fait. La propagande des nations modernes en effet s'opère par les romans. La Russie, l'Angleterre ont cessé d'être des îles inconnues à cause de leurs grands romanciers. L'Allemagne n'a jamais cessé de l'être parce que ses romanciers manquaient d'art, d'audace et de cette simplicité qu'ils appellent *Sachlichkeit*. Bref, il serait ridicule de discuter du roman comme si nous étions encore au temps de La Calprenède, ou de la *Bibliothèque bleue* ou même de *Grandisson*. Mais l'autre danger serait de croire que l'utilité du roman consiste seulement au réalisme et à la peinture exacte de la société.

Or il en fut certainement ainsi lorsque parut Balzac, ce Balzac que les délicats tenaient souvent pour un feuilletoniste, et à qui Ximenès Doudan reprochait de décrire des êtres vulgaires, des choses triviales « sous le gaz d'un estaminet, répandant une odeur de basse eau-de-vie ». Ce jugement est de 1840, un peu antérieur aux grands succès d'Eugène Süe ; il est caractéristique des préjugés que les classes dirigeantes opposèrent à la révélation qu'on voulait leur faire de la plèbe, au sens large de ce mot... On est donc bien forcé de reconnaître que l'avènement du réalisme ou, de tous les succédanés qu'on en a inventés depuis lors, a eu l'importance d'une révolution. Il ne faut pas croire que l'état d'esprit de 1840 ou de 1890 soit tout à fait disparu. Que disait donc juste avant la guerre ce directeur d'une maison d'édition, académicien

au surplus, qui présidait aussi aux destins d'une vieille revue très vénérable Éditeur, il publiait certaine romancière de mérite, dont il refusait les œuvres dans sa revue : « Vos romans ne se passent pas, disait-il, dans un milieu assez relevé. Nos lecteurs en seraient furieux. » Puissent les mânes de mon bon maître André Bellessort me pardonner d'avoir cité ce trait ! On le trouverait naturel s'il s'agissait de mesures de défense prise par la morale, ou par la respectabilité bourgeoise, ou par le culte des belles manières, contre le vice, ou contre l'impudeur, ou contre la grossièreté de la canaille ; mais il s'agissait d'un refoulement volontaire, inspiré pour l'égoïsme de classe. Otez-moi ces magots ! disait le roi devant les bambochades flamandes. Cachez-moi ces plombiers-zingueurs ! aura dit monsieur Prudhomme. Et ces évictions ont très mal tourné, comme l'éviction trop systématique de la *libido* en psychanalyse. C'est sans doute à elles que l'on doit la littérature de bagne ou de corps de garde dont on fait si grand cas aujourd'hui.

Car le roman moderne n'a pas seulement secoué les servitudes qu'on pourrait qualifier de sociologiques. On verra plus loin qu'il s'en est plutôt imposé des nouvelles, peut-être moins excusables que les anciennes. Disons d'abord que sa loi suprême (s'il en a une) n'est certes plus de cacher la société aux individus, mais non plus d'informer ceux-ci de celle-là. Le roman « documentaire » ou populiste est passé de mode ; ou plutôt on le pratique sans le faire exprès. Ce qui préoccupe les romanciers avant tout, semble être d'apporter des lumières dans les domaines mal explorés : ce que notre jargon appelle les valeurs authentiques, c'est simplement le témoignage sincère sur le cœur et l'esprit. Oh ! à cet égard, nous sommes comblés, personne ne le conteste. Ni les convenances civiles, ni les scrupules moraux n'empêchent plus la vérité de sortir du puits, ou de l'égout.

Là encore il faudrait cependant distinguer deux classes d'enquête. Celle qu'on peut mener sur des mœurs assez générales ou des tempéraments assez communs. Et celle qui concerne des cas très particuliers, aberrants peut-être. Tous deux sont bien utiles. Marcel Proust, qui représente le second genre, a mieux servi la connaissance de l'homme que s'il avait tenté de faire œuvre balzacienne ou de se promener, selon le mot fameux, comme un miroir sur les grand-routes. Malgré les traditions et les règles classiques, il n'est pas évident que l'exceptionnel soit nécessairement inférieur au coutumier, dans l'ordre littéraire ni même dans l'ordre scientifique. Chaque fait de nature (dirons-nous de contre-nature?) est un mot que Dieu prononce pour la première fois. Excusez la majesté de cette maxime ; sauf la parenthèse, elle est de Gœthe.

★

Toutes les considérations qui précèdent tendaient à justifier l'indulgence qu'on doit marquer aux romans dont nos grands-pères, dont nos pères auraient blâmé jusqu'au sujet. Mais elles permettent aussi d'y appliquer un critère auquel on ne recourt plus jamais,

par crainte de se faire traiter de moraliste : la pire injure aujourd'hui. On pourrait verser au dossier tous les ouvrages de valeur parus dans le premier semestre de cette année. En voici un du moins, qui offre avec plusieurs autres, plus d'un caractère commun. *Le Dieu pâle* de M. Michel Déon (1) est un livre de très haute classe qui ne déçoit pas les lecteurs des deux précédents où se marquait le talent le plus raffiné et le plus spontané à la fois. Le titre en est encore emprunté à Apollinaire, comme dans *Je ne veux jamais l'oublier* (dont la syntaxe est d'ailleurs assez obscure) : le dieu pâle aux yeux d'ivoire c'est une allégorie du Malheur ; disons même : la figure de la Fatalité impassible. Celle-ci ne commande le seul enchaînement des faits, mais aussi la suite des circonstances. Elle préside par exemple aux infortunes causées par l'hérédité. Or il semble bien que la famille Legendre que nous présente M. Michel Déon soit à cet égard rivale des Rougon-Macquart, de ces « bougons macabres » comme les surnomma un plaisant. Oh ! une rivale élégante, mais sur qui s'exerce aussi cruellement la Némésis. Si l'on résumait trivialement leur histoire, à ces gens distingués, on aurait l'air de conter un drame de Strindberg :

Aimée, la femme d'Olivier, brûle pour son beau-frère Jérôme qui, lui, a jadis commis l'inceste avec sa propre sœur Jacqueline, laquelle s'est suicidée après une vie très peu édifiante. Jérôme est d'ailleurs, après un accident de voiture, devenu un amnésique et un névrosé incurable. Un troisième frère, Philippe, mutilé de guerre, est à peu près aussi mal en point, il végète, solitaire sous la surveillance d'une vieille servante qui ne serait guère dépaysée parmi les sorcières du Walpurgis, ivrognesse, folle et maléfique. Sa jalousie pour Aimée, qui évidemment procède aussi du désir, lui donne le coup de grâce : il essaye de se noyer dans la mer, et tout nu, réussit à se faire massacrer « comme satyre » par la population de ces sombres rivages. Ajoutons que la mère des trois frères Legendre, qu'on entrevoit à la cantonade, n'est pas précisément une personne normale, et qu'Olivier lui-même est un désaxé qui partage sa vie entre plusieurs femmes : Aimée d'abord dont il est le mari très ardent, des amies de rencontre, enfin ; Marie-Blanche, une vieille maîtresse qui fut sa Lycénion quand il était un Daphnis. Celle-là, d'ailleurs confidente d'Aimée, est encore l'Égérie de son triste époux... Tout cela vous paraît peut-être aussi atroce que du Mirbeau ou du Tchekhof. Mais rien n'y demeure obscur, parce que la clé secrète de ces mystères nous est livrée.

Le Dieu pâle offre en fait l'étude d'une communauté maudite, sur qui pèsent les pires influences ataviques. Lorsqu'à la fin, Aimée revient à son époux, soumise, non pas repentante (ce mot sonnerait mal chez ces gens qui n'ont jamais ouï le Décalogue), mais désintoxiquée, et même enceinte, le lecteur se prend à songer que le sang impur des Legendre ferait mieux de rester stérile. À moins qu'au profit de la littérature, leur *saga* ne nous réserve encore de belles péripéties... C'est que ces malheureux sont vic-

(1) Librairie Plon.

times d'un complexe curieux, le complexe familial ou tribal, dont le nom est à inventer, complexe qui remonte peut-être à la vie cellulaire : mitose et scissiparité... Les biologistes vous diraient qu'ils sont en réalité un seul corps qui se divisa par hasard et qui tient à se reconstituer. Jérôme et Jacqueline, les incestueux, étaient jumeaux de sexe différent. Comme les moitiés de l'Androgyne originel selon les gnostiques... Et Olivier sait bien au fond de lui-même que si sa femme pèche avec Philippe, et avec Jérôme, ce sera simplement la réunion des éléments séparés.

Vérité scientifique ou énorme galéjade? M. Michel Déon n'a garde de nous inviter à choisir. Il effleure à peine cette thèse qui seule pourtant, explique toute son histoire ; il la disperse sous forme de remarques du ton le plus innocent ou d'allusions sournoises. Il n'a pas eu dessein d'écrire un « roman physiologique » comme on disait il y a un siècle. Non plus de composer un récit libertin. L'ironie est aussi absente de son livre que l'émotion vulgaire : horreur ou pitié. C'est précisément cette froideur que donne au *Dieu pâle* un ton inimitable. Le stendhalisme passionné de M. Michel Déon est probablement beaucoup plus compliqué que celui de Henri Beyle. Celui-ci aimait les drames de l'humanité revenue à son naturel. Les Legendre sont plutôt une humanité dégénérée.

Ce qu'il y a de primitif en eux, de barbare, se déguise d'ailleurs sous les atours d'une vie civilisée, luxueuse, celle qu'on prétend bien moderne. Les horribles faits que nous venons de conter n'ont point pour décor un fjörd ou une lande ossianesque ou même une terre menacée par la mousson, le fœhn ou le simoun (tous de légendaire mémoire). Le *Dieu pâle* se déroule sur les trois Rivieras méditerranéennes, entre Rapallo et Saint-Raphaël, avec Saint-Jean-Cap-Ferrat comme reposoir principal de cette danse macabre... Et jamais on n'a peint la Côte avec plus d'esprit, plus de sang-froid, une sobriété plus évocatrice. C'est pourquoi le roman se rattache à notre premier propos. Il pourra plus tard faire sentir l'atmosphère d'un lieu, d'une époque, et d'un secteur (ne disons pas une classe) de la société. Tel chapitre, la brève passade d'Olivier avec un entraîneuse suédoise à Juan-les-Pins, formerait la matière d'une nouvelle qui à elle seule, serait peut-être un chef-d'œuvre bouffon et amer : *(J'ai le temps cette nuit : mon amant couche avec la baronne... — Il vous trompe? — Non, il est maître-nageur.)* Ce n'est pas Jean Lorrain, mais Paul Morand qui serait digne de signer ces pages où le héros perçoit la vanité de ses plaisirs et de lui-même, dans « le goût raté que prenait tout ce qu'il touchait ». Le romantisme ou plutôt le nihilisme désespéré qui se cache dans ces récits importe en somme plus que les personnages choisis par Michel Déon, plus que leur milieu même. De celui-ci, on serait tenté de dire qu'il nuit au pathétique du drame.

Après tout, ces gens-là pâtissent peut-être d'être des hors-nature, des hors la loi. Ils se croient, au temporel, des privilégiés ; ils mènent l'existence que bien des naïfs croient délicieuse et aristocratique. Riches, inoccupés, adonnés aux ennuyeux plaisirs tumultuaires, sans cesse à courir les routes (et à écraser les vagues humanités qui s'y fourvoient à pied) buvant aussi sec que des

Américains ils sentent au fond que la vie intérieure leur est refusée ; cela malgré la clairvoyance que le romancier leur prête ou exerce, lui, meneur de jeu, sur ses marionnettes aveugles... L'un d'eux avoue un soir : l'amour n'est une préoccupation que pour les oisifs. » L'autre, après avoir déchargé un revolver sur un oiseau de nuit : « Je m'emm... et je me distrais comme je peux. » Au fond, les Legendre, grands bourgeois qui vivent d'une industrie où leur argent semble travailler beaucoup plus qu'eux, sont des damnés de la terre, des *desperados*.

Ils ont des homologues en tout pays civilisé, ce qui leur confère malgré tout une valeur générale. Peut-être un jour étudiera-t-on leur cas comme représentatifs de la société capitaliste parvenue au dernier stade. Ou bien des cuistres y chercherait la preuve que la famille, l'ancienne cellule-mère, était devenue de nos jours un néoplasme morbide et mortel : les Legendre après les « Frontenac », après les « Pasquier » dont M. Jules Romains a peint la caricature dans ses « Chalmers ». Mais, sans pousser à ces extrêmes, on pourrait déjà noter que, derrière cette tribu dès ici-bas vouée à l'enfer, il n'y a presque rien, presque personne. Philippe a pu être blessé à la guerre, Jérôme a pu travailler à Hollywood, Olivier a pu porter la charge d'une usine, les voilà aussi seuls qu'aux îles Galapagos. On nous dira que les princes de tragédie n'étaient pas moins coupés de la condition ordinaire ; et que la littérature a besoin de ces cobayes pour procéder aux meilleures expériences. C'est d'ailleurs M. Georges Duhamel, médecin, qui a rappelé cette vérité : pour connaître la structure de la moelle, il vaut mieux étudier une moelle malade. Le tabès, par exemple, y dissocie les cordons de façon louable pour les histologistes. Ne reprochez donc jamais aux romanciers le choix de milieux anormaux, déréglés, Sans quoi vous n'auriez ni *A la recherche du temps perdu* ni les *Liaisons dangereuses*. Jadis l'excellent Pierre Lasserre prétendait que Colette, en peignant une espèce de pègre d'en-haut, se privait de toute valeur durable.

Le vrai jugement sera rendu par la postérité, mais il est à croire que, bien au contraire, le témoignage est longtemps retenu dans un tel procès. Ce peut être un témoignage à charge, même sans en avoir l'air. M. Michel Déon lui-même, qui n'offre aucun point commun avec Paul Bourget, serait en droit de composer une préface à son livre, où il dirait : « Le genre de vie que je vous décris, le genre d'êtres que je vous présente, servent de modèles secrets à une génération, à une époque. Ils nous paraissent stupides, limités dans leur horizon mental et surtout dans leur horizon spirituel. Ils tiennent même souvent une conduite de brutes. Leur inconscient est chargé de tares épouvantables. Mais, outre qu'ils sont amusants à contempler (derrière la vitre que mon talent interpose entre eux et vous), ils peuvent passer pour exemplaires. Notre belle civilisation moderne les a produits, et ne laissera pas d'en produire de pareils en nombre croissant si une pluie de soufre ne vient pas engloutir nos cités. Tirez-en la conclusion que vous voudrez. »

Après lecture de cet avant-propos, il sera permis de mettre *le*

Dieu pâle entre toutes les mains. M. Michel Déon a prêté à l'affreuse histoire qu'il nous conte tant de sobriété, de grâce, de décence même, que des innocents risqueraient d'y trouver une simple fantaisie romanesque. Et, à vrai dire, comme dans ses autres livres, il mêle à son scénario un peu plus de péripéties qu'il n'est naturel. Il prête à ses Atrides une culture imprévue, leur fait lire Balzac, Stendhal, Laclos et Cervantes entre deux *drinks*, parce qu'il ne peut, lui, se départir de ses admirations ; il les imposait déjà au héros de la *Corrida*, qui avait pourtant bien d'autres chats à fouetter que de consulter *Lucien Leuwen*. Ce petit excès de littérature n'est pas dû à une maladresse. Bien plutôt à l'effort instinctif que fait un auteur pour rapprocher de lui ses créatures dont il ne sent pas la cause très touchante. Son propos l'empêchait à la fois d'exciter à leur égard trop d'antipathie et trop d'indulgence. Lorsque le père Degas, ayant lu un roman de Flaubert, s'écriait : « Mais je m'en f..., moi, de tous ces gens-là ! » il proférait une énorme bêtise. Il supposait ce principe inepte que dans la littérature, comme dans la vie, la présentation du vrai doive être parée dès l'abord de couleurs roses ou noires, affectée de signe : ami ou : ennemi. On a justement marqué un progrès immense en débarrassant le roman de cette servitude, en donnant aux fictions de l'esprit (s'il en est jamais à l'état pur) ce caractère indifférent, irrationnel, impénétrable qui nous agace et nous passionne dans les choses et les êtres d'ici-bas. La vie aussi a des yeux d'ivoire.

André Thérive.

LA RUBRIQUE DU MOIS

CEUX DE NOTRE APRÈS-GUERRE

Jean CAYROL : *L'Espace d'une nuit* (Le Seuil).
Jean-Louis CURTIS : *Les Justes Causes* (Julliard).
Maurice DRUON : *La Volupté d'être* (Julliard).
Luc ESTANG : *Les Fontaines du Grand Abîme* (Le Seuil).
Serge GROUSSARD : *Orage à Miami* (La Palatine).
Dominique ROLIN : *Les Quatre Coins* (Le Seuil).

Il en va de nos jeunes romanciers comme de nos printemps : on en médit par comparaison. Ah ! les soleils d'il y a trente ans, comme ils faisaient mûrir les Proust, les Mauriac, les Cocteau, les Montherlant, les Benoît et tant d'autres ! Aujourd'hui... et il convient alors de prendre un air dégoûté pour regarder de haut les pauvres petits, crottés jusqu'aux genoux, qui ont la prétention de glaner quelque chose dans la carrière où d'ailleurs leurs aînés sont encore, et vigilants. Il entre toujours quelque injustice dans ces comparaisons parce que malgré nous, dans notre esprit, nous parons les jeunes gens d'autrefois de la gloire qu'ils ont acquise depuis, tandis que la familiarité rapproche dangereusement les jeunes gens d'aujourd'hui. Au surplus, nos médiocres encombrent notre horizon, tandis que ceux d'autrefois, qui n'étaient sans doute pas moins nombreux, ont disparu ou ne se retrouvent plus qu'empaillés dans les histoires de la littérature contemporaine. N'essayons donc pas de voir notre littérature comme on la verra en 1984 : mais ne refusons pas non plus de la voir comme elle est. Or, avec les Curtis, les Druon, les Estang, les Cayrol, les Rolin, les Groussard, voici une demi-douzaine de jeunes romanciers qui ont fait leurs débuts depuis la fin de la guerre ; nous choisissons ceux-là parce qu'ils viennent de publier des œuvres nouvelles, mais nous pourrions aussi bien citer les Jules Roy, les Roger Nimier, les Pierre Moinot, les Célia Bertin, les Jean Orieux, les Hervé Bazin, les Marcel Schneider, les Gilbert Sigaux, et bien d'autres. Ce serait jouer bien imprudemment au prophète que de se porter garant de la carrière de tel ou tel d'entre eux ; mais ce serait s'aveugler volontairement de ne pas reconnaître que grâce à ces écrivains, le paysage romanesque français a été modifié sensiblement. Et pour l'instant, mieux vaut examiner au jour le jour le travail de chacun.

De lui-même le nouveau livre de M. Jean-Louis Curtis, *les Justes Causes*, nous invite à prendre conscience de notre paysage intellectuel et de ce qui le distingue du paysage d'il y a vingt ans (l'année où il y a eu un 6 février), d'il y a dix ans, d'il y a cinq ans

même. Ce gros roman de 400 pages est un livre parfaitement équilibré dans sa complexité, un livre qui fait le poids dans tous les sens du terme. M. Jean-Louis Curtis est un auditeur actif de son époque, qui est la nôtre. Il écoute ses contemporains avec une patience, qui n'exclut d'ailleurs pas la malice ; il écoute surtout ces immenses rumeurs d'un monde qui se fait et se défait, essayant de discerner le chant de la sirène de l'immense orgue des vents grondeurs. Il a donc choisi quelques jeunes gens que la guerre a pris à l'entrée ou à la sortie de l'adolescence, et avec eux, grâce à eux, il mène un examen de conscience qui vaut pour lui et pour nous. Et ce qui étonne d'abord chez M. Curtis, c'est cette chose si rare dans nos lettres : une conscience, et une conscience libre. Les modes, les sentiments, les idées d'hier et d'aujourd'hui sont passés en revue dans ce livre, avec un sens critique plein d'ironie, mais aussi avec ce qu'il faut bien appeler le sens de la conscience humaine. Le titre, *les Justes Causes*, peut s'entendre ainsi avec une part d'ironie et de scepticisme car, engagées dans des directions différentes, s'affrontant de droite et de gauche, ces jeunes hommes ne doutent point de la justice de leur cause : mais il doit s'entendre aussi comme une conviction secrète qu'il existe malgré tout, au-delà des appréciations partisanes, un sens du juste et de la justice valable pour tout homme.

Les jeunes hommes, auxquels, depuis son premier livre, M. Curtis est volontiers fidèle, sont de merveilleux instruments pour explorer le monde sentimental et intellectuel d'une époque : les adultes s'intéressent souvent plus aux idées qu'aux sentiments, les femmes plus aux sentiments qu'aux idées, seuls les jeunes hommes vibrent également dans l'un et l'autre registre ; voici donc Bernard, Roland, Thibault et François. Ils ont connu le maquis, ou la France Libre, ou la collaboration ; ils penchent avec espoir vers le progressisme, avec rancœur vers le fascisme ; ils cherchent à se dévouer à une cause avec enthousiasme et à chaque minute, employant chacun la part de lucidité que le ciel lui a octroyée pour se convaincre lui-même et convaincre les autres que cette cause est juste : quand, à la fin du livre, vient la maturité, approche aussi le temps où chacun se fixera, se figera dans son attitude. Ainsi tout au long du roman, les discussions politiques tiennent une grande place.

Mais jamais d'une manière abstraite ou partisane, d'abord parce que M. Curtis est le contraire d'un partisan, ensuite parce qu'il est un romancier. La jeunesse, n'est-ce pas aussi un temps où les idées vivent, où elles ont le visage d'un ami ou d'un maître, où elles baignent dans l'atmosphère d'un quartier de Paris ou d'un groupe intellectuel? Ainsi pour Bernard, le jeune intellectuel juif, et pour Thibault qui s'oppose à lui presque sur tous les points ; mais ils peuvent parler ensemble dans le salon où une dame un peu folle (comme il y en a) les réunit, ou bien à la terrasse du *Flore*. Le seul partisan du livre, Roland, est un imbécile ; et celui qui est le plus loin d'en être un, François, est aussi celui qui est le plus proche de l'auteur. A la suite de ce quatuor, nous allons donc dans les cafés et dans les salons, nous fréquentons les salles

de rédaction et les générales des théâtres ; les cabarets à la mode, les hebdomadaires et les revues, les grands hommes et les petits grands hommes sont à leur place dans le tableau : M. Curtis ne prend pas les idées pour les idées, en quelque sorte, il les considère à l'état naissant, il leur garde leur chaleur.

Et cela d'autant plus que ses personnages ne vivent pas seulement d'idées et de cafés pris au *Flore*. Ils ont aussi des souvenirs et des aventures, des familles et des femmes, ils ont aussi du cœur et des sens. Simone est la femme de Roland, Catherine a été la femme de François, Lorraine ne sera pas la femme de Thibault : dans le livre, elles sont plus que des silhouettes, elles sont accordées à chaque personnage, elles correspondent pour chacun beaucoup plus qu'à un choix, à une fatalité de sa propre nature. Bref, si les passions politiques prennent beaucoup de place et de temps dans ce livre comme dans la vie des jeunes hommes d'aujourd'hui, elles ne prennent pas toute la place ni toute l'attention. L'auteur nous avait mis en garde dès la première phrase de son livre : « Ce jeudi soir, François Donadieu apprit deux nouvelles importantes, dont l'une l'aurait intéressé, si l'autre ne l'avait en même temps refroidi : l'avant-garde de l'armée Leclerc était signalée dans les faubourgs et sa femme l'attendait depuis une heure devant la porte de sa chambre. » Ainsi les deux ordres sont indiqués, et la tonalité malicieuse plus encore qu'ironique qui est celle de M. Jean-Louis Curtis. Et si nous y regardons mieux, nous discernerons peut-être même l'intention profonde du livre : les titres des chapitres, que notre romancier emprunte volontiers à la mythologie ou à la littérature, peuvent nous guider, du premier qui est *Argos délivrée* au dernier : *les Euménides*. Ainsi passons-nous du plan de la politique à celui de la fatalité intérieure, et cela par un approfondissement, par une recherche pour ces nouveaux déracinés, de leurs plus secrètes racines. La forme de notre cœur, que nous ne pouvons guère changer, qui commande la forme de nos passions et leurs perpétuels recommencements, commande aussi la forme de nos idées sociales et politiques. Nous ne choisissons pas seulement avec nos connaissances et nos idées, mais avec toute notre âme, c'est-à-dire aussi avec notre terre et avec notre race, avec nos premières impressions de la petite société qui a été la nôtre, avec tout ce que nous avons appris à aimer et plus encore avec tout ce que nous avons aimé bien souvent malgré nous. Ainsi à la fin du livre, les personnages ne se dispersent pas dans leur vie extérieure, ils se rassemblent, ils retrouvent leur unité sous notre regard. Et la leçon politique n'est pas une leçon de scepticisme, M. Jean-Louis Curtis ne prétend pas nous enseigner qu'on fait de la politique avec son tempérament plus qu'avec ses idées, et que par conséquent les théories ont peu d'importance : mais il nous rappelle que la politique est aussi humaine, qu'elle intéresse les hommes et non des abstractions, qu'elle ne peut avoir de prise durable sur eux que si elle les touche jusqu'au cœur : à nous de reconnaître sous la diversité des opinions, la permanence de quelques valeurs, et par exemple, derrière la multiplicité des causes, l'unique aspiration vers la justice.

Livre important, on le voit : avec *les Justes Causes*, on nous pro-

pose la première méditation sereine sur notre époque, sur l'expérience des hommes qui vont sortir de la jeunesse et sur les circonstances dans lesquelles ils l'ont vécue. Ajoutons que ce roman ne peut être tout cela que parce que M. Curtis y fait preuve d'une grande maîtrise de ses dons. Dons très variés : dons d'un moraliste d'abord, au double sens d'observateur des mœurs et de défenseur de la morale ; dons d'auteur dramatique à n'en pas douter, par le brillant des dialogues, par l'art de filer une conversation ou une scène ; dons de satirique et de pasticheur qui font de la lecture de ce gros volume un plaisir intellectuel constant. Le romancier intervient ensuite pour construire solidement le livre et loger dans son architecture la moisson de tous les autres. C'est un livre gai et grave, brillant et solide, qui restera comme un tableau de notre époque et qui pourrait bien rester aussi comme une des œuvres les plus représentatives de notre littérature romanesque.

Comme M. Curtis, M. Luc Estang a le goût du métier solide, comme lui il en est à son sixième ou septième livre. On ne peut qu'admirer avec quelle persévérance il a mené à bien sa trilogie *Chargé d'âmes* dont *les Fontaines du grand abîme* est le dernier volume. Les personnages de la trilogie sont nombreux, ils appartiennent à plusieurs milieux et à plusieurs générations et M. Luc Estang prend le plus grand soin pour nouer et dénouer, croiser et entrecroiser leurs destinées. Dans ce troisième volume, la plupart d'entre eux sont à peu près dans la même situation que ceux de M. Curtis, c'est-à-dire qu'ils font en tâtonnant leurs premiers pas d'hommes. Mais nous sommes dans les années 30 : très adroitement l'auteur indique ici et là la marche parallèle de l'histoire : le 6 février, les grèves de 36, Munich, la mobilisation enfin. Mais ses personnages sont beaucoup moins liés que ceux des *Justes Causes* au contexte politique et social, ou plutôt ils en parlent moins et s'en préoccupent moins. Leurs problèmes principaux sont d'abord des problèmes moraux, et ils les traitent dans une lumière religieuse.

Au long de ces cinq cents grandes pages, Élie, Antoine, Paule de Borre cherchent à faire le bien ou le mal, à distinguer le mal et le bien. Élie, qui a rejeté son éducation religieuse, qui croit avoir rejeté tous les principes veut faire le mal ; il côtoie les abîmes, il n'arrive pas à s'y jeter : dès les premières pages, il ne se résoudra pas à mettre à mal l'innocente boniche qui s'est jetée dans ses bras, il luttera toute la nuit, et au matin, la consentante chèvre de M. Seguin l'emportera. Peut-être parce qu'il suffit qu'Élie parle encore de mal et de vice, sache encore ce que c'est pour que la miséricorde de Dieu garde des droits sur lui. Encore dans le siècle, mêlé à la vie des siens, Antoine au contraire a choisi le bien, l'amour et Dieu, et nous le voyons au cours des années s'acheminer vers la prêtrise : nous le voyons abandonner définitivement les habits civils, faire le pas irrémédiable qui sépare le sous-diacre du monde, célébrer ses premières messes. Tout cela ne va point sans réflexions, sans scrupules, sans débats intérieurs : ni sans remous dans le petit monde de la famille et des amis : n'est-ce pas pour le prêtre surtout que la « charge d'âmes »

est à la fois lourde et précieuse? Enfin volontairement retranchée du monde, Paule de Borre chemine toute seule au milieu de sa communauté de clarisses : et elle retrouve, sur son plan, les difficultés, les scrupules, les angoisses, la nécessité d'une perpétuelle vigilance pour mieux distinguer le bien et le mal, pour ne pas se tromper elle-même ou se laisser séduire, pour bien séparer le passage du Seigneur et le passage du Malin.

Ainsi tout au long de ce livre attachant et ambitieux nous retrouvons aux différents échelons les problèmes de la vie spirituelle. M. Luc Estang a voulu faire une peinture sans complaisance et sans hypocrisie d'un monde en apparence abandonné : monde de la misère, du vice, de la déchéance ; monde de la petite et de la grande bourgeoisie qui, pour échapper à la misère matérielle, n'en est pas bien souvent moins profondément pourri et déchu. Mais dans ce cadavre de la chrétienté, à cause de quelques-uns qui, bon gré, mal gré, ont charge d'âmes et à cause de la miséricorde de Dieu, le sang de la grâce circule encore : au romancier de nous montrer par quels canaux et par quels moyens. C'est le roman de la communion des saints quotidiennement incarnée.

A cette grande tâche, M. Luc Estang a appliqué de grands moyens : trop grands peut-être. La masse de ces 1 500 pages est lourde à soulever, même pour le romancier, d'autant que les qualités romanesques de M. Estang sont plus sérieuses que brillantes : ce sont la minutie, la précision dans le trait, l'honnêteté dans l'analyse, non point le raccourci fulgurant. L'honnêteté dans l'analyse, M. Estang la pousse même jusqu'au scrupule : les personnages s'interrogent constamment sur eux-mêmes et le romancier sur eux, ce qui conduit à un abus maniaque de la forme interrogative (ne s'était-il pas mépris? qui d'autre veille que la postulante? la paix sera-t-elle jamais? Antoine lui en sait-il gré? N'y avait-il pas le risque de céder au dépit? Craint-elle que la faconde de l'assureur? etc., etc...) Si bien qu'à la longue, on a l'impression que le romancier n'est pas le démiurge de son petit monde, mais le directeur de conscience tatillon de personnages qui, eux-mêmes, traînent un peu trop derrière eux une odeur d'échappés de séminaire. Et le lecteur risque parfois dans cet océan de prose de ne plus savoir à quel point d'interrogation se raccrocher. Et c'est grand dommage, parce que par l'ampleur, par l'ambition, par la probité, par la rigueur, bref, à tous les titres, Chargé d'Âmes mérite une place exceptionnelle dans le roman catholique.

M. Jean Cayrol, auquel nous devons aussi une importante trilogie, nous donne cette année un livre plus court, ramassé comme le titre l'indique déjà : *l'Espace d'une nuit*. Ici encore, il s'agit du passage à l'état d'homme. Le héros marche une nuit dans la campagne à la recherche de la maison de son enfance ; il se perd, fait des rencontres, entre dans des maisons hantées plus qu'habitées par des personnages plus ou moins bizarres, il mêle à ces aventures les souvenirs de sa vie d'enfant et de sa vie de jeune homme. Pourquoi revient-il vers la maison d'un père qui a donné à toute la première partie de sa vie une teinte sombre et presque macabre? Pour rompre ou pour renouer? Il remonte dans la forêt et dans

son passé, sans parvenir à s'arracher aux ronces, ni aux souvenirs et nous sentons grandir au cours de cette nuit pathétique, le déchirement d'un homme qui ne peut pas dire adieu à son adolescence.

Comme presque toujours quand il s'agit des romans de M. Jean Cayrol, celui-ci semble plus rêvé que vécu, ou du moins il semble vécu comme on vit ses rêves. Cette impression d'ensemble tient, je crois, à quelque chose de fuyant dans les tableaux, d'illogique ou d'irraisonné dans le comportement des personnages : ils surgissent et s'estompent, et nous nous y intéressons non point pour eux-mêmes, mais à cause de la tonalité affective qu'ils apportent avec eux. Plus précisément encore, ces récits se déroulent comme les rêves, en noir et blanc : alors que la langue de M. Cayrol est une langue abondante en adjectifs, on remarque au bout d'un certain temps l'absence à peu près totale de la couleur. Les épithètes sont presque toujours du registre de l'affectivité : un paysage méfiant, une lumière mince, une lumière compatissante, un hangar bléme, un sifflement éperdu, des feuilles velues, une mousse charnue, etc. Reconnaissons d'ailleurs qu'à la longue, ce rêve soutenu et détaillé devient pénétrant et envoûtant. Il faut prendre *l'Espace d'une nuit* comme un bloc, se laisser aller aux péripéties et aux images, se laisser envahir par sa puissante tonalité affective comme par une musique ou par un chant, et c'est en cela que M. Jean Cayrol reste poète plus que romancier. Une analyse logique ou psychologique ne peut pas nous apporter grand-chose, nous faire beaucoup entrer dans l'intelligence d'une œuvre ainsi conçue.

Mieux vaudrait le prendre vraiment comme un rêve, et en faire non point l'analyse, mais la psychanalyse : le choix des données de base, la nuit, la forêt, le cheminement vers la maison du père qui a voulu entretenir les enfants dans le culte d'une mère morte (ou disparue) au point que l'on pourra dire qu'il n'a jamais consenti à l'enterrer ; puis le choix de certaines situations, de certains accessoires, comme la robe de mariée profanée ; enfin le coup de théâtre final : le héros découvre à la fois que son père menait une double vie et qu'il est mort, ce qui revient psychanalytiquement à tuer deux fois le père, tout cela plonge le livre dans un climat de sexualité lourd et trouble, beaucoup plus que dans une atmosphère poétique et mystique. Mais si cette critique est nécessaire pour dissiper de pieux malentendus, elle ne l'est point pour goûter le roman lui-même comme un mythe envoûtant de la vie intérieure et de ses déchirements affectifs. Ce court roman ne marque peut-être pas un progrès capital dans la carrière du romancier : mais il est réussi et au niveau de ses plus belles œuvres, tendu, dramatique, lourd d'un balbutiant secret.

Si toute une nuit, le héros de M. Jean Cayrol cherche son père, il faut plusieurs jours à la très jeune héroïne de Mme Dominique Rolin dans *les Quatre Coins* pour rechercher sa mère. Et pour la quatrième fois aujourd'hui, nous rencontrons le thème de la mue : mais il s'agit non du passage de la jeunesse à la maturité comme chez M. Curtis, M. Estang ou M. Cayrol, mais du passage de l'enfance à l'adolescence. Entre les ouvrages de Mme Dominique

Rolin, celui-ci est un de ceux que je préfère. Il y a parfois, même dans les livres les plus connus de cette romancière, une utilisation d'éléments poétiques préfabriqués qui inquiète ou agace un peu. Mais il y a une part de son talent qui est réaliste, avec simplicité, avec saveur : c'est celle-là qui domine ici, dans la peinture de quelques adolescents (nous ne sommes pas si loin de l'admirable *Wild One* du cinéma) et de quelques adolescentes. Nous sommes aux portes d'une grande ville, nous allons dans de petits cafés, des terrains vagues, des maisons banlieusardes qui sentent la bonne soupe et l'aisance modeste. Tout cela est marqué avec beaucoup de précision, beaucoup de bonheur, à la manière des réalistes de la vie quotidienne. Et miracle, le réalisme poétique est donné par surcroît, quelque chose vibre et tremble dans le cœur de ces fillettes qui transfigure le monde et nous le fait voir aux couleurs des premières amours et des premières désillusions. Le subtil mélange de la poésie et du roman, Mme Dominique Rolin le réussit en se refaisant l'âme émerveillée de l'adolescente. Et elle tient la gageure ici sans faiblir une minute, sans faire une fausse note et sans nous lasser. C'est un livre grave, parce que Mme Rolin sait bien que la mue de l'enfant en petite femme est grave, émouvante, douloureuse même. Mais c'est d'abord un livre heureux.

J'ai gardé pour la fin deux romanciers très différents des précédents. Ceux dont nous venons de parler semblent rester en communion étroite avec leurs personnages. Nous devinons M. Jean-Louis Curtis derrière François Donadieu ; M. Luc Estang derrière Élie Hurleau ; M. Cayrol derrière un autre François ; et même Mme Dominique Rolin derrière la petite Yo Dubois. Mais on voit tout de suite que la distance est infiniment plus grande entre les héros des deux nouvelles de *Orage à Miami* et M. Serge Groussard comme entre la vieille courtisane romaine Lucrezia Sanziani et M. Maurice Druon. Cela correspond d'ailleurs à une différence d'orientation de toute l'œuvre. M. Groussard, M. Druon ont accepté plus franchement, plus catégoriquement que tous les autres les conventions et les traditions de notre roman : disons, pour simplifier, qu'ils ne rougissent pas d'être balzaciens. Et cela leur réussit.

Cela réussit d'abord à M. Druon parce qu'il sait se faire lire, et le public s'en est aperçu : l'auteur des *Grandes Familles* est peut-être avec M. Hervé Bazin (dont je ne puis, faute de place, que signaler le dernier roman, *l'Huile sur le feu*) le seul jeune romancier de notre après-guerre à avoir conquis de haute lutte une masse de lecteurs. *La Volupté d'être* est un roman plus court, plus ramassé que la trilogie des *Grandes Familles*, et c'est un livre extrêmement bien construit. L'héroïne, disions-nous, est une vieille courtisane romaine. Dès le départ nous sommes fixés : sa déchéance physique et spirituelle est presque consommée, et nous pressentons sa fin misérable. Mais comme elles sont tragiques les approches de la mort quand il s'agit d'une femme qui n'a vécu que pour l'amour? Elle qui ne rêvait que d'étreindre, voici que ses doigts ne peuvent plus rien retenir ; elle ne vivait que sur cette terre et ne se connaissait que dans la volupté, et voici que

toute volupté lui est refusée et que cette terre vacille et roule sous ses pieds pour l'emporter au néant. La biographie d'une grande courtisane fournit à la fois le texte d'un hymne à la vie et celui d'un sermon sur la mort. M. Druon l'a admirablement compris et tandis que le romancier nourrit la vie de Lucrezia d'épisodes savoureux, l'homme fait entendre de moment en moment, la note d'angoisse. Lucrezia se rappelle sa vie à rebours, ou plutôt elle la revit dans une sorte d'hallucination rétrograde continue : et nous la suivons dans cette course vers sa petite enfance dont nous savons bien qu'elle est aussi une course contre la montre, une course contre l'heure, une course contre la dernière heure. L'adresse du romancier rejoint ici l'art véritable, parce que M. Maurice Druon a, lui, le sens du raccourci, du détail frappant ; il a le don de faire croire à ce qu'il raconte et à ce qu'il invente, parce que lui-même, non seulement il y croit, mais il *sait* que c'est vrai. La grâce suprême, pour un romancier, je crois bien que c'est la foi, et la Muse du roman récompense ses fidèles quand ils ont cette foi sans restriction. M. Druon est de ces romanciers si rares aujourd'hui qui savent faire des romans qui sont tout bêtement des romans : et ici encore, on s'aperçoit après coup que la signification peut être donnée par surcroît. La figure de la dernière courtisane, même si elle n'a pas la signification sociologique que l'auteur lui attribue dans une préface passionnée, continuera peut-être longtemps à nous parler à sa manière, sans prétention, parfois brutale, de l'amour et de la mort.

Quant au livre de M. Serge Groussard il est fait de deux longues nouvelles pleines d'adresse elles aussi. La première nous raconte les mésaventures d'une jeune dactylo niortaise que son mariage avec un *coloured man* entraîne dans le quartier nègre d'une ville américaine où elle se sent au bout de quelques années mal à l'aise ; la seconde évoque la tragédie d'un vieux routier (un conducteur de camions) qui devient aveugle. La première nouvelle n'a pas la prétention de poser ni de résoudre le problème noir aux États-Unis, ni la seconde celui de la retraite des vieux travailleurs. Celle-ci ne prétend même pas rivaliser, j'imagine avec l'admirable *End of the Tether (Au bout du rouleau)* où Joseph Conrad avait déjà traité le sujet. Ce sont deux nouvelles et voilà tout, fort honorablement exécutées par un virtuose qui ne dédaigne pas de souligner les effets de temps en temps. Il suffit d'un peu de bonne foi et de bonne volonté pour se laisser prendre : il suffit de laisser la place au liseur plus qu'au lecteur professionnel. Mais après tout quand il s'agit de littérature romanesque, est-ce que le liseur n'a pas voix au chapitre? En fait, le problème qui se pose au terme de cette chronique, qu'il s'agisse d'écrivains comme M. Curtis ou M. Cayrol, ou bien d'écrivains comme M. Druon ou M. Groussard, ce n'est pas le problème des romanciers, mais le problème du roman. Il ne s'agit peut-être pas de savoir si le printemps de nos romanciers est plus humide ou moins chaud que celui de leurs aînés, mais de savoir si nous n'assistons pas à un automne du roman.

ROBERT KANTERS.

LES ESSAIS

GUSTAV REGLER

TERRE BÉNIE, TERRE MAUDITE

Préfaçant en 1936 le livre de Jacques Soustelle : *Mexique, terre indienne*, le professeur Rivet écrivait : « Peu de pays, sauf la Russie, ont été plus calomniés que le Mexique. La responsabilité en revient en grande partie aux touristes pressés... Combien d'entre eux sont passés sans soupçonner que le Mexique est avant tout une terre indienne..., que révolutions, désordres intérieurs, n'ont été souvent que des manifestations de ce désir de rapprocher la race vaincue et la race conquérante dans une action commune. »

Ce reproche, on ne pourra pas l'adresser à Gustav Regler, Allemand d'origine, formé à l'action et à la réflexion par ses responsabilités aux brigades internationales pendant la guerre d'Espagne, réfugié au Mexique en 1939 et qui s'est établi dans ce pays, a su le voir et le comprendre avec un regard étranger certes (mais qui lui donne un certain recul) avec cette tendresse aussi qu'on trouve au cœur des enfants d'adoption.

Je ne voudrais pas, ici, juger son livre seulement en lui-même, mais tenter de découvrir ce qu'il nous apporte à nous, Français, qui dans l'ensemble, connaissons si mal cette terre lointaine. Encore y a-t-il du progrès et nous le devons surtout aux grandes découvertes archéologiques qui nous ont révélé les civilisations antérieures à l'invasion espagnole ou leurs contemporaines, Aztèques, Mayas, Olmèques, Otomis, Lacandons, etc..., ainsi que les gigantesques et mystérieuses constructions qu'elles ont laissées, du temple de la guerre à Chichen Itza à la pyramide de Quetzalcoatl à Teotihuacan.

Avant cette révélation, le Mexique évoquait assurément pour un Français le souvenir de Cortez et de son vaincu l'empereur Montezuma, puis la peu glorieuse expédition organisée par Napoléon III, la fusillade de l'empereur Maximilien, transcrite en tableau par Manet et la naïveté luxuriante de certaines toiles du douanier Rousseau, ou une suite d'innombrables révolutions qui suggère un gangstérisme politique pimenté de coups de revolver, agrémenté par la tyrannie sanglante des caciques locaux, promouvant des chefs et des régimes que l'on s'empressait d'oublier en attendant d'autres spasmes politiques. Pouvions-nous alors penser à notre ignorance physique et humaine de cette terre de drame, de misère, de races et de cultes mêlés, de cette terre brûlée, à la fois moderne et primitive, toute en contrastes violents, de cette terre de conquête et d'asile qui quête avec rage son équilibre et sa voie, pressée d'un côté par les États-Unis, sûrs d'eux et méprisants, de l'autre par sa tradition ancestrale, avec la secrète réminiscence de ses dieux perdus, cruels et familiers, par sa tradition catholique et espagnole, boule-

versée encore par ces sursauts révolutionnaires, activés par la présence de réfugiés trotzkystes, communistes, anarchistes, qui aident à la confusion et l'orientent, sans que se démentent l'exaltation, la foi profonde et incertaine de ses buts, les espoirs infinis...

*

Le cinéma mexicain, celui de Bunuel et de ses successeurs et plus particulièrement ce film franco-mexicain *les Orgueilleux*, ont pu imposer à nos esprits des images arides, colorées, bruyantes, mais il était important qu'un témoignage charnel vint les commenter. Le livre de Regler vient donc à son heure qui nous fait pénétrer les problèmes de l'eau, de l'amour et de la mort.

Le sol du Mexique, de lui-même, et son climat incitent au drame et à l'excès : montagnes abruptes, plateaux durs et secs, rochers, poussières, cactus; Regler note : « Le bruissement de la sécheresse était dans l'air; dans la glaise fendillée de la ravine et les branches flasques des poivriers d'où les oiseaux se sont enfuis; dans la lave poreuse au seuil des maisons, dans la poussière des rues. »

Ce pays de lourdes chaleurs vit dans la hantise desséchante, angoissée de la sécheresse; d'avoir vécu dans ce désert sans oasis donne à comprendre les superstitions antiques des Aztèques, les superstitions latentes du peuple indien : « Ouvrir avec du sang les écluses du ciel. » Si le dieu de la guerre, avide de sacrifices sanglants, Huitzilopochtli, ne vit plus dans le cœur des hommes, Tlaloc, dieu de la pluie, garde, en cachette, ses adorateurs; on ne l'apaise plus avec les larmes et le sang des enfants, mais on voit encore, quand la sécheresse menace, des Indiens promener en procession un immense Christ de bois sculpté, qui saigne de toutes ses blessures. Et il semble bien que seule cette image du Dieu crucifié et sanglant ait fait adopter aux Indiens le catholicisme. Soustelle nous conte que lors d'une révolte en 1868, des Indiens, pour ôter aux blancs leur puissance céleste, crucifièrent un des leurs pour avoir bien à eux un Christ indien.

Bien sûr la science combat aujourd'hui la mauvaise volonté de Tlaloc; Quevedo, hier, apôtre du reboisement, le président Aleman, apôtre de l'irrigation, ont agi et agissent avec une telle vigueur, que Soustelle revenu après dix ans au Mexique n'a pas reconnu certaines régions. Mais la vieille peur ancestrale n'est pas vaincue.

Est-ce le souvenir des milliers de victimes offertes autrefois aux dieux, est-ce le fruit de ce climat de violence? L'image de la mort est partout, indifférente, bouleversante, harcelante; et d'abord dans les histoires; Regler en conte une : Un général dans sa ferme réclame son petit déjeuner. Le serviteur arrive avec du retard et s'excuse, il a la migraine. « Tiens, mon fils, dit le général, prends ton aspirine. » Et il lui loge une balle dans la tête...

La mort est dans l'air, tout imprégné « d'angelitos », ces âmes des disparus qui continuent à voleter autour des lieux habités et que l'on honore en jouant avec eux le jour des morts, du carnaval des morts, le jour d'expiation des vivants qui, pour et avec leurs morts, se donnent l'illusion magique de la richesse : on achète des

crânes en sucre avec le nom aimé écrit sur le front, de petits cercueils dont, en tirant sur une ficelle, on fait jaillir un cadavre, des poupées *los muertecitos* à tête de mort; on s'habille de neuf, et on mange ce qu'on se refuse habituellement.

Et les vivants vivent partagés entre leur admiration pour les brutes, pour ceux « qui en ont » et leur pitié pour les victimes, les pauvres petits, *los pobrecitos* , ceux qui échouent, qui sont châtiés. Mais ce n'est rien, c'est la vie que donnent les dieux capricieux du vieil olympe aztèque surtout le plus fantasque d'entre eux, Tezcatlipoca, dieu des contradictions, dieu aux masques changeants... Ils ne font pas de guerres pour la guerre ou pour des hommes comme les blancs; leurs souffrances leur viennent de Dieu, ils sont *los pobrecitos de Dios* !...

★

Gustav Regler n'a pas tout vu, n'a pas tout dit, mais il s'est attaché à quelques problèmes, il les a vécus, il les éclaire pour nous par des remarques, des anecdotes, des propos entendus, des descriptions de scènes auxquelles il a assisté. Il a senti, parce qu'il a été des leurs, les difficultés de ces hommes « au passé trop lourd... désemparés devant tant de menaces : famine, mort, ténèbres, solitude. Désemparés comme des enfants. Abandonnés comme nous le sommes tous. A chaque instant ils redoutent le maléfice d'un invisible sorcier. Exactement comme l'humanité actuelle qui s'attend chaque nuit à une nouvelle bombe, à de nouveaux anges exterminateurs. »

Notre rationalisme est souvent heurté au cours de ces pages, devant ces êtres qui se laissent prendre au mirage de leurs craintes, de l'âpreté de leurs désirs, qui se laissent prendre avec tant de vive exaltation que, de cet envoûtement de l'irréel, naît presque le réel. Il nous est difficile de comprendre, mais il est bon aussi de savoir et de ne pas comprendre toujours, et d'attendre de nouvelles ouvertures sur ce monde et ces hommes qui restent perpétuellement à découvrir, qu'ils soient du Mexique ou d'ailleurs. Je suis sûr également que le livre de Regler donnera à beaucoup le regret de ne pas avoir vécu cette expérience et le désir d'en apprendre davantage

(Éd. du Rocher.) CHARLES MOULIN.

SERGE DUMARTIN

DIALOGUE DE LA SOLITUDE

Ce n'est pas le premier « journal de prison » que nous lisons, depuis dix ans, et ce n'est pas le dernier. Il n'y a guère, encore, *les Temps modernes* nous proposaient des fragments de celui du résistant norvégien Peter Mœn (dont la publication intégrale en français est annoncée par les éditions Plon). C'est à lui que je pensais en lisant le journal de Serge Dumartin, qui passa trois ans à Fresnes, de 1945 à 1948, mêlé à « ce fatras d'hommes illustres, de crapules et de braves gens de toute opinion qu'on a appelés les collaborateurs », et en revint « convaincu que la politique de chacun passera, mais que l'épreuve humaine de tous demeurera ».

Car aux yeux du « collaborateur » Serge Dumartin, comme à ceux du « résistant » Peter Mœn, seul importe ce commun dénominateur : « l'aventure intérieure du prisonnier... » Dans ses *Poèmes de Fresnes*, Robert Brasillach parlait déjà d' « adversaires fraternels » : entre les meilleurs, la prison crée cette fraternité-là, quelles que furent leur passion ou leur foi — le jour où ils comprennent enfin la précarité, la vanité de toute passion, de toute foi politiques, et que l'homme n'est pas au monde pour ce « service inutile ». Aux meilleurs dont je parle, la prison enseigne aussi que « le bonheur, ce n'est pas toujours d'être heureux, c'est d'être, même dans la servitude, délivré » (Henri Fauconnier, cité par S. Dumartin). Relisons le *Journal de cellule* (1) de Roland de Pury (pasteur protestant interné par les Allemands) ou les *Réflexions d'un vaincu* (2) de Karl Epting (Allemand interné par les Français) : la leçon est la même, pour tous ces hommes un jour « engagés » dont la prison, par un étrange paradoxe, fait des hommes libres, pour qui le vain tumulte politique est devenu « une histoire pleine de bruit et de fureur, racontée par un dément et ne signifiant rien »...

Reste cette aventure intérieure du prisonnier dont, après d'autres, Serge Dumartin nous livre la chronique, « à travers la description des mille infimes événements qui remplirent trois années de solitude surpeuplée... » Car nulle part au monde l'on n'est plus seul et moins seul tout ensemble qu'en prison. Finalement, la solitude l'emporte. Naît alors un étrange, un silencieux dialogue avec soi-même. C'est l'épreuve décisive. Victorieusement affrontée, elle aboutit à cette libération intérieure que nous disions — et dont nous parle, après d'autres, dans des pages souvent émouvantes et belles, Serge Dumartin...

(Gallimard.) CLAUDE ELSEN.

PAUL VALERY
EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Nous avions déjà le livre d'Émilie Noulet, celui de Mme Jean Voilier, la *Vie* de son père par Agathe Rouart-Valéry. Et voici l'essai de la duchesse de La Rochefoucauld. Les femmes s'emparent de Valéry, il va devenir le poète-couvert-de-femmes. Est-ce un bon signe? Je n'en déciderai pas.

Ce qui est certain, c'est que le *Paul Valéry* d'Edmée de La Rochefoucauld se fait remarquer entre tous par son extraordinaire modestie. La lettrée, la poétesse, la moraliste, ne prétend nullement dominer, discuter, métaphysiquexpliquer... Elle fournit une analyse attentive, œuvre après œuvre. On suit un fil, et c'est le fil d'Ariane. Le labyrinthe se trouve exploré, agréablement, utilement, mais sans aucune intention critique. On peut s'en trouver déçu et se plaindre de froideur.

Ne nous plaignons point. Ce qui nous manque le plus, ce sont

(1) Ed. Je Sers, 1945.
(2) Ed. E. T. L., 1954.

les inventaires exacts : l'ouvrage que voilà en est un. D'où son vif caractère d'originalité. Fondant l'analyse ou le commentaire dans le texte analysé ou commenté, l'auteur pétrit des boules nettes et dures qui deviennent autant de joyaux. Rien d'inutile et tout l'essentiel. Valéry se rassemble là, se concentre là, et il jette mille feux.

Pourtant, dès la première phrase de la première page, beaucoup bondiront comme j'ai bondi. Car on lit : « La biographie d'un écrivain pourrait se réduire à la date de sa naissance et à celle de sa mort; il n'importe au fond — pour mesurer l'originalité de son intelligence — que de savoir en quel temps cet homme vivait. » Mais quoi! il faut admettre la méthode de Mme de La Rochefoucauld : elle a renoncé une fois pour toutes à contredire Valéry. Or c'est bien Valéry en personne qui pensait de la sorte. Il n'aimait pas mélanger un « état civil » avec « la considération intrinsèque d'un ouvrage », parce que, disait-il, « ce qui fait un ouvrage n'a pas de nom ». Et certes, cela me fait horreur. Il a beau y avoir du légitime dans les coups portés par Marcel Proust aux constructions biographiques de Sainte-Beuve, un isolationisme si désinvolte de l'intellect est une insoutenable gageure. Abandonnons-la à la collection des méchants partipris de Valéry, son attitude vulgaire devant Pascal, par exemple, ou sa définition insolente du mysticisme : bref, son rationalisme absolu... Et courons reprendre contact avec la vie dans la durée bergsonienne, qui n'est pas vaine philosophie.

Par bonheur, le chevalier de la « rigueur obstinée » n'a pas craint de se contredire, à la manière d'ailleurs de beaucoup de grands esprits. Il a accompli en somme une évolution. Edmée de La Rochefoucauld, analysant en son dernier chapitre ce qu'elle appelle le « surhomme valéryen », c'est-à-dire la succession des super-Valéry que furent tour à tour le Vinci, M. Teste, Faust, etc., et venant à l'ultime qui est l'*Ange*, met nettement en lumière l'abandon des créatures de la pensée savante et la découverte du cœur, voire de l'âme. Valéry dessine de l'Ange une « tête charmante et triste » : triste « de connaître et de ne pas comprendre ». Déjà son Faust avait deviné la seule joie de vivre dans la tendresse, déjà le Solitaire avait observé que son esprit lui servait à fort peu de chose. Voyons là un adieu à toute une cérébralité, à tout un scientisme, à tout un temps où Valéry allait jusqu'à faire de la littérature une marche à la science. Décidément, vous trouverez tout dans ces cent cinquante pages bien distillées.

Pages franches et honnêtes. J'ignore s'il existe des pamphlets contre Valéry, mais je sais que les hagiographes ne manquent pas. Ici on aura, libre de son jugement, toutes les pièces voulues pour se faire une conviction si elle n'est déjà faite. Cela mérite d'autant plus de gratitude que l'auteur nourrit pour Valéry, si je ne me trompe, une totale admiration. Mais enfin elle n'est pas idolâtre. J'aime la voir dévider le microsillon de « la jeune Parque ». Lucide quoique pieuse, simple et prudente, familière d'ailleurs avec le dessous des rêveries valéryennes, elle fait entendre une leçon d'excellent professeur camarade de ses élèves. On n'aimera pas moins la liberté d'esprit avec laquelle elle n'omet rien de ce qui oppose Valéry à l'art moderne, au monde moderne.

Je me demande, achevant de lire attentivement ce petit livre substantiel qui déploie un clair ensemble, s'il est impossible qu'on découvre dans dix ou vingt ans que nous nous sommes exagérément monté la tête au sujet de Paul Valéry. Si indiciblement beaux que soient beaucoup de ses vers, pourquoi ne pas oser dire que sa poésie est sans cesse menacée et souvent dévorée par le prosaïsme? Quant à ses ouvrages de prose, on y trouve moins d'invention que d'arrangement, moins une œuvre autonome qu'une sorte de florilège de la pensée universelle, présenté sous une forme prestigieuse. Il était tourné vers la mort. S'il a une originalité incontestable, c'est d'avoir approfondi une vue tragique de l'espèce humaine s'enfonçant dans son noir destin, une imagination du monde de demain, « réduit à l'algèbre et à la sensation ». Valéry a écrit, en effet, dans une anticipation : « Fatigué de n'être ni ange ni bête, l'homme se résolut à être tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt le corps et tantôt l'esprit. » Autrement dit, plus d'émotion ni d'émoi, plus de passion, plus de poésie... Ainsi périra l'étrange monde affectif...

S'il est vrai, comme il est vraisemblable, que tel se dessine notre cruel avenir, Paul Valéry aura été l'oracle de malheur, le dernier médecin consulté et d'ailleurs impuissant, le candidat numéro 1 à la fonction d'embaumement.

(*Éditions universitaires.*) HENRI CLOUARD.

LES ROMANS

JACQUES LAURENT
LE PETIT CANARD

Comme la géométrie, le roman a son pont-aux-ânes et c'est Flaubert qui lui a donné son nom : *l'Éducation sentimentale*. Les romanciers sans doute ne se lasseront jamais de nous décrire ce virage de la vingtième année (ou de la seizième ou de la dix-huitième, l'âge ne fait pas grand-chose à l'affaire) où brusquement les vapeurs du rêve se dissipent; où, au tournant de la route, apparaissent un autre paysage et une autre vérité; où le cœur enfin se brise ou se bronze. Le miracle, c'est que le sujet continue à nous passionner.

Dans son *Éducation sentimentale*, version contemporaine — publiée sous le titre *le Petit Canard* — Jacques Laurent, il est vrai, a su non seulement trouver un ton nouveau mais encore en modifier, en réinventer les données. Le héros de Flaubert épèle son abécédaire sentimental à l'aide successivement d'un cœur et d'un corps, avec la chaste Mme Arnoux et l'impure Maréchale. Le héros de Balzac en fait autant, en passant des tendres effusions de Mme de Mortsauf aux sportives et plus réelles étreintes d'Arabelle Dudley. La liberté des temps permet à Jacques Laurent de faire l'économie d'un personnage. C'est la même Sophie qui fera faire à Antoine toutes les classes de l'amour, qui lui enseignera la différence entre l'amour

des innocents aux mains pleines et celui des avertis aux joues creuses. Elle est tout ensemble Mme Arnoux et la Maréchale.

Ou plutôt les rôles sont renversés. La stupeur de Mme Arnoux et de Mme de Mortsauf devant leurs timides soupirants brusquement déniaisés, émergés du rêve, sortis de leur jeunesse et qui montrent les dents, ici c'est l'homme qui l'éprouve. Il rêvait. Pendant ce temps, sa Sophie se réveillait entre les bras d'un Polonais. D'un Polonais qu'elle n'aime pas. Auquel elle a cédé pour le plaisir. Antoine se croyait encore à l'école. Voici le baccalauréat. Mais c'est la fille qui le passe la première. C'est elle la première qui déchire les voiles sacrés. Antoine était là, réfugié sur son enfance comme sur une île. Autour de lui, la mer a monté. De Sophie à l'institutrice, d'une étreinte à un avortement, le monde des adultes s'est installé. Et ce sont les filles qui n'ont cessé de mener. « Elles étaient les jeunes gens. » Dans sa préface, Jacques Laurent a raison de se défendre d'avoir voulu écrire le roman d'une génération. Ce sont les professeurs, non les romanciers, qui écrivent le roman d'une génération. Mais c'est un trait du temps, neuf — non pas peut-être dans les mœurs, mais au moins dans le roman.

Un roman ici se termine. Celui de la jeunesse, non celui d'Antoine. Un autre drame commence : celui d'un homme qu'on va tuer, celui d'un père à qui on va prendre son fils. Un autre amour. Un autre monde. Antoine s'est engagé dans la Légion des Volontaires français. Pourquoi? Par conviction? Non. Ô rage, ô désespoir, ô jeunesse ennemie et, plus précisément, l'auteur l'indique clairement, par rancune envers les Polonais. L'explication suffit-elle? Un rien peut tourner à l'idée fixe, un rien peut constituer cette goutte d'eau qui pèse dans nos décisions les plus graves. (Dans ses *Hommes de bonne volonté*, Jules Romains nous montre son Gurau décidant d'entrer dans le gouvernement parce qu'il a été humilié par un employé du métro). Il y a peut-être autre chose aussi, une autre chose qui apparaît curieusement, à un détour, dans une phrase d'Antoine : « Que les nazis soient des dupes, ça les rapproche de moi. » Mais, dans la bouche d'Antoine, ce n'est peut-être encore qu'une allusion à son Polonais. Il est vrai aussi que tout ici ne nous est plus raconté que par le père, lequel en est réduit aux hypothèses.

Tout cela, Jacques Laurent l'a raconté avec un constant bonheur et une constante maîtrise. Il va vite. La phrase est courte, ronde, et retombe toujours exactement là où elle visait. C'est plein de traits heureux. C'est plein de courants d'air. Et puis, brusquement, l'émotion est là et nous sommes surpris d'être si vivement touchés par une aventure d'apparence si preste. De l'initiation d'Antoine, dans le tohu-bohu de 1940, jusqu'aux angoisses du père, l'émotion ne nous lâche plus. « Ce qui s'était passé n'était égal pour personne. »

(Éd. Bernard Grasset.) FÉLICIEN MARCEAU.

RAY BRADBURY
CHRONIQUES MARTIENNES et L'HOMME ILLUSTRÉ

FRÉDIC BROWN
UNE ÉTOILE M'A DIT...

G. H. GALLET
ESCALES DANS L'INFINI

Les éditeurs français ont mis relativement peu de temps en somme (deux ou trois ans) à comprendre que l'énorme succès, en Amérique, de la « science-fiction » tenait pour une bonne part à l'infantilisme intellectuel du Yankee moyen... Il aura fallu pour cela que diverses collections spécialisées nous proposent quelques dizaines de méchants romans, « best-sellers » en leur genre par-delà l'Atlantique mais qui, publiés en version française, adaptés ou pastichés, ne rencontrèrent ici qu'un accueil très mitigé auprès d'un public pourtant curieux, lequel s'avisa bien vite qu'en la matière nos bons vieux Jules Verne, Maurice Renard, voire Jean de la Hire avaient fait aussi bien, sinon mieux, il y a bien longtemps... Sans remonter au déluge, — je veux dire au début de ce siècle, — il est permis de rappeler qu'aux alentours de 1935-1940, le Français Jacques Spitz publia une demi-douzaine de romans de « science-fiction » (*l'Agonie du globe*, *la Guerre des mouches*, *l'Homme élastique*, *l'Expérience du docteur Mops*, *les Évadés de l'an 4000*, *les Signaux du soleil*, etc. — tous chez Gallimard et tous épuisés) dont chacun surclassait en invention, en originalité, en humour, les monceaux d'ouvrages du même genre venus d'Amérique depuis la dernière (?) guerre.

Au demeurant il semble que l'expérience inaugurée voilà quelque trois ans ait été concluante : la « science-fiction » goût américain et sous sa forme la plus courante n'intéresse plus, désormais, que la clientèle de quelques collections populaires et des bibliothèques de gare.

Par contre, on s'est avisé aussi qu'un peu en marge d'elle avait ressuscité ou survécu et s'était développée une littérature moins décevante qui, pour emprunter à la pseudo-anticipation pseudo-scientifique certains de ses thèmes et de ses postulats, faisait néanmoins la part plus belle à l'imagination romanesque, voire à l'invention poétique. Je veux parler du roman « fantastique » dont, pour prendre des exemples récents, *les Mains du manchot* de Marianne Andrau (Éd. Denoël) ou *la Hutte de cochenille* de Robert Poulet (Éd. Plon) sont des modèles assez accomplis. Ce genre aussi a, outre-Atlantique, de fort estimables représentants, avec les noms et l'œuvre desquels on commence à compter. Louée soit la mode avortée de la « science-fiction », si elle a du moins amené les éditeurs français à « découvrir » un Fredric Brown, un Ray Bradbury, un H. P. Lovecraft, un Clifford D. Simak, qui le méritaient largement autant qu'une Margaret Mitchell, une Mazo de la Roche, un Cronin et *tutti quanti*...

On a fait encore un pas de plus en renonçant à l'absurde prévention qui jouait à l'encontre de la *nouvelle*, au seul profit du roman « de long métrage »... En fait, les meilleurs ouvrages d'imagination publiés depuis quelques mois et ressortissant au genre que j'ai dit sont quatre recueils de nouvelles : *Chroniques martiennes*, et *l'Homme*

illustré de Ray Bradbury (Éd. Denoël), *Une étoile m'a dit*, de Fredric Brown (Éd. Denoël) et *Escales dans l'infini*, anthologie composée par Georges H. Gallet (Éd. Hachette). Ce dernier volume présente notamment l'intérêt de permettre le rapprochement entre dix récits d'auteurs différents et représentant chacun un aspect particulier de cette littérature, depuis la « science-fiction » proprement dite jusqu'au « fantastique » pur et simple, en passant par la satire, l'humour rose ou noir, et ce que les Américains appellent le « space-opera » ou la « fantasy ». Disons tout de suite que ce rapprochement ne laisse aucun doute sur les vertus et les faiblesses respectives de chaque genre.

De leur côté, Ray Bradbury et Fredric Brown ont su doser avec bonheur, dans leurs récits, sous le couvert d'une « science-fiction » qui ne se prend pas inutilement au sérieux, l'humour et la poésie, le fantastique et l'imagination, voire la satire sociale et une certaine philosophie d'ailleurs sournoisement désenchantée. Car il est un trait assez curieusement commun à tous les auteurs « intelligents » d'histoires fantastiques, autour des années 1950 : c'est le refus du monde qui est le nôtre, de ses lois, de l'avenir qu'il se prépare. Tous voient ce monde et cet avenir sous un jour assez sinistre; aucun ne semble mettre beaucoup d'espoir dans l'homme, dans son destin terrestre individuel ou social. Il faudrait ici céder la place, passer la plume au psychanalyste, qui, à travers les postulats romanesques de cette littérature apparemment « divertissante », décèlerait sans doute l'image la plus noire qu'on puisse concevoir du présent et du futur, et bon nombre de « complexes » de peur, de persécution, de culpabilité. L'optimisme n'est pas le fort des auteurs « fantastiques » et chacun d'eux, à sa manière, reprend les thèmes de *l'Apprenti sorcier*... ou de *la Vingt-cinquième heure*. En 1954, s'en étonnera-t-on?...

C. E.

ODETTE JOYEUX

LA MARIÉE EST TROP BELLE

Ils sont heureux et ils auront beaucoup d'enfants. Bonheur et bébés : le roman d'Odette Joyeux se termine comme tout conte de fées.

Cette fin nous avertit : le roman d'Odette Joyeux *est* un conte de fées. Les toutes puissantes marraines s'appellent Haute-Couture et Publicité; elles ont, pour baguette magique, une caméra; pour royaume, ces magazines dits féminins où l'on apprend aux Emma Bovary comme aux jeunes filles rêveuses chères à Musset à ne pas mettre leurs doigts dans leur nez pour mieux mettre leur cœur dans le bonheur. Royaume véritablement enchanté où les princesses vivent une saison d'avance, s'habillent d'un déshabillé qui habille quand on se déshabille. Univers féerique où l'on assiste à la métamorphose des dames.

Il était une fois une petite fille victime d'un charme. Elle n'arrêtait pas de se métamorphoser. Faux nom, faux cils, fausse poitrine, fausses amours. Elle n'avait jamais le loisir d'être elle-même, et elle en souffrait. Qu'on imagine la citrouille fatiguée de se changer à

chaque instant en carrosse et soupirant après sa bonne grosse vie de citrouille. Ou Peau-d'Ane victime de ses robes couleur du temps. Et peut-être, cette petite fille, prisonnière d'un monde artificiel, d'un attrape-nigauds dont elle est la première nigaude, est-elle en train de mourir doucettement. Un prince charmant la réveillera. Et notre attendrissant petit fantôme à vendre passera d'un faux mariage à de vraies noces.

Jolie bluette.

Mais il y a le ton « Odette Joyeux » : cet inimitable mélange d'ingénuité fort avertie, de poésie diffuse, de sourires acidulés. Mieux : le récit fourmille de remarques drôlettes, mi-figue mi-raisin, qui donnent à ce conte doux-amer la portée d'une satire. Odette Joyeux a pu se prêter au jeu du magazine féminin; son talent nous épargne la gentille niaiserie que les spécialistes du genre évitent rarement.

(Éd. Pierre Horay.) JEAN-LOUIS BORY.

JEAN JACQUES GAUTIER

« MARIA LA BELLE »

Il y avait dans le premier roman de M. Gautier, *l'Oreille*, une sorte d'inquiétude, d'exigence. Elle se traduisait par une netteté de style, une éviction des effets faciles qui permettait d'espérer. C'était un premier roman. On imaginait son auteur, venu de province encore maigre d'ambition, et sûr de conquérir Paris par une certaine qualité austère. Le livre se recommandait d'une phrase de Gide. Nous étions autour de 1945.

Depuis, l'auteur a fait du chemin. Il nous donne, précédé de deux lignes de Françoise Giroud, l'histoire de *Maria la Belle*. C'est une fille peu gâtée par la nature et qui par la grâce d'un mariage avec un admirateur de Maupassant, parvient à une sorte de beauté en même temps qu'au poste de directrice d'une maison d'éducation surveillée.

Une volonté de bonne humeur, un certain relâchement bon enfant dans l'expression, une aisance parfois contagieuse, permettent de passer sans gêne sur ces paragraphes où l'auteur se ménageant des digressions prend du recul par rapport à ses personnages, et moralise gentiment sur leur comportement.

Le début des rapports entre Maria et son époux, la connaissance prudente qu'ils font l'un de l'autre, donnent lieu à quelques justes notations, et, jointes à plusieurs pages bien coloriées sur les foules de l'exode, marquent le centre de l'ouvrage.

J'avoue moins apprécier les onomatopées et les phrases syncopées auxquelles M. Gautier recourt volontiers dans les passages d'émotion; ce procédé rappelle parfois les moyens du journalisme de faits divers. Mais ce ne sont là que des détails, qui n'empêchent pas que ses personnages prennent souvent à nos yeux l'intérêt de la vie quotidienne, et nous conduisent avec bonne grâce jusqu'au bout de ce roman.

Que penser de ce livre? Seul l'auteur y pourrait répondre. Au temps où il écrivait *l'Oreille*, combien de pages M. Gautier eût-il accordées au sujet de *Maria la Belle*?

POL QUENTIN.

ANNIE GUILBERT
VINCENTE VERNON

Les désespoirs, les pestes, les nausées font un tel tapage! Nous avions désappris la tristesse. La voici, sous la plume d'une femme qui sait que la sensibilité ne va pas sans pudeur, le pas le plus spontané ne va pas sans mesure.

Que faut-il louer d'abord, le style ou le ton de ce récit? Aucune grande virtuosité, ni appel du pied, ni morceau de bravoure.

Pourtant cela n'est pas terne. A peine, quelquefois, un petit accent scolaire, un effort naïf, un lieu commun attendrissant, dit que l'auteur est jeune dans le métier des Lettres.

Elle ne l'est pas dans le métier de vivre.

L'histoire n'est rien. Il y faut ajouter le charme : depuis le parloir craquant jusqu'aux multiples voix des cloches de Rouen, sans oublier les personnages du cordonnier et du vagabond, opposés à celui de la dame présidente de tout ce qu'il y a de bien dans la ville Vincente, seize ans, est soudain tirée d'un internat où s'est passée toute son adolescence. Sa mère ne peut plus payer : la jeune fille va donc loger chez des « amis ». Elle s'y présente : Henriette est sous-maîtresse d'une maison close, Gaston, souteneur... On devine jusqu'où l'on peut aller avec un tel thème; ce qu'en aurait fait Danielle Hunebelle, par exemple, ou Simone Jacquemart.

Ici, non seulement sans une faute de tact, mais sans l'ombre d'un jugement favorable ou défavorable à ces êtres, le drame intérieur de la très jeune fille va se nouer. D'un côté, le lycée, le baccalauréat que l'on prépare avec ce goût de la nourriture intellectuelle qui est un des traits de l'héroïne, de l'autre une banquette de molesquine, dans un coin de soupente, avec, alentour, les couples qui se nouent et se dénouent au hasard des « clients »; et l'inquiétant Gaston qui attend son heure, guettant sa fraîche proie.

Insensible en apparence, préservée par cette couche de « rêve » qu'elle sait si bien évoquer, mais aussi par une énergie sombre, inattendue, Vincente espère une évasion qu'elle croit prochaine : elle deviendra avocate, elle épousera le frère de sa meilleure amie, cet idéal masculin vers lequel elle presse le pas!

Mais une conversation lui révèle que sa mère est en prison, que c est une prostituée...

C'est à la pente des collines de Bonsecours qu'elle confiera son destin.

(Éd Julliard.) GÉRARD MOURGUE.

LA POÉSIE

PABLO NERUDA
JORGE CARRERA ANDRADE
JUAN LISCANO

Ce n'est point une coïncidence, si le renouvellement de la sensibilité artistique est dû aujourd'hui, en grande partie, à l'apport espagnol et hispano-américain. Notre art occidental n'apparaît

plus — avec quelque recul — que comme un ressassement, prodigieux sans doute mais destructeur, des formules qui remontent à la cité antique et qui demeurent l'apanage de la cité moderne. Il est citadin par essence, c'est-à-dire qu'il ne remet pas en cause la suprématie de l'homme : s'il lui arrive de paraître cosmique, c'est comme pour faire au cosmos le plaisir de le rendre digne de nous. Ruth prend le croissant pour une faucille, et Maldoror traite l'océan de brave vieux frère. Notre surnaturel n'est pas autre chose qu'un lieu de vacances où nous allons nous rafraîchir, certains toutefois de revenir du voyage.

Issu d'un monde non encombré d'Acropoles, d'un monde toujours animiste (alors que le nôtre prend à peine l'habitude de dire qu'il le sera), l'art baroque de l'Espagne et des tropiques américains n'a que faire des constructions de l'esprit où, à force de compromis, triomphe l'abstrait. Il rutile, il s'épanche, il meurt, il renaît tout ensemble. Il est de l'homme sans doute, mais sans reconnaître à celui-ci de droit absolu sur un univers dont rien ne prouve qu'il soit l'un des phénomènes supérieurs. Les plantes y poussent à vue d'œil ; le jour s'y précipite sur la nuit comme un avion sur un clocher ; l'oiseau y est une mouche, et la mouche fruit, et le fruit sexe de chèvre, et la chèvre déjà marbre. Nulle part ailleurs que dans cet art véhément, l'homme qui se croyait Dieu n'est plus près de cette planète, physique et réelle, que pendant trop de siècles l'Occident avait oubliée au profit de spéculations éthérées, et qu'il retrouve à la faveur de ses propres excès.

En peinture, l'apport espagnol et hispano-américain n'a pas son pareil. Chez Picasso, il équivaut à un *héroïsme du refus* sous la forme d'une expérience toujours recommencée, et à un acharnement à garder plus que rase la table de son laboratoire, jusqu'à écarter toute œuvre qui puisse durer. Chez Salvador Dali, la fusion et la fission — celles du cyclotron, mais oui — s'opèrent à tout moment : montres molles, madones trouées, pains de dix mètres, lacs-dentelles. Juan Gris, lui, nous offre du monde, et curieusement de l'objet familier, un aspect cristallisé, un aspect fossile. Quant à Juan Miro, il a inventé le *rire extra-humain* ; il ne garde de l'anthropomorphisme disparu qu'une immense moquerie, seul souvenir de l'homme aboli. Rufino Tamayo retrouve une antiquité où météores et soleils étranges forment, comme en Égypte, une façon de première dynastie planétaire. Wifredo Lam écrase l'être pensant sous ses totems, sous ses dieux qui ont sur lui cet avantage : ils sont aussi arbres et pierres. Matta, enfin, parmi les jeunes, annonce une race de robots végétaux et de monstres préfabriqués, mais libérés des mains chétives qui les ont conçus. Tout cet art-là, cruel et tourmenté, est à l'échelle de l'homme d'aujourd'hui, l'Occidental soudain désemparé de n'être que cela : un monarque sans royaume et qui n'a même pas soi-même pour sujet.

La poésie espagnole et hispano-américaine partage cette hantise : pareille aux idoles précolombiennes qui sont à la fois des élans d'amour et de haine, elle se veut à tout moment un acte inextricable de création et de défi. Cosmique d'inspiration, elle ne dédaigne pas la suprême élégance que lui valent un donquichot-

tisme et un gongorisme ataviques : l'élément purement espagnol s'intègre ainsi dans ces grandes mélopées de lyrisme vierge. Pour l'Occidental lassé de sa propre échelle des valeurs, elle a le prestige insigne de se présenter comme un mariage inquiétant de la vie et de la mort, du bien et du mal, du vrai et de l'imaginaire.

Pablo Neruda (1) — par ailleurs poète « engagé » selon la plus attristante tradition de la poésie progressiste — atteint dans ses poèmes d'amour à une monumentalité dont le lyrisme européen n'a plus fait preuve depuis les lakistes anglais. Par sa manière directe, cette poésie retrouve le souffle des grandes compositions chinoises et pharaoniques ; elle laisse loin derrière elle les jeux subtils, mais souvent exsangues, de la poésie amoureuse de Verlaine ou d'Eluard :

J'étais seul comme un tunnel. Les oiseaux me fuyaient,
la nuit forçait en moi son invasion puissante.
Pour me survivre je t'ai forgée comme une arme,
comme une flèche à mon arc, comme une pierre à ma fronde.

L'univers tout entier participe à l'union de deux êtres :

Je veux faire de toi
ce que le printemps fait des cerisiers.

. . . .

Eau des ressacs, ouverte comme une rose immense
née des étoiles,
eau qui s'avance sur les plages
comme une main hardie sous une robe,
eau qui pénètre les falaises,
eau qui se brise sur les rochers,
silencieuse comme les assassins,
implacable comme la vengeance,
eau des nuits sinistres, étale sous les quais
comme une veine ouverte,
ou comme le cœur de la mer
dans un paroxysme de lumière monstrueux et tremblant.

Monstrueux et tremblant est en effet l'écho de l'amour à travers la nature : elle s'en empare, le modifie, et finit par modifier les amants mêmes :

C'est ainsi, sang ou épis, terre et feu, que nous vivons
comme une seule plante qui n'explique pas ses feuilles.

★

A cette affirmation presque brutale de la pérennité cosmique, à ce refus d'intellectualité, le poète équatorien Jorge Carrera Andrade oppose une dimension supplémentaire : les combats internes de l'esprit. Aux couples montagne-muqueuse, rivière-squelette, océan-soupir, il ajoute des alliances à la fois plus fécondes et plus bouleversantes : verbe-chose, parole-animal, doute-soleil. A cheval,

(1) *Tout l'amour*, par Pablo NERUDA. Traduction d'Alice Ahrweiler. (Éd. Pierre Seghers.)

en quelque sorte, sur deux hémisphères, le regard tantôt sur la Grande Ourse, tantôt sur la Croix du Sud, il assiste à une oscillation gigantesque de la planète dans son système solaire ; sa constellation poétique connaît le même balancement entre le concret et l'abstrait ; elle résulte en fin de compte en une harmonie singulièrement charnue, quoique les considérations philosophiques n'y manquent pas. Ainsi, Jorge Carrera Andrade peut parler, sans torsions mallarméennes,

De l'horizon où transparaît une parole
Ou bien une voyelle éternellement ronde!

Tout naturellement, semble-t-il, et avec une fraîcheur constante, le verbe originel est passé dans les astres, et ceux-ci dans le verbe, sans cesse recréé, du poète. Si le « terrestre paradis » est « affranchi de la fable », c'est qu'entre la fable et la matière la distance diminue chaque jour, et que bientôt ils ne feront plus qu'un : telle est la leçon la plus haute de toute aventure poétique. Alors, le poème sera « un texte naturel pour les oiseaux qui chantent ». Alors, le poète, nouveau dieu — mais qui, tout en régnant est lui-même l'humble esclave de ce qui le dépasse dans sa propre création — pourra dire, avec une sérénité virgilienne :

Je suis le chevalier du lys et de la guêpe,
Le serviteur du monde aux gestes parallèles :
J'ai un œil de soleil et un œil rempli d'ombre,
Un point cardinal en chacune de mes mains
Et je vais, je regarde et j'œuvre doublement
En pesant par deux fois dans la juste balance
Cérébrale et secrète
Le vinaigre et le miel au sein de toute chose (1).

★

L'œuvre du poète vénézuélien Juan Liscano est, avec celle du Mexicain Octavio Paz, la plus significative de cette génération qui a de trente-cinq à quarante ans, et que marque un désespoir tenace ; pour elle, l'homme ne trouve sa justification que dans une solidarité de plus en plus étroite avec sa planète, maudite et chère. A la base de cet état d'esprit se trouve une peur : l'homme peut à tout moment se changer en lave ou en cendre. Mais — et c'est dans ce paradoxe que réside la richesse de cette poésie — la peur est aussi source d'espérance : il faut devenir l'ami du caillou et de l'ortie pour mieux comprendre l'homme qu'ils sont en puissance, pour redevenir l'ami de l'homme encore vivant. Bien qu'il n'y ait plus

Rien qui invite à vivre, à naître,
à unir les absences, les échos,

l'homme continue de lutter — sous forme de poussière ou d'œillet, si c'est indispensable — pour la survie de son esprit. Même si « la

(1) *Les Armes de la lumière*, par Jorge Carrera Andrade. Traduction de Fernand Verhesen. (Le Cormier Bruxelles.)

brise entre les arbres était un cheval tiède », même si le mal était « déguisé en oiseau-reptile », il verra un jour « la nuit s'abattre à ses pieds ». Entouré de reliques, de talismans qui lui garantissent une mystérieuse et mystique résurrection, il trouve dans l'acceptation même de sa précarité une raison de dominer ses métamorphoses :

Voici un poisson, un oiseau et un épi coupé.
Voici une ancre, une flèche, un couteau de pierre.
Voici la blanche tunique et la ceinture de mon aimée
et le rouge manteau dont je couvre mon corps.
Voici une feuille tombée, un grain de sable,
une tasse d'argile et une corne de taureau.
Voici mon cheval, voici les rênes de cuir
et me voici sur mon cheval brûlant sous le soleil (1).

Comme celles de Jorge Carrera Andrade et de Juan Liscano, la poésie hispano-américaine est aujourd'hui un acte de dignité planétaire.

ALAIN BOSQUET.

L'HISTOIRE

MAURICE ANDRIEUX

HENRI IV,
DANS SES ANNÉES PACIFIQUES

Maurice Andrieux a eu dessein de nous retracer les dix dernières années du roi Henri IV. Il a dressé une chronique du règne, année par année, de 1599 à 1610, pour arriver à mettre au point un portrait pénétrant et qui apparaîtra en beaucoup d'endroits inédit.

Plus qu'aucun des rois de France, Henri IV a pris forme de personnage de légende mais la légende l'a beaucoup simplifié. L'homme n'était pourtant pas sans complexité. Maurice Andrieux nous le montre bon et généreux, mais pas jusqu'au point de faire passer des vivres aux Parisiens assiégés, comme le veut la tradition. Par ailleurs, il se montra bien souvent égoïste, parfois brutal.

Il fut loin d'être le monarque aimé et approuvé de tous. Sully, qui bénéficia de sa grande amitié, fut en tout cas, universellement détesté. Catholiques comme protestants se méfiaient du roi. Le Parlement lui en voulut particulièrement de rappeler les Jésuites dont le départ avait fait d'ailleurs péricliter les collèges français. On fomenta des complots contre lui et si Ravaillac ne fut pas l'exécutant de l'un d'eux, du moins demeurera-t-il, en assassinant le roi, l'artisan d'une popularité qui n'échut en réalité au Béarnais qu'après sa mort.

Viveur au sang chaud, bénéficiant d'un « parfait tonus nerveux »,

(1) *Poèmes*, par Juan LISCANO. Traduction de Claude Couffon (Éd. Pierre Seghers.)

ce roi optimiste vivait, nous dit son biographe, « à une cadence plus rapide que le commun des hommes. » Aussi bien ses sentiments se montraient-ils éphémères. Michelet disait de lui qu'il était « très ferme comme soldat mais, pour le reste, aussi changeant que l'eau ». Ce dont, pourrait-on ajouter, témoignent ses amours. Quant à d'Aubigné, il attribue à Henri IV cette sorte d'humeur qui l'amena « à punir les services et à récompenser les offenses ».

Maurice Andrieux s'est aussi demandé si Henri IV était un homme cultivé. « On en pourrait douter, écrit-il, à voir son aversion pour la lecture, à entendre sa conversation qui était une fricassée de gogue-nardises bien salée à la gauloise et à prendre conscience que ses prétendus mots d'esprit ne sont le plus souvent que des plaisanteries de corps de garde ou des calembours assez vulgaires. » Et pourtant cet homme, qui avait quitté l'école à treize ans pour prendre les armes, mais qui détenait une merveilleuse mémoire, avait su acquérir par lui-même une culture originale et une grande ouverture « aux sollicitations de l'intelligence ». Quant à ses lettres, elles demeurent « de purs chefs-d'œuvre de naturel ».

Il fallait bien que Maurice Andrieux consacrât plusieurs chapitres de son ouvrage aux amours du roi. C'est que l'histoire même de ses maîtresses et de la lutte que la reine, fort jalouse, mena contre elles eurent des conséquences politiques et que l'histoire privée du monarque vint souvent conditionner l'histoire même de la France.

Il faut dire aussi de ce livre, écrit avec précision et non sans charme, qu'il constitue une contribution sérieuse à l'étude de la vie sociale en France au début du XVIIe siècle.

(Éd. Plon.) JEAN FOLLAIN.

LES LETTRES ÉTRANGÈRES

ALEXANDRE LERNET HOLENIA
LE RÉGIMENT DES DEUX SICILES

Le régiment des Deux-Siciles qui donne son titre au roman fut dissous en 1918, mais il reste vivant dans la mémoire de ses officiers. Peu à peu les hasards de l'existence en dispersent les derniers fidèles. Restent pourtant en relations espacées cinq d'entre eux, dont le colonel, et un brigadier. L'attraction que produit ce fantôme de régiment est telle qu'il continue à exister d'une manière virtuelle et cependant fort efficace, au point qu'un destin malin s'acharne sur lui.

Le livre commence par le meurtre, très mystérieux, d'un de ces officiers. Les autres disparaissent ou meurent à leur tour de façon étrange, avec une telle régularité qu'on se voit obligé d'en appeler au destin. Le roman d'apparence policière se double d'un roman noir d'autant plus qu'aux six soldats s'ajoutent deux étrangers, venus on ne sait d'où, inquiétants à souhait et qu'on finit par regarder comme des suppôts du diable. A la fin, restent seuls en

présence un des officiers et la fille du colonel : ils se marient comme on s'y attend. Fin apaisée après tant de catastrophes, de complications, de deuils et de crises.

Il ne faudrait pas croire que ce livre autrichien soit horrifiant : les détails comiques, les récits curieux, les traits d'humour, l'atmosphère souvent poétique empêchent de prendre trop au tragique le récit de ce drame. Roman noir à la façon de ceux du XVIIIe siècle anglais, mais roman noir qui ne laisse aucune impression d'amertume ni de dégoût. C'est dire combien il diffère de nos romans noirs si en vogue aujourd'hui. Et c'est là ce qui fait son originalité et sa valeur.

On se laisse volontiers gagner par le vertige d'irréalité qui semble posséder les protagonistes : le déroulement sans défaut d'une intrigue bien menée n'en prend qu'une allure plus déconcertante. Et quand à la fin un commissaire de police sceptique et bon lettré donne la clé du mystère, on est surpris et charmé qu'il s'agisse d'un imbroglio aussi simple.

Car, de même que dans les *Mystères d'Udolphe* ou le *Château des Pyrénées* d'Anne Radcliffe, tout s'éclaircit, l'irrationnel se réduit au compréhensible, au concevable, ici l'horreur se dissipe, une fois les « lumières » distribuées. *Le Régiment des Deux-Siciles* suit le même déroulement, à cela près que les personnages y meurent pour de bon; d'où le charme ambigu, inquiétant de ce livre où le tragique sait se parer de grâce.

(Éd. Calmann-Lévy.) MARCEL SCHNEIDER.

HENRY MILLER
LE CAUCHEMAR CLIMATISÉ

Le Cauchemar climatisé est un livre d'une innocence percutante. Henry Miller a retrouvé les côtes américaines, un soir, au large de Boston; il a débarqué, passionné, mains en avant tel un enfant et le cauchemar climatisé s'est refermé sur lui comme une jungle. Il était pris. Il a tourné en rond dans le pays, il a cherché une issue, il a parcouru en tous sens l'immense souricière à la poursuite d'une espérance, mais d'espérances il n'y en avait plus. Le récit de cette aventure n'est pas un pamphlet, c'est une suite de regrets, une longue plainte d'inquiétude, la fureur d'une candeur déçue : il a voulu toucher, palper un objet neuf et il s'est brûlé. Il y a de la simplesse chez Miller, une simplicité douce, tendue vers la bonté, mais qui, une fois brisée, peut devenir enragée. Alors la phrase s'altère, se casse, les mots s'emportent, se poursuivent, les formes aux ombres se mêlent, le désordre s'organise et, de ce chaos, le lyrisme jaillit. Lyrisme d'images pratiques, utiles, coutumières où les frigidaires éclatent, où les téléphones chantent, où l'univers mécanique se désagrège. Lyrisme qui part du sol, se lève en tempête, s'enfuit hors du temps et du monde tout en jouant singulièrement avec les outils des hommes, du scalpel au chalumeau, de la pioche à l'uranium. Puis la frénésie s'efface, tout se calme : un gentil jeune homme naïf est revenu.

Ce jeune homme romantique, Miller le garde toujours dans sa

peau. Anarchiste tendre, il préfère les prisonniers aux geôliers et plaide pour les tueurs avec une délicatesse de cœur peu commune. Théiste brumeux, il combat pour un Dieu d'amour, amour de l'humain naturellement, et puise, chez quelque ancêtre puritain, des larmes bibliques. Révolutionnaire, il prophétise comme un quarante-huitard à barbe. Élégiaque, il contemple la nature avec l'indulgence émue d'un Bernardin de Saint-Pierre. Fraternel, il défend les poètes contre les bourgeois. Enthousiaste, il s'entoure d'amis bruyants qui, de Breton à Dali, dansent une sarabande endiablée et hautement géniale puisque provocante. Il a des mots désarmants, des jugements ingénus, des idées doucement puériles, mais il est la jeunesse même, il est la vie : cette vie qui se heurte aux machines, au cauchemar climatisé, aux hommes désespérément semblables, aux cervelles de confection comme les costumes, aux sentiments assortis aux cravates; cette vie qui lutte contre les bruits qui ne cessent d'abrutir, bruits des travaux et des plaisirs.

Miller témoigne; il voit l'asphalte qui ronge la terre, les propagandes qui rongent l'esprit, l'herbe qui disparaît, les arbres qui meurent comme les libertés, les plus humbles libertés, le confort égalitaire qui tue l'intelligence plus sûrement que la misère, la mort de la curiosité, la mort de l'homme seul, la mort de tout ce qui n'est pas uniformité. Puis le désenchantement succède à la colère et au mépris : Miller se laisse bercer par le Sud, la grande civilisation esclavagiste disparue, les vieux domaines que les ruines guettent, un monde en fuite.

Miller soulève les mêmes peurs qu'un Bernanos, son livre est un geste de refus, un dernier mouvement de recul avant de sauter dans l'inconnu de la civilisation moderne; il est au bord du désespoir.

(Éd. Gallimard.) PIERRE MARCABRU.

ANGUS WILSON

LA CIGUE ET APRÈS

Il est une forme d'art qui consiste à dissimuler son angoisse sous une froide maîtrise. L'auteur s'efface devant les héros. Il anime un monde imaginaire, mais clos, auquel le lecteur ne participe point, parce que l'écrivain lui-même semble y rester étranger.

Dans ce genre de roman, où Tolstoï excellait, nous vivons parfois avec les personnages, jamais en eux, car nous n'oublions pas que nous lisons. Angus Wilson est ce créateur invisible que son œuvre masque tout entier. « La ciguë et après » n'en a pas moins de puissance, avec sa discrète densité, son tact, et l'étonnante réussite du style. L'étude psychologique, presque scrupuleuse, fouille à tel point chaque personnage, qu'il n'en est point de secondaire. Le rôle principal est tenu par Bernard Sands, « vieux grand homme de lettres » qui décide l'État à faire don aux jeunes écrivains anglais, d'un château où ils puissent se rencontrer et comparer leur premier talent. Le goût de diriger les autres parce qu'il possède la faculté de les comprendre, amène en sourdine le thème principal, dont l'évolution coïncide avec celle du vieil écrivain, et décide indirecte-

ment de sa mort fortuite. Comment rejoindre le monde si l'on est en conflit avec soi-même? « C'est moi qui suis mon propre ennemi » dit Bernard Sands; mais il commet la faute mortelle de s'abandonner à sa faiblesse et son indécision et cesse de lutter pour justifier ses goûts, ses initiatives, son homosexualité. « Éric et Terence n'avaient pas moins besoin de ses conseils, parce qu'ils se méfiaient maintenant des mobiles qui le poussaient à les donner. S'il avait résolument repris son ancienne vie, les coins laids et sales du couloir sombre et tortueux de sa volonté, qu'il avait aperçus plusieurs fois les semaines précédentes, auraient été dégagés et nettoyés et auraient pu prendre place dans le monde lumineux de son existence, consciente. Mais il n'avait ni la foi, ni la volonté nécessaires à l'accomplissement de cette tâche. » Cette rupture douloureuse avec ceux qu'il aimait, il la préfère à toute responsabilité. Aussi sa mort ne surprend-elle pas, elle sanctionne presque un état de fait. Autour du héros gravite le monde du mal, auquel certains personnages résistent et que d'autres se contentent de travestir. Perversion, corruption, arrivisme; en face : lassitude et désespoir. D'où vient le nœud du livre, comparaison de deux existences, l'une à son début, l'autre à son déclin, adolescence difficile et mort lente.

Après la lecture de *la Ciguë et après*, on est tenté de feuilleter les premières pages pour s'assurer que son admirable construction n'est pas leurre. Non, chaque phrase y trouve sa raison d'être, chaque fait sa nécessité. Comme dans les romans de Samuel Beckett, on s'étonne de cet équilibre qui préside au livre d'Angus Wilson. On est aussi frappé d'y retrouver l'analyse proustienne des caractères, analyse qui n'est pas une étude « à l'arrachée », une taille dans la chair vive des personnages, mais une percée puissante et toujours plus profonde qui nous les rend tellement humains, qu'on est presque tenté d'aimer leur faiblesse. L'intelligence d'Angus Wilson, évoque enfin Huxley, puissance contenue telle qu'à la fin du livre, si l'écrivain semble n'avoir plus rien à dire, le lecteur éprouve la flatteuse illusion que son tour est venu de prendre la parole.

(Ed. Robert Laffont.) JEAN-RENÉ HUGUENIN.

LE THÉATRE

RETOUR A CORNEILLE

Le théâtre, au cours de ce printemps pluvieux, aurait risqué de nous apporter aucune belle émotion, s'il n'y avait eu à Rouen la création de *Cinna* par Jean Vilar.

Avant cela (et avant que commence le défilé des troupes étrangères que nous promet le Festival de Paris (mais pourquoi *Cyrano* en italien et *le Cid* en danois?), on a brouté çà et là d'habituelles pâtures, avec pour seuls aliments solides un spectacle

Adamov et un spectacle Ionesco, décidément les seuls auteurs qui essaient d'ôter le théâtre à sa morne routine. Un Pirandello : *Vêtir ceux qui sont nus*, nous avait apporté plutôt de la déception quant à l'interprétation (trop réaliste, trop expressionniste), mais il est évidemment injuste que, pour deux pièces de Pirandello jouées cette année, tout le succès soit allé à la *Volupté de l'honneur* qui est une bien moins belle pièce, beaucoup plus formelle, alors que jaillit du drame de la petite institutrice impropre à la vie de *Vêtir ceux qui sont nus* une riche émotion, pareille à celle qui, au-delà de tout intellectualisme, brûle les *Six Personnages* ou les acteurs de *Ce soir on improvise.*

La petite pièce d'Adamov : *Comme nous avons été* (que publia la *Nouvelle N. R. F.*) se situait dans la ligne de ces œuvres de Pirandello. Ici aussi, il s'agit de savoir ce que nous sommes, pour nous-même et pour les autres. Un jeune homme voit sa chambre envahie par deux femmes qui cherchent un enfant. Le jeune homme *est* cet enfant sans qu'il puisse tout d'abord le reconnaître, et l'évocation de souvenirs qui ne lui appartiennent peut-être pas, mais qui sont ceux de toute enfance le forcent à s'endormir dans les bras de cette veuve, image de toute mère. *Le professeur Tarane*, lui, accusé d'attentat à la pudeur, de plagiat ne saura jamais s'il a commis ces délits. L'étrange culpabilité qui pèse sur lui peut prendre n'importe quelle forme : ceux que nous voyons dans la rue, nous-mêmes la partageons avec lui.

Merveilleusement mis en scène par Jacques Mauclair, ces deux actes d'Adamov nous confirmaient une fois de plus que cet auteur est en possession d'un langage de théâtre auquel on voudrait lui voir donner plus d'ampleur. Mais c'est *contre* le lyrisme qu'Adamov travaille, il sait que c'est cette froideur de langage qui peut seule traduire son angoisse. A l'inverse de lui, Ionesco pense trouver dans la confusion de l'angoisse assez de rêveries pour nourrir cette tragédie qui, toujours, fleurit sur le vide du passé. *Comment s'en débarrasser* aurait été une très grande pièce si Ionesco avait su, soit se limiter à l'hallucinante donnée de son premier acte, soit se donner à une liberté poétique dont il se méfie. Il n'en reste pas moins qu'avec ce « cadavre » qui grandissait sur la scène du théâtre de Babylone, on a perçu, pour la première fois depuis longtemps, ce que pouvait être un théâtre visuel. Une nouvelle forme d'action (mélodramatique) s'y esquisse : pour passer à la tragédie, il ne manque que la poésie.

... Cette poésie, ou plutôt cette rhétorique infiniment complexe qui fut celle du grand théâtre français. Qui prétend que notre époque a le privilège de l'obscurité? N'est-ce pas Gide qui citait comme exemple d'hermétisme les premiers vers de *Cinna :*

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance;
Enfants impétueux de mon ressentiment
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire...

Comment le spectateur saurait-il s'y retrouver? Comment s'y retrouvera-t-il plus tard, au cours d'une « action » assez mince, qui toujours compte moins que les sentiments, que les crises de conscience qu'elle engendre au fur et à mesure de son déroulement? Baignée par la splendeur du verbe, cette action ne trouve jamais le moyen de frapper l'imagination ou l'attention du spectateur par quelque sommet éclatant. Ne se pose même pas le fameux dilemme par lequel Corneille s'est signalé à l'attention des écoliers... A aucun moment, les personnages : Auguste, Cinna, Maxime ou Émilie ne cessent d'hésiter entre leur amour et leur vengeance, certes, mais jamais cet amour et cette vengeance ne s'opposent avec netteté. Ces deux nécessités sont parallèles et lorsque Auguste accorde enfin son pardon, il est aisé de s'apercevoir que lui seul, parce que « maître de lui comme de l'univers », peut concilier les extrêmes. La donnée essentielle de la tragédie réside en cette force qui vient non pas d'un « devoir », mais d'une conscience qui a dépassé la faiblesse ou la force. En ce sens, la seule qui s'oppose véritablement à Auguste, c'est Émilie. Elle seule est véritablement cornélienne — au sens habituel du mot. L'autre vertu de Corneille — vertu majeure, que nos vies d'aujourd'hui ne peuvent guère connaître — serait faite non du seul courage, mais de la vraie noblesse humaine, celle qui assume les faiblesses et les mensonges d'autrui.

Il est vrai qu'Auguste est empereur et qu'il appartient comme tel à la toute-puissance mythique du poème, qu'il est dans la bonté ce qu'un héros de la tragédie antique serait dans la cruauté : absolu. Aussi, plutôt que de chercher du côté de la psychologie ou de la morale, conviendrait-il, pour saisir le sens profond d'une œuvre difficile, de se tourner vers le mouvement interne de ces cinq actes dont je pourrais croire — depuis la représentation de Rouen — qu'ils contiennent l'essence de la tragédie française.

La cour du palais de Justice, gothique, les costumes un peu trop frivoles d'une jeune décoratrice, ne pouvaient arriver à nous détacher de cette partie du XVIIe siècle qui opposa les rigueurs de la politique à celles de la philosophie, à celles de la religion. Descartes, la mère Angélique, Bérulle, Georges La Tour et Poussin entourent Corneille de leur morale ou de leur art sévère, le placent dans ce clair-obscur qui paraît être la découverte essentielle de l'époque.

En ce peu de mots, je voulais dire ce que m'a fait sentir Vilar ce soir-là. Depuis, dans mon souvenir c'est encore lui qui domine cette pièce : sa mise en scène bien sûr, cette immobilité des personnages, cette stylisation des gestes qui n'indiquent jamais plus que la parole (comme les mauvais acteurs ont tendance à le faire : ils expliquent avec leurs mains, leur ventre, leur visage faussement expressif), l'unité du ton — mais surtout Vilar acteur, ajoutant une nouvelle profondeur aux rôles de rois qu'il a déjà joué. Auguste, roi accablé, mais serein, homme sage, mais non point béat : creusé par cette sagesse et cette connaissance, viril à force de lucidité, non de violence... Il faudrait dire aussi que le débit heurté, saccadé de Vilar inaugure une façon nouvelle de dire les vers — sans jamais

trahir leur plénitude, *en les prenant de l'intérieur*, comme Corneille dut les écrire.

Si j'ai dit tout à l'heure qu'Émilie s'opposait seule à Auguste, c'est que Silvia Montfort était l'amazone (sa robe, hélas ! ratée, n'indiquait pas cela), la Judith (quand jouera-t-elle ce rôle?) qui n'a pas seulement un père à venger, mais, dirait-on, la honte, presque, d'être femme. Quelquefois, Émilie s'attendrit, mais Silvia Montfort n'a pas su : c'est gênant lors de l'ultime scène, difficile à réaliser, où tous les protagonistes ploient le genou devant la sagesse triomphante.

En face d'elle, Jean Deschamps, dans Cinna, a exagéré la nature féminine du personnage. Pouvait-il en être autrement avec cette Émilie, avec cette flamme glacée? Jean Deschamps est le seul acteur qui apporte au T. N. P. une façon de dire, un halètement, des poses qui rappellent la Comédie-Française. Quand parviendra-t-il à s'intégrer dans cette troupe? Le jeune Roger Mollien, étonnant Maxime, ne lui donnait-il pas l'exemple en même temps que tous les autres?

Nous reverrons *Cinna* à Avignon, à Paris aussi j'imagine. Jamais je n'aurais cru en allant à Rouen (je venais de le relire) que *Cinna* m'apporterait une joie aussi profonde. Jean Vilar reste décidément à la tête de l'aventure théâtrale de notre temps.

Guy Dumur.

LE CINÉMA

LE CINÉMA ET LA VOIX HUMAINE

Monsieur Ripois est le dernier film de M. René Clément. Rien de ce qu'a fait jusqu'alors M. Clément n'a pu passer inaperçu ou laisser indifférent. Il a du style, un style qui lui est personnel, et pourtant il ne semble pas avoir, comme d'autres, des sujets privilégiés hors desquels il serait perdu. Il peut, à peu près, tout raconter, je crois, et il apporte chaque fois à ses travaux beaucoup plus que la simple honnêteté, quelque chose qui ressemble d'assez près à du talent. Le principal personnage de *Monsieur Ripois*, ce n'est pas M. Ripois, c'est l'Angleterre : l'Angleterre qu'ont si bien comprise, devinée, humée, des tas d'écrivains français, depuis Baudelaire jusqu'à Cocteau, et même de plus jeunes. L'Angleterre,

pour des enfants parisiens qui lisent, ce sont les livres de la Bibliothèque Nelson (papier bible et odeur irremplaçable à laquelle ne peuvent pas prétendre les très belles Pléïades imprimées chez Floch), et *Monsieur Ripois* justement a l'odeur et la couleur de ces livres. C'est bien l'Angleterre, imaginée plutôt que vue, par un Français qui aurait assez de souplesse pour ne pas rester cabré sur ses habitudes nationales. Je parle du film de M. Clément, et non du roman de Louis Hémon. Ce film, en deux heures, dispense absolument les mêmes plaisirs qu'un week-end à Londres, avec passage sur la T. W. A., tub, métro et promenade du côté de Wimbledon.

L'histoire en elle-même n'a pas un bien grand intérêt, mais le style, au cinéma, s'accommode mieux des histoires qui n'ont pas un grand intérêt que de celles qui en ont. Les « dramaturges », comme ils disent, font du mauvais travail. Ils bâtissent. Ils bâtissent quoi? Des cathédrales, des maisons préfabriquées, des robes. Et si Dieu ne visite jamais la cathédrale, si la maison n'est habitée par personne, s'il n'y a pas de poussière sur ses planchers, un désordre vivant entre ses murs, si aucun corps ne frémit sous la robe, à quoi ça avance de bâtir? L'histoire de *Ripois* est simple, désinvolte, elle traîne par moments, se détend : tant pis. On ne s'ennuie pas, on regarde, une image vous surprend toujours au bon moment. On n'oublie peut-être pas assez le metteur en scène. Il intéresse plus que l'histoire.

Gérard Philipe tient avec beaucoup d'habileté le rôle de ce petit don Juan français : il est négligent avec élégance.

Monsieur Ripois a une assez forte odeur de cinéma (et c'est pourquoi on peut aussi y renifler des odeurs d'Old England), on n'en dira pas autant de *Glinka* d'Alexandrov, sage biographie du musicien qui a donné son nom au film. Impossible de deviner la Russie derrière cela, celle des tsars, celle de Malenkov, ou même simplement celle de Michel Strogoff. C'est peut-être l'art du second Empire, ou ce que les bourgeois repus du second Empire prenaient pour l'art.

On en dira autant du film de Gianni Franciolini. *Les Amants de Borghèse* qui n'a pas cette odeur italienne si caractéristique de *Vacances Romaines* où un réalisateur américain avait accompli une performance identique à celle de Clément. Les films italiens, sans l'accent italien, doublés par ordre des coproductions, ne veulent plus rien dire, n'ont plus de sel. C'est fini, il n'en reste rien. Le cinéma italien n'est pas un cinéma muet, où l'image jouerait seule. La belle et paradoxale définition du cinéma de René Clair est ici lettre morte. Au cinéma italien, il est défendu d'être sourd. On peut entendre mal (ce qui est à peu près le cas d'un français ignorant l'italien), on peut ne rien comprendre aux mots, il faut entendre la chanson, la modulation irremplaçable de la voix. On peut imaginer des films internationaux dont tous les protagonistes parleraient la même langue, mais avec leurs accents naturels : c'est le cas de *Ripois*, le reste n'est qu'une invention contre nature et monstrueuse.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

LE CONCERT « JEUNE FRANCE »

A part quelques rares soirées exceptionnelles — les sonates pour piano et violon de Beethoven par Kempff et Schneiderhan, le récital Rubinstein — c'est le silence le plus général et le plus consternant. Quelques fêtes traditionnelles dans la cour du Louvre ou les jardins du Palais Royal, quelques récitals squelettiques et moroses, quelques concerts donnés par des orchestres de province allemands. Les programmes musicaux de la radio sont eux-mêmes en baisse, ou plutôt en veilleuse, ayant compté comme d'habitude sur les festivals qui, cette année, si l'on en juge par les deux premiers, Bordeaux et Strasbourg, ne nous aurons pas apporté beaucoup de nouveauté. Passe encore pour Bordeaux où il y a eu au moins une excellente représentation du *Peter Grimes* de Benjamin Britten. Mais Strasbourg a manqué les artistes soviétiques annoncés, et Chostakovitch, ni sa symphonie, ni son chef d'orchestre ne sont venus. Pendant ce temps-là Milstein décommandait son concert à Paris. Non, cela va vraiment très mal !

Il y a eu cependant une soirée discrète, modeste, qui nous a rappelé que la musique, même entrée dans la clandestinité, restait une chose vivante, et... valable. Un concert consacré aux œuvres des quatre musiciens qui, il y a dix-huit ans fondèrent le groupe de « La Jeune France » : Olivier Messiaen, André Jolivet, Daniel Lesur, et Yves Baudrier. Ce concert était donné dans la petite salle de l'École normale de Musique, sans bruit, par une association qui ne fait pas beaucoup parler d'elle, mais qui n'en aura pas moins fait d'excellent travail au cours de cette dernière saison : *le Triptyque.*

Ainsi donc, cet hiver de 1953-1954 qui aura commencé par un hommage au *Groupe des « Six »* se sera terminé par un hommage aux cadets, le groupe de « la Jeune France ».

Comme tous les « groupes » dans notre pays, comme tous ceux qui ont précédé celui-ci, « la Jeune France » a été composé de gens qui ne se sont réunis que pour mieux faire valoir leur personnalité individuelle. Nulle véritable action commune en vérité. Cela dit sans la moindre ironie, car c'est très bien comme cela.

Le concert de l'autre soir, pour schématique qu'il ait nécessairement été, donnait cependant une image relativement fidèle de ce que ces quatre musiciens sont devenus presque vingt ans après.

La personnalité la plus passionnante du groupe est évidemment celle d'Olivier Messiaen. Elle écrase un peu les voisins. Je ne reviendrai pas ici sur ce que l'on a appelé le *cas Messiaen*. On en a assez parlé. Cela a donné lieu à suffisamment de polémiques parfaite-

ment inutiles et auxquelles j'ai personnellement pris part d'une façon assez sotte, ce que je regrette sans réserve, tout en n'en ayant pas honte — mais dans ces cas-là, la parole dépasse presque toujours assez grossièrement la pensée.

Messiaen est devenu un des personnages les plus considérables, du monde musical d'aujourd'hui, tant par son action pédagogique qui est immense, que par son œuvre créatrice — savante et inspirée — et que par la façon dont il a pris conscience des exigences de l'évolution du langage musical à une époque aussi cruciale que la nôtre.

Il était bien un peu maigrement représenté à ce concert du souvenir et de l'amitié. Trois pièces pour piano extraites des *Vingt regards sur l'Enfant Jésus.* Mais cela pouvait suffire, cependant, pour caractériser à la fois l'inspiration religieuse de celui pour qui la musique doit toujours être un acte de foi et toucher à tous les sujets sans cesser de toucher à Dieu, et le langage musical d'un compositeur qui s'attache de plus en plus maintenant à restaurer la toute-puissance du rythme.

C'est Yvonne Loriod, la prodigieuse interprète de Messaien qui exécutait ces trois pièces comme seule elle sait le faire : les foudroyantes rafales de *Par qui tout a été fait*, la mystérieuse irréalité de *Regard du silence*, et l'irrésistible et jubilant dynamisme de *Esprit de joie.*

André Jolivet était peut-être le plus mal partagé, mais toujours est-il qu'il avait droit, lui, à une œuvre complète, son récent *concerto pour harpe et orchestre.* Mal partagé, dis-je, parce que cette œuvre n'est évidemment pas une des partitions les plus caractéristiques de Jolivet lequel se complaît avec bonheur dans de transcendantes recherches de sonorités et de rythmes. Mais Jolivet est aussi l'homme des techniques instrumentales. Sa série de concertos déjà abondante prouve qu'il aime à pousser les possibilités instrumentales jusqu'en leurs derniers retranchements. Ainsi l'a-t-il fait dans ses concertos pour piano et pour trompette en particulier. Ici, il a voulu exploiter la harpe en dehors des gargouillantes formules toutes faites que l'on impose d'ordinaire à cet instrument. Et il y a fort bien réussi puisque Lily Laskine, harpiste classique s'il en est, n'en a point paru gênée, l'œuvre étant cependant d'une difficulté diabolique. Il est vrai que Lily Laskine est également prodigieuse dans son genre.

Daniel Lesur, lui, était représenté par une suite tirée de sa musique de scène pour *l'Étoile de Séville* d'Albert Ollivier. Contrairement aux deux précédents qui sont des chercheurs à tout prix, Daniel Lesur — comme celui qui le suit — est un instinctif pour qui les problèmes de langage n'ont pas tant d'importance, et pour qui le cœur a ses raisons que la raison ignore. Il est donc le représentant d'une sorte de romantisme de notre temps, mais romantisme amplement tempéré d'équilibre classique, car il n'est nullement amateur de pittoresque à bon marché. Tel il se confirme dans cette jolie suite d'une grande élégance et d'une élégante grendeur que viennent couper deux mélodies remarquablement interprétées ce soir-là par Camille Maurane.

Yves Baudrier serait plutôt l'intellectuel et le littéraire du groupe. Je crois savoir qu'il est l'auteur du manifeste de jadis, du moins l'inspirateur et le rédacteur principal. Sa musique a souvent besoin d'un substrat philosophique, ou tout au moins idéologique. On a entendu une sorte de poème symphonique, *Eleonora*, inspiré par l'œuvre d'Edgar Poe. Cette partition est prétexte à notations purement poétiques — et nullement descriptives — à évocations d'ambiance, de résonances singulières suggérées par le texte de Poe et en particulier par ces deux fragments : « Nous la nommions la *Rivière du Silence* car il semblait qu'il y eût dans son cours une influence pacifiante, » et : « Nous avions tiré *Éros* de cette onde, et nous sentions maintenant qu'il avait rallumé en nous les âmes ardentes de nos ancêtres. » L'œuvre est essentiellement et habilement basée sur les possibilités mélodiques et sonores des ondes Martenot.

CLAUDE ROSTAND.

LA VIE COMME ELLE VIENT

L'UNIVERS FABULEUX

Je viens de constater, le rouge au front, que je n'ai pas assez aimé Charles le Chauve, et guère plus les Carolingiens. Les manuels en sont responsables qui signalent surtout ces souverains — à l'âge où les opinions s'ébauchent — par une succession de carences physiques : le Chauve, le Gros, le Simple, le Bègue... Fi ! L'intérêt ne se réveille qu'avec le dernier des Capétiens directs, Charles le Bel, puis avec la série des Charles privilégiés : le Sage, le Bien-Aimé, le Victorieux, l'Affable.

En me reportant à ce temps lointain des études, je vois, selon l'épithète, une France en de mauvaises mains, ou promise à d'indicibles félicités. Après tout, quand les rois sont affables, sages, beaux, victorieux et bien-aimés, de quoi le peuple pourrait-il se plaindre. O innocence !

Et puis voici à la Bibliothèque nationale l'*Exposition des Manuscrits à peinture, du VII*^e^ *au XIII*^e^ *siècle*, probablement une des plus rares, une des plus belles qui, en ce haut lieu, nous aient jamais été présentées, et je vois autre chose que ce que jusqu'ici mes yeux ont vu. Un autre pays ; une autre civilisation, d'autres vertus, une excellence de culture (alors que les loups dévorent encore les voyageurs sur les routes et que les gibets aux carrefours sonnent leurs cloches de pendus), une excellence de culture, dis-je, qui surpasse l'imagination et confine au divin.

Déjà les précarolingiens, avec les admirables livres aux rehauts d'or intacts, avec leurs poissons et leurs oiseaux ont ouvert la

route aux miracles. Pourquoi les oiseaux, pourquoi les poissons? Il est dit, dans la préface du catalogue concernant l'époque pré-carolingienne, que l'origine de ce décor zoomorphe remonte au monastère du Vivarium, fondé par Cassiodore en Italie byzantine, près de Squillace, le poisson devenant, de ce fait, marque de fabrique. Mais ne semble-t-il pas que le poisson qui est le « signe » du Christ, et la colombe, celui de l'Esprit, puissent se dispenser de justifications géographiques, et que partout ce symbole du poisson, et que partout cette colombe glissant de la main des anges, se posant sur des têtes, des épaules, insufflant à saint Grégoire la sapience émanant de son bec écarlate, seront en quelque sorte le lien palpitant entre le ciel et la terre, entre l'Éternel et ses envoyés, les princes qu'il faut éclairer, les évêques qu'il faut inspirer.

Je ne sais pourquoi, dans ma persistante ignorance, c'est au paradis terrestre que me font d'ailleurs penser, tous ces autres animaux semi-fabuleux, quadrupèdes ailés, licornes, serpents à mufles de lion, dragons à babines renifleuses, baleines baguées, sans parler de « la Bête » à court museau ourlé d'un feston de dents, et dont la queue s'achève en tête de serpent ; ancêtre à n'en point douter, des doublivores. Paradis auquel des connaissances zoologiques restreintes ajoutaient toutes les inventions du songe et de la superstition, et tous les prestiges de l'imagination mystique. Monde en vérité merveilleux, indéterminé quand les frontières entre les règnes ne sont fixées ni par la science ni par la raison. La bête alors, parle encore un langage humain. Certaines toujours et les autres pendant toute la nuit de la Nativité. Ève a pu ouïr les conseils du serpent, un berger entendit peut-être le dialogue mi-persuasion, mi-soumission, entre sainte Marthe et le monstre. Quant à l'homme, s'il se fait loup, les loups le comprennent et ne le dévorent pas.

Tel est donc ce monde ressuscité, plus beau que toutes les histoires, et Charles le Chauve le symbolise et du haut de son trône, le domine. Car Charles le Chauve n'est plus pour moi le petit-fils amoindri de Charlemagne. L'homme de Fontenoy-en-Puisaye et des querelles avec Lothaire, et du traité de Verdun ; le souverain enfin qu'intimident les Normands. C'est ce petit homme boudeur, l'œil inquiet, la moustache triste, couronné d'une sorte de lustre à trois branches, et qui en dépit de la main de gloire qui du haut du ciel le désigne, en dépit du sceptre et du globe porté gauchement comme un cantaloup, semble plus prêt à fuir qu'à régner. Petit homme aussi triste que son frère Lothaire, point estimé de ses hommes d'armes, et trop écrasé par le reste de son empire. Mais pourtant, ce Charles, ce Charlot, c'est l'homme de la Bible de Charles le Chauve, du psautier de Charles le Chauve, et de la seconde Bible.

La première Bible, vers 846 (école de Tours) a été remise au roi par l'abbé Vivien. La seconde, « le plus magnifique témoin de l'art franco insulaire » a été composée pour Charles entre 871 et 877 et remise par lui à l'abbaye de Saint-Denis. Entre temps, il y eut le psautier (école dite de Corbie) volume entièrement en

onciale d'or, avec reliure « sur ais de bois garnis de feuilles de cuivre ornées de pierreries et encadrant deux plaques d'ivoire du IXe siècle. »

C'en est assez. Frère incertain, guerrier douteux, je ne verrai plus Charles que comme le monarque fabuleux à qui trois divins manuscrits ont été dédiés ; une manière de roi de féerie, de roi de cartes, de roi de missel, monté sur une licorne, chevauchant sous des arceaux d'églantiers, au plus profond de ce preux, de ce chevaleresque moyen âge, tout ensemble barbare et d'un merveilleux raffinement, qui nous donne aujourd'hui, ressuscité et enclos dans les pages de ses manuscrits à peintures, une nécessaire leçon d'humilité... Que sommes-nous en effet, nous les gens des métros, des avions et des bombes ; nous les gens de l'énergie incontrólable et du son crevé, devant cette science, cette foi, cette culture?

Encore n'ai-je parlé que de quelques chefs-d'œuvre. L'incomparable Exposition qui couvre les périodes précarolingiennes, carolingiennes, romanes ; qui englobe les écoles du Rhin, de Tours, de Rennes, de Corbie, de Metz, et, pour l'époque romane les écoles du Nord, de Normandie, de la Loire, de la région de Paris, de la Champagne, de la Bourgogne et du Midi ; qui s'accompagne de peintures murales empruntées à Auxerre, à Saint-Pierre-les-Églises, à Ligugé, à Saint-Savin, à Château-Gonthier, à Nohant-Vic, à Poitiers, à Tavant, à Soudai, à Arcines, à Boussac-Bourg (et j'en passe) se déroule tout le long de la Galerie Mazarine et de la Galerie Mansart, livrant des trésors d'un insurpassable intérêt, et d'une beauté qui fait courir dans les veines un frisson de stupeur, de respect et d'émotion.

Ainsi, tout cela c'était déjà la France, mais, et c'est plus saisissant encore, c'est toujours la France. L'art moderne est en puissance dans ces peintures dont les couleurs ont défié le temps. Rouault est là, et Matisse. Les découvertes au fond ne sont que des souvenirs. Et pour les audaces, regardons les personnages inscrits dans les lettres ornées ou qui les forment. L'S du paysan au fléau ; le C dessiné par le poisson qui dévore Jonas, l'O enserrant la Vierge et l'Enfant, le B, double alvéole de saints et d'anges, du psautier de Corbie.

Témoignage d'art, géographie céleste, calendrier et litanie des saints, révélation, il est impossible de choisir entre tous ces assauts livrés à notre sensibilité, celui qui nous trouvera le plus désarmé, le plus vulnérable. Mais béni soit le glaive, bénie la flèche qui nous font de telles blessures.

Voix sans visages

Un bonheur n'arrive jamais seul. Dans la même semaine, audition sur la chaîne nationale d'une pièce géniale de Christopher Marlowe : *Edward II*.

En France ou, quoi qu'en disent les critiques dramatiques on comprend mal Shakespeare, on ne nous prodigue pas Marlowe, le père de la tragédie anglaise. Un très jeune père qui meurt en 1593 à vingt-neuf ans. Les prodiges, on le voit, ne sont pas une exclu-

sivité de ce temps, encore moins de notre race. Le turbulent Marlowe, fils d'un cordonnier de Canterbury mais instruit, avec des condisciples d'excellente famille dans un bon collège, est le plus grand découvreur, le pionnier le plus audacieux et le mieux inspiré de toute la littérature poétique de sa génération. Avec lui vont naître le véritable vers libre dramatique, la véritable tragédie. Après lui la voie est ouverte qui mène à Shakespeare.

Rien n'est plus difficile que de traduire Marlowe. Ma jeunesse bercée par son *Berger passionné* en sait quelque chose. Et le *Viens avec moi, sois mon amour*, ne traduit qu'imparfaitement le *Come with me and be my love!*

A plus forte raison, *Edward II*. Et cependant nous en avons entendu une version ardente, chaleureuse. Entendre sans voir y ajoutait un élément de force et de mystère ; les mots prenaient tout leur sens d'éclater sur des lèvres invisibles, et peut-être les interprètes trouvaient-ils eux-mêmes, une assurance à n'avoir pas, pour une fois, de visage. La radiodiffusion avait envoyé les jeunes auditeurs se coucher. Elle avait bien fait. La sérénité, l'éclat d'un amour que d'habitude on ne proclame pas au grand jour, surtout en ces termes et surtout sur les marches d'un trône, demandaient qu'on se sentît entre adultes, reportés très loin dans le temps.

De fait, par la magie d'une transmission parfaite, le temps s'était aboli. Comme à l'Exposition de la Bibliothèque nationale. On était dans un climat de mortelles échauffourées, d'amours folles et sauvages, et surtout des premiers conflits entre l'esprit d'indépendance et l'esprit de raison ; entre les barons à gros appétits, désireux d'un gouvernement ferme, d'une discipline nationale, d'une guerre utile et bien menée, et ce prince dissolu, passionné, amoureux de beauté, de musique, de tout ce que son peuple tient pour vain et dangereux.

Le favori du roi mourra assassiné sur ces landes dont bientôt les personnages de Shakespeare apprendront le chemin. Et le roi dépossédé mourra à son tour, de manière atroce, dans un immonde cachot, mais en roi, comme il sied à un fils, à un père de roi.

La radiodiffusion nous donnera-t-elle un jour le *Docteur Faust* de Marlowe? Un premier succès la rendra-t-elle audacieuse? Aurons-nous une aussi bonne traduction, une aussi bonne interprétation, la sobriété d'un excellent accompagnement musical, et surtout un dosage des voix qui permet presque sans commentaires de suivre l'action? Déjà dans un espace de temps relativement court, nous lui devons un saisissant *Monsieur Gurdjieff* de Louis Pauwels, mis en onde par Pierre Billard, et deux soirées consacrées par Aurore Sand à George Sand, dans le cadre de la commémoration du cent cinquantenaire de cet admirable écrivain. L'une des soirées s'intitulait « Elle et Lui » et nous racontait par des documents et des lettres, le drame d'amour entre George Sand et Musset. L'autre : « Elle et Eux » nous présentait George Sand et ses amis.

Tout ce qui dans le réel de la vie nous sépare des purs plaisirs de l'esprit et nous empêche de replacer exactement dans le cadre où ils vécurent ceux qui les ont suscités, s'abolit du fait que nous

pouvons écouter la radio, les yeux fermés. Il nous est alors permis simultanément de recréer et d'entendre, de fondre l'irréel et le, réel, de faire bon marché des obstacles et du temps qui séparent ; parce que des voix tombées d'un ciel inconnu permettent la juxtaposition de deux univers. Sans doute est-ce pour cela que beaucoup d'auditeurs se montrent d'une sévérité parfois inexplicable puisqu'ils ne parviennent à comprendre ce qu'ils rêvaient, que dans l'instant où ils jugent leur rêve trahi.

Mais cette fois, point de trahison. L'Angleterre des grands barons, des grands forfaits, des grandes passions, des grandes espérances était à nous tout entière. Et Gurdjieff vivait sous nos yeux avec ses démons et ses anges, et dans une chambre à Venise comme dans une des plus émouvantes maisons de la province française, George Sand, vivante, se penchait sur les doubles miroirs de l'amour et de l'amitié.

GERMAINE BEAUMONT.

Promenades

LA TAPISSERIE DE ROBINSON.

Par ce dimanche printanier, il me prit une envie soudaine d'aller danser. Le dimanche, il y a bal dans les mairies. J'ai téléphoné à la mairie de mon quartier :« Ah ! non, mon petit, il n'y en a plus, me répondit-on, ici, il n'y a que les décès. Mais à votre place, j'irais à Robinson, c'est la saison. »

Depuis la gare du Luxembourg, l'aller-retour coûte 74 francs. En descendant, je n'eus qu'à suivre la foule. Tout ce monde allait danser. Je m'imaginais Robinson comme une île — sans doute à cause de Robinson Crusoé — peuplée d'ânes et de grisettes. En fait on n'y rencontre âne qui vive, et ce n'est pas une île.

Nous gravissions la pente de la Grande-Rue de Robinson. Les isolés comme moi étaient très rares. Je vis peu de choses du pays : je remarquai une boutique de fourreur près de la gare, un peu avant la rue Amélie. Au bout de dix minutes environ, derrière un tournant, les uns après les autres, les uns semblant naître des autres, comme après la pluie des escargots, mais des escargots endiablés, les bals surgirent. Une vraie champignonnière de bals, une usine à danses.

Je me décidai pour le « Pavillon Lafontaine ». Devant les toilettes, garçons et filles se pressaient autour d'une toute petite glace fixée au mur pour vérifier leur coiffure.

J'ai profité d'une éclaircie de l'orchestre pour pénétrer dans la grande salle de bal. Les garçons circulaient avec leurs plateaux, portant, comme aux couleurs de Robinson, le drapeau jaune, vert, rouge des citronnades, des menthes à l'eau et des orangeades. Dans chaque verre, il y avait une paille.

— Et pour mademoiselle, ce sera?

— Une orangeade.

Je m'étais assise à une des rares tables encore libres bien qu'il ne fût que trois heures.

L'orchestre se remit au travail. Le garçon déposa devant moi mon orangeade :

— 120 francs, service non compris.

A regarder danser, tous mes souvenirs de bal revenaient. Je reconnus cet air studieux qu'ont les jeunes hommes lorsqu'ils dansent. Je n'avais pas fait grande toilette, pensant que je serais toujours assez bien. A tort. Les autres filles étaient toutes très gentiment habillées. Les couleurs de leurs pimpantes petites blouses se mouvaient gaiement sur la piste. Beaucoup d'entre elles avaient des corps minces et gracieux. Je me sentis inférieure avec mes vilains souliers, mes bas sans finesse. J'attendais qu'on m'invitât. Mais quoi faire de mon sac en dansant? Le garder? à mon bras? J'aspirais lentement mon orangeade pour me donner une contenance — la contenance de mon verre.

Les danses se succédaient. On ne m'invitait pas. Chaque fois qu'un garçon marchait dans ma direction, mon cœur battait. Hélas ! Ils dépassaient tous résolument ma table. C'était comme en prison, lorsque du fond de sa cellule on guette dans le couloir des bruits de pas qui s'approchent, puis, sans s'être arrêtés, s'éloignent.

J'avais eu tort de me préoccuper du sort de mon sac. Je me regardai dans ma petite glace : oui, j'étais plutôt moche. Mal coiffée, un peu de moustache, avec, pour toute trace persistante de jeunesse, deux petits boutons d'acné.

Mon Dieu ! Que je m'ennuyais ! Que je me suis ennuyée ce dimanche à Robinson ! Et je me rappelai soudain que j'avais déjà bien souvent fait tapisserie autrefois dans les matinées et les soirées dansantes. Supplice encore plus grand lorsque cela se passe devant des gens que l'on connaît. Au fond, je n'ai jamais eu de chance. Quand on distribuait des trompettes dans les matinées d'enfants, de ces petites trompettes en bois à raies rouges et bleues, la mienne était toujours bouchée. Sur les chevaux de bois, j'enfilais fréquemment mon bâton dans un anneau qui ne voulait pas se décrocher. Plus tard, au restaurant, ç'a été mon café-filtre qui ne passait pas. Mon filtre était bouché. Bouché comme les trompettes de mon enfance. Bouché comme mon avenir. Comme mon dimanche dans cette immense salle de bal où il n'y avait pas de place pour moi. J'enviais ces hommes pourvus, ces femmes casées.

Nombreux sur la piste étaient les couples de femmes. Il y avait même des sœurs, pareillement vêtues, qui dansaient ensemble.

J'espérais sourdement, faute de mieux, être invitée par une femme. Même pas.

Munie de mon verre vide, où ne restait, semblable à une arête, que la paille, j'allai m'installer au dehors en face d'un monsieur plus âgé que la plupart des danseurs. Il avait gardé son chapeau sur sa tête. Et malgré ses petits yeux fureteurs, il semblait s'ennuyer. A sa boutonnière, de vagues décorations, et un insigne que je n'identifiais pas.

Et ce fut la même chose. Là non plus, personne ne voulut danser avec moi. Je me disais : « Encore une (comme si je m'amusais) et je m'en vais. » J'étais décidée à aller ailleurs, mais cela m'ennuyait de payer une deuxième consommation.

Le type en face de moi ne dansait pas non plus. Mais c'est qu'il le voulait bien : « Il fait bon, hein? » lui dit la serveuse en passant dehors (c'étaient des serveuses). Elle avait l'air de le connaître. J'imagine que ce devait être une espèce de flic.

« Au Vrai Grand Arbre » où je me transportai ensuite, j'eus l'impression, je ne sais pourquoi, que cela marcherait mieux. « Orchestre au premier », disait une pancarte. Mais on dansait en bas et dans le jardin. Il y avait des centaines et des centaines de personnes. Autant qu'au « Pavillon Lafontaine ». Je réussis à trouver dehors une petite table libre. Comme je m'asseyais, un jeune homme à moustache accourut vers moi. Je me dis : « Ça n'a pas traîné ».

— C'est pris? demanda-t-il en désignant la table.

— C'est pris par moi.

— Par moi aussi, dit-il, en s'asseyant.

Eh! bien, si. Cela traîna. Le jeune homme — il était antipathique — alluma une cigarette, ne m'en offrit pas, et rabattit une chaise contre la table. Il attendait quelqu'un.

La citronnade coûte là 170 francs, service compris. Le garçon glisse sous votre verre un petit ticket bleu « à conserver pendant toute la séance », donnant droit à une réduction de 80 francs sur la deuxième consommation. Je surpris un gros trafic autour de ces tickets que certains nouveaux arrivants empruntaient furtivement à des amis.

Le jeune homme dansait avec sa fiancée. Le public semblait ici plus évolué. Les danses très modernes avaient cours. Une jeune femme était même en pantalon. Une autre avait des lunettes noires. Moi aussi, j'ai oublié de le dire, mais durant les pauses, je les ôtais, pour qu'on pût me voir dans toute ma séduction.

Pourtant, pourtant... j'avais eu raison de penser que cela marcherait mieux. J'ai dansé deux fois. Mon premier cavalier était très jeune, en tout cas beaucoup plus jeune que moi. Ce fut un tango silencieux. Il dit juste : « On est à l'air, ce qui est énorme », et « c'est fini? » chaque fois que la musique s'arrêtait. Elle reprenait. Il me réenlaçait avec ennui. Il ne me reconduisit même pas.

Un peu grisée par ce demi-insuccès, j'accueillis mon deuxième danseur sans aucune surprise. Celui-là parlait. Il trouvait cet endroit « très vulgaire », dansait d'habitude au Mayfair, au dessus

de chez Capoulade. Il n'aimait que la rive gauche, et, à la rigueur, Passy.

Puis il me proposa d'aller faire un tour dans les bois. Nous prîmes un petit chemin qui montait dur parmi des couples épars dans l'herbe. Mon compagnon se déchira à des fils de fer barbelés. Il avait trente ans. Il était marié. Sa femme tenait « temporairement un stand à la Foire de Paris » :

— Ça n'a jamais marché entre nous, me confia-t-il.

— Alors pourquoi l'avez-vous épousée?

— On se trompe.

— C'est ce que je vois.

— Je ne veux pas dire ça. Mais vous, me demanda-t-il, ce n'est pas parce que vous avez besoin d'affection que vous êtes venue ici?

Je ne savais pas. Je ne savais plus. Je suis redescendue pour prendre mon métro. En chemin, j'ai croisé un aveugle, un Robinsonnais, qui rentrait chez lui en s'éclairant avec sa canne, blanche comme une bougie.

Antoinette Nordmann.

A PROPOS D'OXFORD

J'ai eu le privilège de découvrir Oxford au printemps, qui passe, comme chacun sait, pour « la » saison britannique par excellence, les trois autres ne composant qu'une guirlande imprécise destinée à lui servir de cadre.

Le printemps m'a, en effet, semblé plus doux, plus riche, plus doré en Angleterre que partout ailleurs et si parfaitement à l'aise, qu'on ne m'eût guère étonné en m'apprenant qu'il y était né et s'était ensuite étendu aux autres contrées, comme certains vents qui viennent d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie.

Oxford n'est pas une ville anglaise, c'est une ville « à l'anglaise » car elle rappelle, par sa disposition même, le charmant laisser aller de ces jardins qui connurent la vogue à la fin du XVIIIe siècle.

Dans ce vaste jardin, partout la beauté a trouvé lieu d'asile, partout elle affiche l'air négligé qui convient à la véritable élégance, partout elle donne l'impression d'être passée là par hasard et d'y être demeurée sans contrainte. Il en résulte un fabuleux rendez-vous d'églises, de tours, de clochers, de collèges, de maisons basses, d'enclos, de rues et de ruelles ; une complexe broderie de pierre, brochée d'arbres et d'eaux scintillantes, bref le spectacle le plus harmonieux du monde et le plus tonique pour l'esprit.

Cependant les joyaux d'Oxford, les noms illustres de ceux qui y étudièrent, les souvenirs qui, de rue en rue, servent sa gloire, la constellation de ses blasons, ses lettres de noblesse enfin, me touchent moins que son calme et que son silence.

Oxford est une halte dont notre temps n'a jamais pu franchir

les limites — limites purement symboliques d'ailleurs, car Oxford est aussi une ville ouverte.

A une époque de hâte où le cinéma, la télévision et la presse veulent nous soumettre à leurs lois primaires, où les grandes villes tuent ceux qui s'y perdent, où une publicité chaque jour plus puissante impose puis dépose avec une égale désinvolture toute une royauté de fantoches, où chacun ne pense qu'à sauver ses meubles, où il n'y a temps ni place pour l'amitié, Oxford offre un refuge inespéré.

J'y ai compris pour la première fois le plaisir que l'on peut goûter à l'étude et son silence même m'a semblé studieux. S'il est vrai que l'esprit y règne en maître, l'insolence n'y tient pas lieu d'intelligence, le méchant n'y passe guère pour brillant et, jusque dans la moindre échoppe, la courtoisie la plus raffinée surprend, à une époque de haine.

Oxford peut sans doute se vanter d'être une des rares villes — sinon la seule — où l'on pratique l'amitié. L'amitié y occupe une place prépondérante, elle est le fondement de toute éducation, elle se hausse au rang de ligne morale, d'éthique.

A Paris et dans les grandes villes, la vie coule trop vite pour que les sentiments profonds aient le temps de prendre racine. On y nomme amitié une sympathie superficielle qui se borne aux sorties en commun. Les quelques amitiés solides qui s'y trouvent brûlent désespérément comme des feux solitaires. A Paris, l'amitié est une minorité. A Oxford, elle l'emporte à une écrasante majorité.

Oxford ignore les fausses gloires, les idoles bruyantes, les tabous, les partis pris. On n'y éprouve pas de honte à travailler, à s'appliquer, ce qui déplairait fort à notre génération de génies spontanés. On s'y sent loin de tout, près de soi-même, à l'abri du monde, à l'aise dans son corps, l'esprit clair et disposé à l'étude.

Cette ville aristocratique a des habitudes de village. Tout le monde s'y connaît, s'y reconnaît, s'y salue. On y est vite adopté. Les discussions qui s'y déroulent n'ont heureusement rien de commun avec les grotesques conversations dites « littéraires » que tiennent chez nous de jeunes sots fort satisfaits et gonflés d'eux-mêmes. Les étudiants d'Oxford croiraient rêver en écoutant leur vocabulaire pompeux et leurs idées haineuses qu'ils estiment révolutionnaires. C'est qu'à Paris, on court après la gloire. A Oxford, on la laisse courir.

Les seuls amis que je me connaisse, je les ai rencontrés à Oxford où l'on entend l'amitié autrement que dans les grandes villes. Il se peut que je ne sache guère provoquer l'amitié à Paris. Mais il se peut aussi, que le cadre immense et le rythme des capitales soient impropres à l'amitié.

A Oxford, la vie n'a pas l'air de passer. Tout y semble stagner entre des rives heureuses. Jamais je n'eusse pensé que le spirituel pût si totalement prendre la place du temporel. Oxford est une ville douce. Elle a, de longue date, arrondi ses angles — ce qui n'en fait que mieux ressortir l'arête vive de son esprit. Tout s'y déroule en douceur dans un décor doux et immuable. La vie n'y

est jamais teintée de cette mélancolie, jamais corrodée par cette angoisse qui marquent notre siècle et auxquelles nous tentons d'échapper en accélérant notre rythme. Naïveté inconcevable que celle qui consiste à croire que l'on gagne du temps, puisque le temps n'existe pas et qu'il n'a été inventé par l'homme, pris de vertige devant l'éternité, que pour morceler celle-ci et la réduire à sa propre mesure.

A Oxford, chacun se dévoue, reconnaît ses torts, prend garde à ne pas blesser : lois essentielles de l'amitié dont découlent toutes les autres. Le cadre se prête à merveille à ces échanges du cœur et de l'esprit. Que l'on se rappelle un instant nos lycées noirs, nos collèges-prisons, et l'on aura peine à imaginer les demeures somptueuses, entourées de riches jardins où les étudiants d'Oxford sont installés pour toute la durée de leur séjour.

Rien ne m'a paru plus pittoresque et plus joyeux que ces auberges dignes de Dickens où l'on boit du cidre aux alentours de l'Université. Rien de plus apaisant et de plus réconfortant que ces dimanches passés à se visiter les uns les autres, à tour de rôle. On discute, on écoute de la musique. Jamais un mot n'est prononcé plus haut qu'un autre, même dans les conversations les plus passionnées. Par les fenêtres, on ne voit qu'architectures élisabéthaines, frondaisons et pelouses. En été, une fête charmante, celle des « singing boats », fait glisser sur la rivière locale des barques où garçons et filles chantent en chœur.

Le prestige d'Oxford rayonne fort loin et surpasse même celui de Cambridge, sa rivale. C'est qu'à la beauté rare de ses monuments s'allie une simplicité toute villageoise, que les esprits y sont précieux mais déliés, que chacun y est fier sans vain orgueil, cultivé sans pédanterie, intellectuel et sportif à la fois. En vérité je ne sais rien de plus gai, de plus charmant, de moins contraint et de moins surfait (quoi qu'on en dise) que cette petite ville. La noblesse y affecte des façons négligées, le laisser aller n'y tombe jamais dans la veulerie. La seule crainte qu'on y éprouve : n'être pas à la hauteur.

DANIEL LANDER.

L'administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1954. 65706.


PLON

CLASSIQUES GARNIER